PER
R-334
CON

REVUE

UN ROMAN D'AMOUR

JUIN
1943

POPULAIRE

QUINZE CENTS
MONTREAL ET QUÉBEC
14c PLUS TAXE

La lettre à votre fils est en route...

VOUS avez laissé courir votre plume, vous avez bavardé avec lui pendant des pages et des pages, vous lui avez raconté tous les petits faits quotidiens susceptibles de l'intéresser. Vous avez écrit toutes ces choses, et vous avez mis votre coeur entre les lignes. Puis vous avez glissé votre lettre à la poste, une prière aux lèvres: "Mon Dieu, faites qu'il la reçoive et qu'il soit sain et sauf."

Eh bien, voyez; votre lettre est en route; elle se hâte vers sa destination au rythme le plus rapide de la locomotive.

Mais, ces roues, que vous suivez par la pensée, transportent bien plus que des lettres. Elles transportent des aliments et du combustible pour votre famille; elles déplacent à travers le pays les hommes et le matériel de guerre qui protègent votre liberté. Vingt-quatre heures par jour, sans relâche, nos chemins de fer sont à l'oeuvre, et plus de 150,000 employés y servent à la fois le marché intérieur et les champs de bataille.

Ils ont une devise, un mot d'ordre: *"On roule toujours,"* qu'il s'agisse d'aliments ou de pétrole, de tanks ou de troupes, ou simplement d'une lettre à votre fils.

CANADIEN NATIONAL
PACIFIQUE CANADIEN

Ils servent dans la guerre comme dans la paix

LA REVUE POPULAIRE

36e année, No 6 — Montréal, Juin 1943

SOMMAIRE

Honoré Gervais (1864-1915)
par Aegidius Fauteux 4
Littérature canadienne 5
Une drôle de maison et de bien beaux principes
par Victor Barbeau 7
L'école des arts graphiques
par Eugène Stucker 8
Grand caricaturiste à vingt-cinq ans
par Bernard Brouillet 9
Une vieille chapelle de Québec
par Aimé Plamondon 10
Joaillerie Mexicaine 11
René Richard, peintre et trappeur
par Paul Rainville 12-13

NOTRE ROMAN COMPLET :

LES DEUX BEAUTES
par Marthe Doranne 14

L'envers vaut l'endroit . . .
par Mme Rose Lacroix 16-17
Mesdames, apprenez à coudre, les temps actuels vous y invitent 18
Ce que devrait comprendre l'alimentation quotidienne
par Mme Rose Lacroix 20
Les mots croisés de "La Revue Populaire" 40
Quand on écrit son journal
par Francine 50
Robes faciles à confectionner, pour les vacances 51-54
Cuisine pour les jours de la semaine
par Mme Rose Lacroix 52-53
Le chat
par Henriette Tassé 63
La femme à l'Université 64
Poulet roulé à l'américaine 65
Deux vedettes de la radio montréalaise à la Saint-Jean-Baptiste 66

EN JUILLET UN ROMAN COMPLET.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Président ..... Fred Poirier
Vice-Président ..... Georges Poirier
Surintendant ..... Albert Pleau

Directeur ..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef ..... Fernand de Verneuil
Chef de la Publicité ..... Charles Sauriol
Directeur artistique ..... Hector Brault
Pages Féminines ..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire ..... Mme Rose Lacroix
Gérant de la circulation ..... Odilon Riendeau

NOS REPRESENTANTS :

Wilfrid Daoust, 20, 11e Avenue, Lachine. (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
Adélard Paré, 6, rue du Pont, Québec.

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
Paul Larivière, 1710 rue St-Philippe, Trois-Rivières.

TARIFS D'ABONNEMENT
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans : $2.50

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Qui aurait pensé que Denis avait du rhumatisme articulaire aigu?

Ce fut une réelle surprise pour les parents de Denis, lorsque le médecin scolaire leur conseilla de faire examiner par le médecin de la famille, leur enfant, qu'il soupçonnait atteint de maladie du cœur.

L'enfant fut mené immédiatement au médecin, et l'auscultation confirma, en effet, une légère altération des fonctions cardiaques. « Qu'est-ce qui a bien pu provoquer cela? », demandèrent les parents. Les questions que leur posa le médecin éclaircirent le mystère.

Ils se souvenaient qu'environ un an auparavant, Denis ne s'était pas senti très bien, pendant quelque temps. Il manquait d'appétit, et son poids restait stationnaire. Il se plaignait de douleurs fugaces dans les articulations, et il avait une légère fièvre. Après un repos au lit, il s'était remis, de sorte que les parents n'avaient pas jugé nécessaire de déranger le médecin. Depuis lors, Denis avait semblé être en parfaite santé, et ses parents étaient loin de se douter qu'il souffrait activement de rhumatisme articulaire aigu, un mal qui est susceptible d'affecter le cœur, surtout en cas d'attaques répétées.

Heureusement, le cœur du petit Denis n'avait pas été gravement atteint. Depuis des mois, Denis n'avait montré aucun signe de fièvre, et il n'y avait aucune raison de le traiter autrement que tous les autres enfants, sauf à un point de vue des plus importants : *Denis avait montré sa susceptibilité pour le rhumatisme articulaire aigu, et il fallait absolument faire tout ce qui était possible pour éviter de nouvelles attaques de la maladie.* Il fallait, pour cela, tonifier tout son système et augmenter sa résistance, et il fallait lui éviter soigneusement les maux de gorge et les rhumes.

Ce que tous les parents devraient savoir

Le rhumatisme articulaire aigu est la cause de 80 à 90 pour 100 des maladies du cœur, chez les personnes au-dessous de 35 ans. La première attaque se produit, en général, entre 5 et 14 ans.

Parfois, comme dans le cas du petit Denis, les symptômes précoces sont si vagues, que la maladie passe inaperçue. Dans certains cas, il y a de l'inflammation des articulations, qui sont enflées, rouges et douloureuses, et la température peut monter jusqu'à 103 degrés. Parmi les autres symptômes, il faut signaler les saignements de nez, et l'apparition de petites nodosités, ou bosses, sous la peau. Même si la maladie semble bénigne, il faudra garder l'enfant au lit tant que l'un quelconque de ces signes d'infection persistera.

Dans la plupart des cas, si la guérison s'est établie, et si la maladie ne s'est pas manifestée pendant un temps suffisamment long, l'enfant pourra, et devra reprendre son activité normale, jouer comme par le passé, et retourner à l'école. Mais les parents devront continuer à veiller à ce que leur enfant ait suffisamment de repos et une nourriture substantielle, et à ce qu'il cultive des habitudes d'hygiène. En outre, malade ou bien portant, il devra être soumis à des examens médicaux périodiques.

Si vous désirez des renseignements complémentaires sur le rhumatisme articulaire aigu et sur le rhumatisme cardiaque, demandez le nouveau feuillet publié par la Metropolitan, sous le titre : "A Propos du Rhumatisme Articulaire Aigu".

75e ANNIVERSAIRE — 1868-1943

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
NEW-YORK
Frederick H. Ecker
PRÉSIDENT DU CONSEIL
Leroy A. Lincoln
PRÉSIDENT
Direction Générale au Canada : Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa.
Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre feuillet 6-Z-43, " A Propos du Rhumatisme Articulaire Aigu ".
Nom .....
Rue .....
Localité ..... Prov. .....

3 CHOSES
que vous devriez savoir au sujet de la
Sparkling Water

ELLE EST VITALISÉE

Ce superbe mousseux du champagne lui vient du procédé de carbonatation menue exclusif à Canada Dry. Elle rend les breuvages plus pétillants — plus longtemps.

* Faite suivant une formule scientifique, la Canada Dry's Sparkling Water est plus qu'une eau gazeuse bicarbonatée. Des ingrédients additionnels la rendent meilleure pour vous — meilleure pour les breuvages.

ELLE EST ALCALINE

Les ingrédients spéciaux, qui sont ajoutés à l'eau purifiée et traitée aux rayons ultra-violets, lui donnent une réaction nettement alcaline — meilleure pour vous sous tous rapports!

ELLE RELÈVE la SAVEUR

Elle relève sensiblement le goût de tout breuvage — et maintient cette saveur jusqu'à la dernière goutte.

Le "Club Soda" qui se vend le plus dans le monde entier

Economique, la grande bouteille de famille, vendue partout, fait de 8 à 10 grands verres. Cartons de 6 bouteilles individuelles vendus dans la plupart des localités.

Honoré Gervais (1864-1915)

par Aegidius Fauteux

Honoré-Hippolyte-Achille Gervais, fils de Charles Gervais et d'Adèle Monty, naquit à Richelieu, dans la province de Québec, le 13 août 1864. Du côté paternel il appartenait à une des plus anciennes familles de ce pays. Il avait en effet pour ancêtre direct Jean Gervaise, venu d'Anjou en 1653 pour collaborer à l'œuvre de M. de Maisonneuve et qui, dans l'exercice des importantes fonctions de procureur fiscal à Montréal, se révéla, au témoignage de nos anciens annalistes, l'un des plus intègres et l'un des plus vertueux parmi les pionniers de la colonie naissante. Par sa mère, arrière-petite-fille d'un soldat conduit au Canada, au commencement du XVIII[e] siècle, par la fortune de la guerre il se rattachait au pays de Comminges, c'est-à-dire à la Gascogne.

Dès le plus jeune âge apparut chez Honoré Gervais la détermination de devenir un jour quelqu'un. Entré vers l'âge de 12 ans au Collège Sainte-Marie Monnoir pour y faire ses études, il y manifesta du premier coup la même volonté opiniâtre et la même ardeur laborieuse qui devaient marquer toute son existence.

Après les trois années règlementaires passées à l'université Laval de Montréal, comme élève de la Faculté de Droit, il fut admis au Barreau de la province de Québec le 13 janvier 1887. Il n'avait que 23 ans, mais il était de ceux dont le caractère prématurément mûri domine avec aisance la fougueuse impatience de la jeunesse.

Rentré à Montréal en 1888, il ne lui restait plus qu'à couronner par le diplôme de docteur en droit la double licence conquise avec une égale distinction à l'université Laval et à l'Ecole d'Albany. Avec sa ténacité habituelle, il s'y employa sans retard. Dès l'année suivante, en 1889, il soumettait au Jury universitaire une thèse d'une rare solidité et, après une des soutenances les plus brillantes qu'on eût connues jusque là, il était, aux applaudissements unanimes de ses juges, autorisé à coiffer le bonnet carré.

Entretemps Honoré Gervais avait commencé d'exercer comme avocat et, du premier coup, deux des sommités du barreau montréalais, les honorables H.-B. Rainville et Horace Archambault, avaient tenu à se l'adjoindre, à titre d'associé, pour la conduite de leur important bureau. Il ne fut pas long à se tailler dans la profession légale une place de premier ordre. Dès 1897 il était déjà Conseil de Sa Majesté et peu après, alors qu'il n'avait encore que 35 ou 36 ans, l'Université Laval de Montréal en faisait son professeur titulaire de droit international, en même temps qu'elle le chargeait d'un autre cours de la première importance, celui de Procédure civile.

Mais du forum judiciaire à celui de la vie publique, on le sait, il n'y a la plupart du temps qu'un pas pour les avocats déjà rompus au métier de la parole et familiers avec le dédale des lois, et ce pas Honoré Gervais ne devait pas tarder à le franchir. En février 1904, n'ayant pas su résister aux instances de Sir Wilfrid Laurier lui-même, il acceptait d'être le porte-drapeau du parti libéral dans la division de Saint-Jacques de Montréal alors vacante et, après une lutte très vive soutenue contre un adversaire particulièrement redoutable, M. J.-G.-H. Bergeron, il l'emportait par une majorité considérable. Réélu triomphalement aux élections générales de la même année 1904 et à celles de 1908, il ne siégea aux Communes que l'espace de deux parlements, un peu plus de sept ans, mais si sa carrière parlementaire a été relativement courte, comme elle a été, en revanche, abondamment remplie!

L'acte le plus notable de la carrière parlementaire d'Honoré Gervais fut peut-être son grand discours sur le projet de loi naval en mars 1910. Abordant le problème d'un point de vue tout à fait nouveau, il osa disséquer publiquement la prétention du Canada à se dire une nation, et il le fit avec toute son autorité de juriste international réputé. Ce remarquable discours fut commenté par toute la presse du pays et, s'il ne rallia pas tous les suffrages, il produisit du moins partout une impression profonde.

•

Comment dire maintenant tout ce qu'a accompli Honoré Gervais pour l'Ecole Polytechnique de Montréal. Une mère ne soigne pas plus tendrement un enfant au berceau qu'il n'a lui-même soigné cette institution dans ses débuts difficiles. Non seulement il lui apportait l'encouragement moral dont elle avait un si grand besoin, mais il se multipliait pour la sustenter matériellement et lui permettre de vivre.

C'est encore à Honoré Gervais qu'il convient de faire remonter l'établissement de l'importante Ecole des Hautes Etudes commerciales à Montréal. Cet esprit éclairé saisissait avec netteté les défauts d'une organisation quelle qu'elle fut, politique ou sociale, mais ce qui vaut mieux encore, il excellait à trouver les remèdes les mieux appropriés au mal découvert. Nous avons déjà vu comment en 1904, à la Chambre des Communes, il fit sur les défectuosités de notre représentation commerciale à l'étranger des réflexions qui eurent leur écho jusqu'à Londres. Or, à ce moment, il y avait déjà plusieurs années que le problème avait déjà commencé de l'inquiéter et qu'il en avait même trouvé la solution, du moins au point de vue canadien-français. Cette solution n'était autre que l'établissement d'une école des hautes études commerciales où une jeunesse choisie puiserait la formation particulière nécessaire pour les fonctions consulaires et pour le haut commerce international en général.

Avec le même esprit public qui le caractérisa toujours, il accepta de se laisser élever à la magistrature, quoiqu'il dût abandonner pour cela une clientèle des plus fructueuses et qu'il fût encore lui-même dans la force de l'âge. Appelé par le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier, le 11 août 1911, à siéger à la Cour d'Appel de la province de Québec, il devait y rencontrer son ancien associé légal, Sir Horace Archambault, promu Juge en chef le même jour.

Honoré Gervais se voua à sa tâche nouvelle avec sa conscience ordinai-

(Lire la suite page 65)

Littérature canadienne

UN MONDE ETAIT LEUR EMPIRE

Par Ringuet

Ringuet qui a ému tous les lecteurs avec 30 ARPENTS, les surprendra et les émerveillera avec son nouveau livre UN MONDE ÉTAIT LEUR EMPIRE que viennent de lancer Les Editions Variétés.

Le spirituel causeur du programme R.S.V.P. se révèle aujourd'hui comme un historien et il est certain que ce nouvel ouvrage dépassera l'éclatant succès de 30 ARPENTS.

Telle que présentée d'ordinaire, l'histoire du Nouveau Monde et celle du Canada commencent à l'arrivée des Européens en Amérique ; des millénaires qui ont précédé cette date insigne, on ne dit jamais rien. Pourtant la terre d'Amérique existait et vivait de sa vie propre depuis longtemps déjà. Des hommes l'habitaient dont cette terre était la patrie, une patrie large et vivante que des étrangers venus d'Orient allaient leur ravir.

C'est l'histoire de ces hommes d'autrefois, de ces civilisations extraordinaires mais à jamais disparues que nous raconte Ringuet.

Comme dans un film magnifique, UN MONDE ÉTAIT LEUR EMPIRE déroule, devant nos yeux étonnés, les images colorées de la vie des Mayas, des Incas, des Indiens d'Amérique. Vous verrez grandir et mourir des empires qui ont compté parmi les plus grands. Vous assisterez, éblouis et charmés, à la naissance du Nouveau Monde.

UN MONDE ÉTAIT LEUR EMPIRE, un livre d'un intérêt passionnant, écrit avec un respect scrupuleux d'authenticité, plaira à ceux qui demandent du neuf. Cet ouvrage est le point de départ nécessaire de toute culture propre à notre Continent.

C'est un livre indispensable aux bibliothèques familiales et scolaires.

Ringuet nous avait habitués aux surprises ; encore une fois, il ne nous déçoit pas.

Un volume de 360 pages, contenant plusieurs illustrations hors-texte et cartes, publié par Les Editions Variétés. Prix $1.50 ; par la poste $1.60. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

•

FIGURES DE DANSE

Par Marcel Valois

(avec plusieurs illustrations)

Au cours des dix dernières années, la danse, art léger entre tous, a connu une période particulièrement brillante, riche de découvertes, remplie de luttes. La danse est devenue l'art le plus aimé, le plus désiré des hommes, dont elle rend l'existence plus belle et plus pure aussi.

Dans FIGURES DE DANSE que viennent de publier Les Editions Variétés, Marcel Valois évoque pour l'enchantement des lecteurs les fastes de la danse.

Dans les premiers chapitres de son livre, il donne quelques notions historiques, utiles à toute personne qui veut apprécier un ballet. Puis, il nous fait connaître des chefs-d'œuvre.

A notre ébahissement, il nous ramène aux temps d'une Anna Pavlova, d'un Morkine, d'un Nijinksy. Il nous rappelle la marche triomphale des Ballets russes dont le succès partout a été inouï, étourdissant, avec Lifar, les troupes de Diaghileff, de Basil, de Léonide Massine, du Ballet Théâtre.

Il passe en revue les diverses écoles, dont l'école allemande si bien défendue et représentée par Mary Wigman, les ballets Jooss, Trudi Schoop, l'école espagnole par Argentina et Escudero, l'école orientale par Shan-Kar et Ted Shawn.

Enfin, devant nous, il exalte la grâce des Sakaroff, des Toumanova, des Slavinska et combien d'autres vedettes inoubliables dont l'art est si fragile.

FIGURES DE DANSE, c'est un rappel, c'est un dernier coup d'œil lorsque le rideau se baisse pour ne plus remonter. Une symphonie, un poème continuent d'exister, même si personne ne les interprète. Un ballet, un pas de danse, n'existent que lorsqu'un être vivant et sachant danser les réalise . . . ou si un écrivain de talent les fait revivre dans un beau livre.

Un volume de 200 pages, publié par Les Editions Variétés. Prix $1.25, par la poste, $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

•

DESESPOIR DE VIEILLE FILLE

Par Thérèse Tardif

Dans DÉSESPOIR DE VIEILLE FILLE, Thérèse Tardif décrit le ravage des passions dans l'âme délaissée. Ce n'est pas un roman, ce n'est pas non plus le journal d'une femme, mais le livre tient à la fois de ces deux genres. L'auteur nous raconte le drame caché de la femme qui n'a pas connu l'amour ; elle retrace les voies de l'abandon, du dépit, du désespoir, de la tentation, du péché, de la souffrance, du repentir, de l'amour et de la prière. Aucune femme n'avait trouvé des accents aussi déchirants pour peindre les abîmes du cœur féminin. C'est un ouvrage d'une qualité, d'une résonance pathétiques. Aux Editions de l'Arbre 60¢.

•

Tome X de l'Histoire de la Province de Québec

ISRAEL TARTE

Par Robert Rumilly

Les Editions Bernard Valiquette, Ltée, viennent de publier le Tome X de l'Histoire de la Province de Québec, par Robert Rumilly.

Ce volume porte en sous-titre le nom d'Israël Tarte, qui méritait cet hommage pour son activité, son patriotisme et son dévouement au port de Montréal, qui lui doit beaucoup. Un des points culminants du livre est la démission d'Israël Tarte, dont les circonstances secrètes et les motifs sont mis à jour pour la première fois.

Les autres personnages les plus marquants de ce dixième tome sont Wilfrid Laurier, Henri Bourassa, Simon - Napoléon Parent, Lomer Gouin, L.-J. Forget et son neveu Rodolphe. On voit débuter Armand Lavergne. Plus encore que dans les volumes précédents, l'auteur opère une synthèse des grandes questions de l'époque décrite : impérialisme et nationalisme, naissance de la grande industrie, débuts du syndicalisme ouvrier, colonisation. Le tome X couvre

(Lire la suite page 64)

Amis Intimes

FOURNISSEURS BREVETÉS

Grâce à Yardley, travail plein d'entrain et mise soignée marchent de pair. La Lavande répand de la gaieté . . . les produits de beauté Yardley rehaussent le moral en semant charme et fraîcheur.

Lavande Anglaise Yardley 95¢ à $5.25

Savon de Lavande Anglaise Yardley 35¢ le gros pain, 3 pour $1.00

SOYEZ TOUJOURS EN BEAUTÉ GRÂCE À

Yardley

LAVANDE ET PRODUITS DE BEAUTÉ

Les Chinois en eurent l'idée les premiers!

IL y a des milliers d'années, les Chinois avaient une espèce de poudre à canon—un composé chimique inflammable qu'ils déversaient sur leurs ennemis de derrière les remparts qui les défendaient.

De ce procédé vieux comme le monde l'on en est arrivé à la poudre sans fumée que l'on tire de l'alcool à haute preuve. Comme l'avion, elle a beaucoup contribué au progrès de l'humanité—mais dans les mains des méchants elle est devenue un instrument de tyrannie et d'esclavage.

A mesure que s'intensifie cette guerre pour la liberté et que nos forces armées passent à l'offensive dans toutes les parties du monde, il devient de première nécessité de fabriquer plus de poudre sans fumée pour les obus, les bombes, les torpilles.

Grâce à nos vastes champs de grain, grâce aux moyens que nous avons de les changer en alcool à haute preuve, les Nations Unies auront en explosifs de guerre, la supériorité écrasante sur l'ennemi et le réduiront à la soumission complète.

Ainsi le moyen de défense primitif de la Chine se sera finalement changé en une arme qui bannira à jamais la tyrannie de ce monde. C'est en quelque sorte la main vengeresse de la vieille Chine qui se porte à la défense des hommes libres par tout le monde.

L'alcool pour fins de guerre s'emploie aussi dans la fabrication de caoutchouc synthétique, de produits pharmaceutiques, de pellicules photographiques, de laques et de vernis, d'encres pour dessiner, de compas et d'autres instruments de navigation, de plastique, de verre qui n'éclate pas et de plusieurs autres produits. Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis consacrent 100% de leur production à l'alcool pour fins de guerre.

LA MAISON SEAGRAM

UNE DRÔLE DE MAISON

et de

BIEN BEAUX PRINCIPES

Par VICTOR BARBEAU

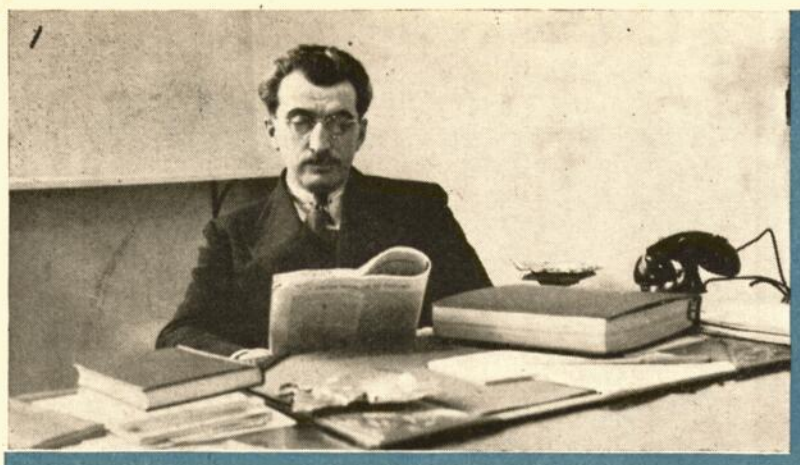
Le malin qui a prétendu que les affaires c'était l'argent des autres, ne connaissait évidemment pas l'économie coopératiste. Eût-il passé devant l'immeuble de la Familiale, rue Saint-Hubert, que sans doute, à l'exemple de centaines de milliers de nos compatriotes, il n'y eût vu qu'une maison de commerce pareille à tant d'autres. Un peu de curiosité ou quelques minutes d'observation auraient plus que suffi cependant à lui montrer que ce magasin est loin d'être un simple comptoir où l'on vient échanger des pièces sonnantes contre des produits alimentaires.

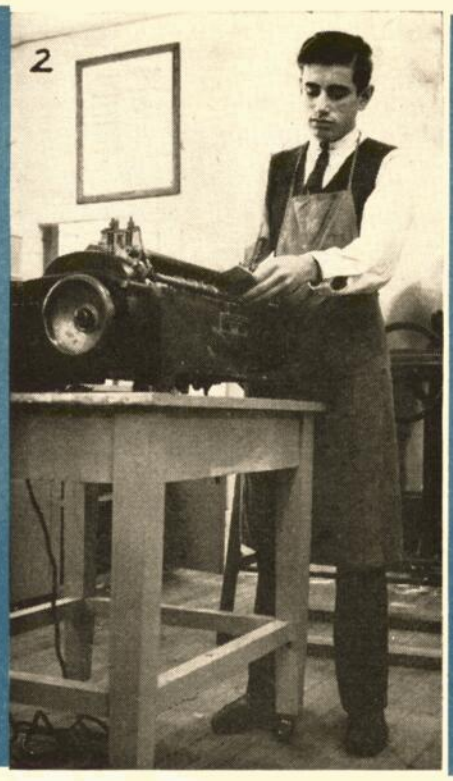
Son attention aurait d'abord été attirée par un va et vient continu d'enfants de tout âge portant chacun un livre à la main. Et le premier d'entre eux à qui il aurait demandé ce que cela signifie lui aurait appris que la Familiale possède une bibliothèque ouverte à quiconque veut en profiter. Il existe donc, se serait-il dit, des établissements de commerce qui se préoccupent de créer du bonheur, de la joie autour d'eux ? Mais oui et en voici justement un qui s'y emploie de son mieux. S'il se trouve encore des petits qui n'ont pour tout horizon que la médiocrité, que la laideur, que le fastidieux quotidien, la faute n'en est pas à lui. Tous les samedis, en effet, il leur ouvre toutes grandes les portes de sa salle de réunions pour leur faire entendre, racontés par quelques-uns de nos meilleurs écrivains, les plus beaux contes, les plus belles histoires. C'est l'*Heure bleue*, l'heure trop brève des voyages qui ne coûtent rien, des plaisirs qu'on ne connaîtra jamais qu'en rêve, de la beauté qu'on n'étreindra que par la pensée.

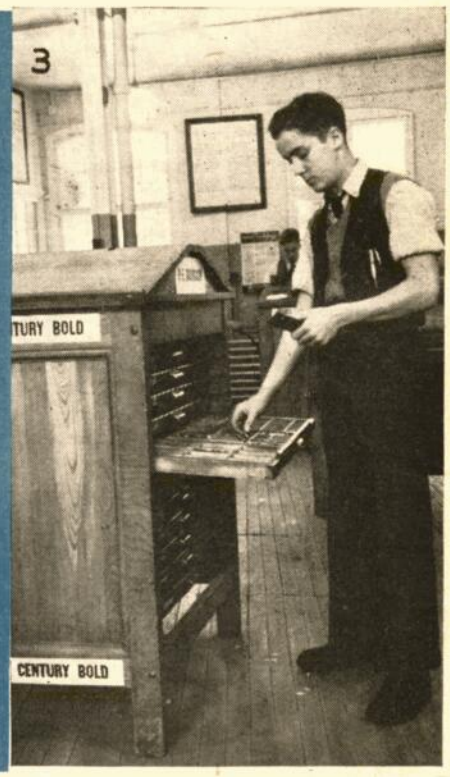
Avec ceux qui croient que seul l'intérêt mène le monde, peut-être penserez-vous que c'est une drôle d'idée de mêler ainsi les épices à la littérature. Ces gens-là ne doivent même pas gagner leur sel. Avant de juger, donnez-vous au moins la peine de franchir le seuil de cette étrange maison. Pour embrouiller davantage vos notions du commerce, puisse le hasard vous conduire tout de suite vers une des montres qui renferment quelques-uns des plus beaux spécimens de l'artisanat du Canada français. Des bois sculptés des Bourgault, des ceintures fléchées de Cécile Barot, des cravates de Claire Lortie, des céramiques des frères Hutchison, de la Maîtrise d'Art, des poupées de Mme Hutchison, des nappes, napperons et serviettes de lin, des tricots, des chaussettes. Bref, non pas une montre mais des armoires et des armoires pleines de nos richesses les plus authentiques.

Et tout cela dans une épicerie ! C'est à n'y rien comprendre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Une foule de choses dont la première est que le commerce peut bénéficier non seulement à celui qui vend mais aussi bien à ceux qui achètent. Dans une coopérative, les clients du magasin en sont en même temps les propriétaires. Il n'y a donc de bénéfices que pour eux. La simple satisfaction des besoins matériels ne saurait contenter d'authentiques coopérateurs. Après avoir pris soin de l'estomac, ils prennent soin du cœur, de l'esprit qui, eux aussi, doivent être nourris. D'où tout un ensemble d'œuvres qui encadrent l'individu, le forment, l'élèvent. Enfin, les coopérateurs pensent à tous leurs frères canadiens-français. Leur plus grande ambition est de les aider tous à faire proprement, dignement leur vie. De ce point de vue, l'artisanat n'est pas un commerce pour eux. C'est une affirmation de notre nationalité, un témoignage de notre survivance. Quoi d'étonnant alors qu'ils veuillent le maintenir vivant ! Le comptoir de la Familiale n'est ni une foire ni une exposition, pas davantage un musée. C'est, sous les espèces du bois, du lin, du cuir, de l'argile, l'idéal des cent coopératives de consommation de la province de Québec : nous garder français par la solidarité, l'amour et la justice.

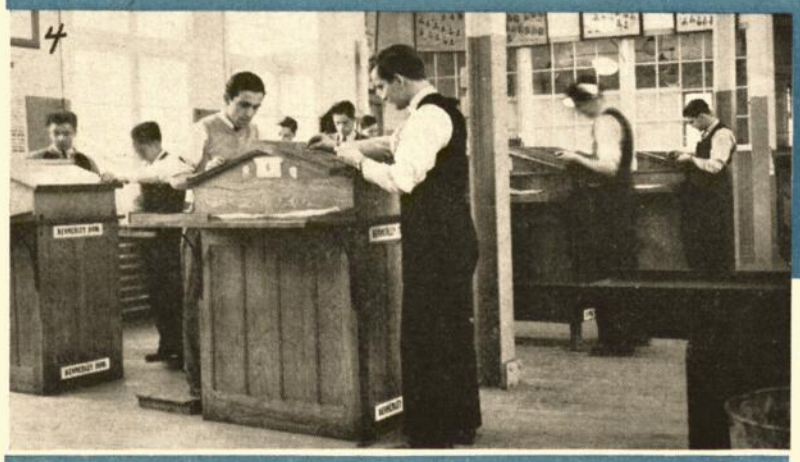
Au comptoir d'artisanat de la "Familiale", M. VICTOR BARBEAU (à gauche), professeur à l'Ecole des hautes études commerciales de Montréal, président de la "Familiale" et de l'Alliance des coopératives de consommation de la province de Québec, et (à droite) M. ROGER VIAU, peintre, président de la Biscuiterie Viau, limitée. M. Barbeau est aussi président de la Société des Ecrivains canadiens. Ci-dessus, la Bibliothèque des enfants de la "Familiale". (Photos Conrad Poirier, de La Revue Populaire)


1


2

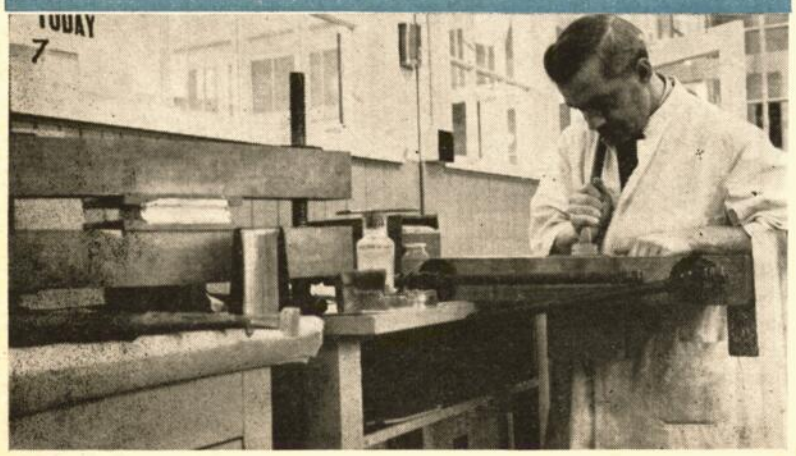


3


4

5

6



7

L'École des Arts Graphiques

TEXTE ET PHOTOS D'EUGENE STUCKER

C'EST un fait incontestable que les Canadiens français sont les premiers occupants du Québec, et qu'ils y forment la majorité de la population. Si nous avons la priorité d'occupation et la supériorité du nombre, par contre, nous n'avons pas la supériorité dans les positions de commande dans les domaines de l'industrie, du commerce et de la finance. Ce qu'il y a de plus brillant et de plus « sonnant » chez nous appartient à d'autres qu'à des Canadiens français. Cet état de choses existe depuis l'occupation politique des Anglais, et l'occupation financière des Américains.

Avouer le défaut. Appliquer le remède.

Il s'agit ici d'une question nationale qui intéresse toute notre race. Si par le passé nous avons permis à nos ressources et à nos finances de nous échapper, c'est regrettable ; nous ne pouvons les rattraper. Par contre l'avenir est à notre portée.

La logique nous suggère de voir pour quel motif réel nous avons fait si longtemps figure de parent pauvre. Elle nous fait constater si radicalement nous sommes condamnés à rester toujours aux « petits métiers », et ce que les nôtres doivent faire pour « arriver » eux aussi.

Ceux qui ont étudié la question admettent que si les Anglais et les Américains occupent dans notre province les plus belles positions, font les plus gros salaires et emportent le plus de millions, ce n'est pas toujours par la seule influence de la politique ou parce qu'ils peuvent « acheter » leurs positions.

Nos sociologues affirment que si les nôtres n'arrivent pas aux postes de commande, aux positions responsables et aux emplois les plus lucratifs, c'est surtout parce qu'ils manquent de sérieuse préparation technique et professionnelle. Le mal n'est pas radicalement sans remède ; il est constaté que les Canadiens français ont un talent universel, et nous avons eu des hommes qui sont « arrivés » dans toutes les carrières quand ils ont eu le moyen de s'y préparer. Sans doute des entreprises privées se sont intéressées à la question, mais comme il s'agit d'un mouvement national, il n'y a que le gouvernement qui peut la mener à bonne fin.

(Lire la suite page 62)

1. M. LOUIS-PHILIPPE BEAUDOIN, directeur de l'Ecole des Arts graphiques. — 2. Le texte composé doit être relu pour être corrigé. Cet élève tire une première copie sur une petite presse spéciale, galée par galée, pour permettre cette correction. — 3. Le composteur dans la main gauche, l'élève en composition y assemble les lettres d'un mot ou d'un texte. Le meuble à compartiments d'où l'apprenti choisit les caractères est une " casse ". — 4. Un des aspects de la " Salle de Composition " à l'Ecole des Arts graphiques. Debout devant les casses, les étudiants choisissent les caractères dont ils composeront leur texte. — 5. Une des premières opérations dans la reliure des livres : chaque fascicule est cousu à des cordes fixées verticalement sur un châssis. — 6. Dans le département de la reliure, on n'applique plus la colle au pinceau. Par la méthode moderne on a recours à l'encollage mécanique. — 7. Pour dorer la tranche d'un livre, l'artisan serre solidement le volume dans un étau. Avec un brunissoir, il y applique une feuille d'or, qu'il polit avec le même outil.

GRAND CARICATURISTE À VINGT-CINQ ANS

Par BERNARD BROUILLET

On compte parmi les Canadiens français quelques caricaturistes des plus remarquables. Collaborateurs de grands quotidiens, les Bourgeois, les La Palme, les Le May jouissent d'une très belle réputation ; leur renommée s'étend même bien au-delà de nos frontières. A cette pléiade d'artistes, on se doit d'inclure le nom de Jacques Gagnier.

Bien qu'âgé de 25 ans à peine, Jacques Gagnier s'est déjà acquis un excellent renom. C'est qu'il est remarquablement doué pour plus d'une forme du dessin. Il est à la fois caricaturiste, décorateur, peintre à l'occasion. Ecolier, le tiroir de son pupitre était bondé de croquis. Même que ses proches ne sauraient déterminer à quel âge il se mit à dessiner ; dès que ses doigts effilés surent tenir correctement un crayon, semble-t-il. S'exprimer plus facilement à l'aide de croquis qu'avec des mots, était en quelque sorte chez lui une seconde nature.

Ses débuts de décorateur de scènes théâtrales, Jacques Gagnier les a faits à l'Ecole Supérieure Saint-Viateur, de Montréal. Là, encore adolescent, il fait le montage des décors de trois revues théâtrales intitulées : « Coups de Soleil ». Délaissant le conventionnel des décors perclus de châteaux et de forêts séant à toutes les pièces, il se lance à l'innovation d'un genre qui lui vaut par la suite le plus grand succès. Une très imposante colonne, par exemple, dont le fût se perd à la vue du spectateur, sera tout le décor d'une perspective de grand château ; tout le jeu de lumière est concentré sur cette colonne, le reste de la scène se perd dans l'ombre : du même coup, un palais immense se crée dans la seule imagination de chaque assistant. Le but est atteint grâce au rôle des gros plans dans les décors de scènes.

L'Ecole des Beaux-Arts, Jacques Gagnier ne la fréquente que juste assez longtemps pour se dire que cet enseignement ne répond pas assez vite aux aspirations de ses fougueux 20 ans. D'autant plus que l'occasion s'offre de devenir co-propriétaire d'une entreprise de décoration commerciale. Si le succès est de courte durée, le jeune artiste ne tirera pas moins profit toute sa vie de cette expérience. Il connaît maintenant les divers matériaux de construction nécessaires à son travail.

« Bleu et Or », revue à si grand succès des étudiants de l'Université de Montréal, le ramène vite à ses premiers goûts pour le théâtre. Jamais dans la métropole ne furent présentés des décors aussi appropriés, à la fois si simples et si élaborés. A chaque levée de rideau, après s'être ménagée quelques secondes d'un silence émerveillée, l'assistance éclate en applaudissements. Alors, l'atmosphère est créée ; la revue, assurée du succès le plus complet. La critique ne tarit pas d'éloges.

Gratien Gélinas fait à son tour appel aux talents du jeune homme. Il doit à ce dernier une bonne part du succès de ses revues théâtrales : caricatures les plus originales, décors féériques, costumes de teintes et de coupe des mieux appropriés ont fini « d'habiller » Fridolin. Dur labeur que la création et l'organisation de telles entreprises. Trois mois de travail intense, jour après jour et le plus souvent à une heure avancée de la nuit. De constitution délicate, Jacques Gagnier ne présida pas moins à la mise en scène de trois « Bleu et Or » et d'autant de « Fridolinons ».

Il est devenu, depuis plus d'un an, le décorateur attitré auprès d'une importante organisation hôtellière de Montréal. Par contrats, il s'emploie à la rénovation d'une série de grands hôtels sis dans la métropole, à Toronto, Niagara Falls, Windsor et Hamilton. A son studio, on retrouve le même jeune homme, affable, souriant, sans prétention aucune. Dans la tenue comme la conversation, rien de l'artiste vaniteux affectant à l'originalité. Mais, des yeux bleus, rieurs, qui s'arrêtent un peu, au fil de la pensée. Le pinceau en main, il s'affaire devant une grande toile, tout en causant. La scène représente des artistes du théâtre et de la radio. Bien que pour fins publicitaires, ce panneau n'évoque pas moins les dessins colorés de Walt Disney. Même forme d'humour, même observation perspicace.

Les pièces rénovées du grand hôtel révèlent toujours ce sens inné des couleurs et des teintes. Une harmonie règne, faite de contrastes et de rapprochements. C'est du modernisme du meilleur goût. L'auteur de cette décoration intérieure a trouvé habilement moyen de faire refléter sa personnalité dans le choix des teintes, des meubles, de leur arrangement et disposition. On retrouve partout l'impression du chez-soi alliée au bien-être du confort. On ne saurait tirer un parti meilleur des ressources à sa disposition.

Sur une table de travail, quelques caricatures pour le Quartier-Latin. Depuis environ sept ans, Jacques Gagnier est le collaborateur assidu de l'organe des élèves de l'Université de Montréal. Il y laisse aller sa fantaisie et son humour, pour le plus grand plaisir des lecteurs. Mieux encore que le meilleur article, ces caricatures décrivent l'état d'esprit de l'étudiant. Elles dépeignent carabin. Elles vaudraient grandement d'être reliées en volume. Pourvues de commentaires appropriés, à elles seules, elles fixeraient toute une époque. Au jeune professionnel, elles rappelleraient toute sa vie d'étudiant.

Les Etats-Unis ont Walt Disney, le Canada français, Jacques Gagnier. Le jeune artiste canadien maîtrise très habilement la plume. L'équilibre de sa composition n'a d'égal que son jeu des contrastes. On ne saurait toutefois hésiter à lui reprocher d'avoir par trop éparpillé son travail. Comme il a touché de tout, on est fortement enclin à se demander où s'arrête la mesure de ses talents. S'il se rapproche par le style de ce célèbre caricaturiste américain, il est loin de s'en tenir à l'admirable esprit de suite de ce dernier. Il est vrai que, chez-nous, le dessin, le dessin humoristique surtout, n'a guère de prix. C'est un bon point en faveur de ceux, nombreux, qui soutiennent que l'on ne prise pas l'humour. On s'exclame et paye le gros prix pour une photographie, cependant ! Que ne fait-on davantage appel à la subtilité distinctive de notre génie latin en recourant au dessin pour activer l'imagination, susciter l'idée ?

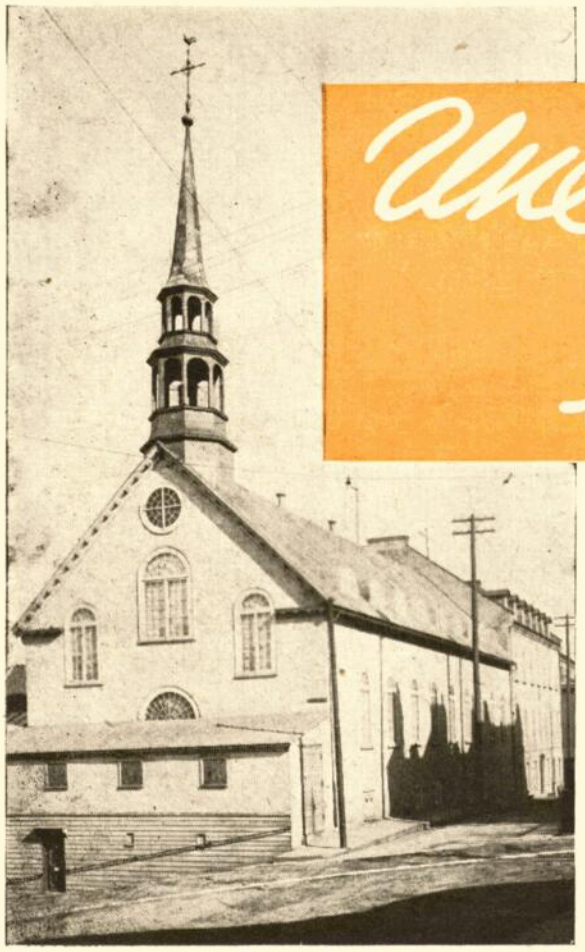
Issu d'une famille d'artistes musiciens, Jacques Gagnier a été touché de la baguette d'une bien grande fée. Ne semble-t-il pas que cette fée doive indiquer à son protégé la voie du plus grand succès.

STÉNOS BILINGUES PRODUITES EN SÉRIE

LA VIE MOUVEMENTÉE DU BON JEUNE HOMME

"MAGUEDELAYNNE," J'AI VU.
LES **SLACKS** LES PLUS **CUTE** CHEZ **SIMPSON**

LES RISQUES DE L'ALPINISME



Une vieille Chapelle de QUÉBEC

Au vieux Québec, en deçà des portes, il y a la rue Dauphine qu'on appelait autrefois Sainte-Anne-en-bas pour la plus grande confusion du public en général et des étrangers en particulier. Une bien modeste voie, d'ailleurs, cette rue Dauphine qui circule cahin-caha entre quelques blocs de très vieilles maisons, se faufile discrètement sous les poternes de la porte Kent et va perdre son nom entre les confins des jardins du Parlement et l'arrière du Palais Montcalm. Et pourtant, c'est cette rue sans couleur qui abrite la chapelle de l'historique Congrégation de Notre-Dame de Québec, ainsi que la Résidence des Pères Jésuites qui en dirigent, depuis bientôt trois siècles, à un court intervalle près, les édifiantes destinées.

Sans la moindre prétention au style ni à l'architecture, cette construction perpétue pour les Québécois tradionalistes et fiers de l'être, le souvenir de l'ancienne église des Jésuites, puisque la cloche de cette dernière habite encore le clocher de la chapelle et carillonne avec le même entrain sonore qu'autrefois pour appeler les Congréganistes à la récitation de l'Office de la Vierge ainsi qu'aux différentes cérémonies de leur Confrérie. Aujourd'hui, toutefois, la population de la Haute-Ville et des paroissses environnantes a voué à ce sanctuaire une dilection que partage d'emblée tout chrétien convaincu, dès la première fois qu'il a le bonheur d'y pénétrer. En effet, lorsqu'on a pris place dans la nef ou dans l'un des bas-côtés de la chapelle silencieuse, on se sent plongé comme insensiblement dans une atmosphère d'apaisante dévotion où le cœur et l'esprit ont également part. Par-dessus l'odeur de l'encens, flotte un parfum mystique indéfinissable qui pénètre au plus intime de l'âme, l'attendrit et l'élève au-dessus des misérables contingences d'ici-bas, vers les régions sublimes du surnaturel où l'homme entre en contact direct avec Dieu, son principe et sa fin.

D'où vient exactement ce charme irrésistible beaucoup moins facile à expliquer qu'à ressentir ? Emane-t-il des statues et des images de la Vierge Immaculée qui décorent l'autel et le sanctuaire ? Se dégage-t-il des reliques insignes des Saints Martyrs Canadiens, les pères de Brébeuf, Garnier et Lallemand, en perpétuelle exposition dans le bas-chœur ? Descend-t-il, sur les rayons tamisés du soleil, des hauteurs du jubé où les sièges des Congréganistes sont disposés un peu à la façon des stalles dans un abbaye de moines ? Ou bien, ne surgit-il pas plutôt des nombreux confessionnaux qui s'échelonnent tout le long des étroites allées latérales, fraîches oasis du désert de la vie où les voyageurs exténués viennent faire étape pour se désaltérer et se réconforter à la source inépuisable de la Divine miséricorde ?

Quoi qu'il en soit, en se recueillant dans la douceur de cette chapelle plus que centenaire, on ne peut s'empêcher de songer à l'histoire de cette Congrégation de Notre-Dame de Québec, établie « pour les hommes faits », ainsi que parle un Manuel des règlements et exercices publié en 1819 avec l'approbation du grand évêque de Québec, Monseigneur Joseph-Octave Plessis. On se souvient, entre autres détails, que cette Congrégation fut fondée le mercredi des Cendres, 14 février 1657, par le père Poncet, jésuite au cœur d'apôtre que les cruels Iroquois, dont il fut le prisonnier durant de longs mois, torturèrent au point de l'estropier, en haine de notre sainte religion.

Comptant au début douze membres, sans doute pour figurer les douze apôtres du Sauveur, la Congrégation de la Très Sainte-Vierge de Québec prospéra si rapidement que, dès 1679, le nombre des confrères s'élevait à près de 300. La piété de ces congréganistes était en même temps un exemple pour toute la colonie, cependant que leur zèle pour les bonnes œuvres et le service du culte étaient partout justement renommés.

La Cession du Canada à l'Angleterre et l'extinction temporaire de l'Ordre des Jésuites au Canada ne réussirent pas à ralentir pour la peine les activités de la Congrégation, car l'évêque de Québec en personne, Monseigneur Briand, en assuma pendant un certain temps la direction et il y nomma par la suite un de ses collaborateurs immédiats.

(Lire la suite page 62)

Par Aimé Plamondon

L'intérieur, plusieurs fois restauré, de la Chapelle de la Congrégation (aussi appelée Chapelle des Pères Jésuites), rue Dauphine, à Québec. La chapelle actuelle fut construite sous le régime anglais, Sir John Sherbrooke étant gouverneur. Elle fut rendue aux Jésuites lors de leur retour à Québec, en 1849.

Joaillerie Mexicaine

Une experte en soins de beauté rapporte du Mexique de nouvelles modes et de nouvelles idées.

Toute la gamme des couleurs empruntées aux peintres mexicains : bleu, rouge, brun, gris et vert seront imprimés en dessins cubistes sur les robes d'été de cette année et de bien des années à venir.

Le voyage de Madame Rubinstein au Mexique, tout comme celui de l'an passé en Amérique du Sud, aura une influence décisive sur la mode, qu'il s'agisse de tissus, de coupe, de coiffure ou de maquillage. Les joailleries portées par les femmes mexicaines ont particulièrement attiré et retenu l'attention de la voyageuse, et voici ce qu'elle a surtout remarqué.

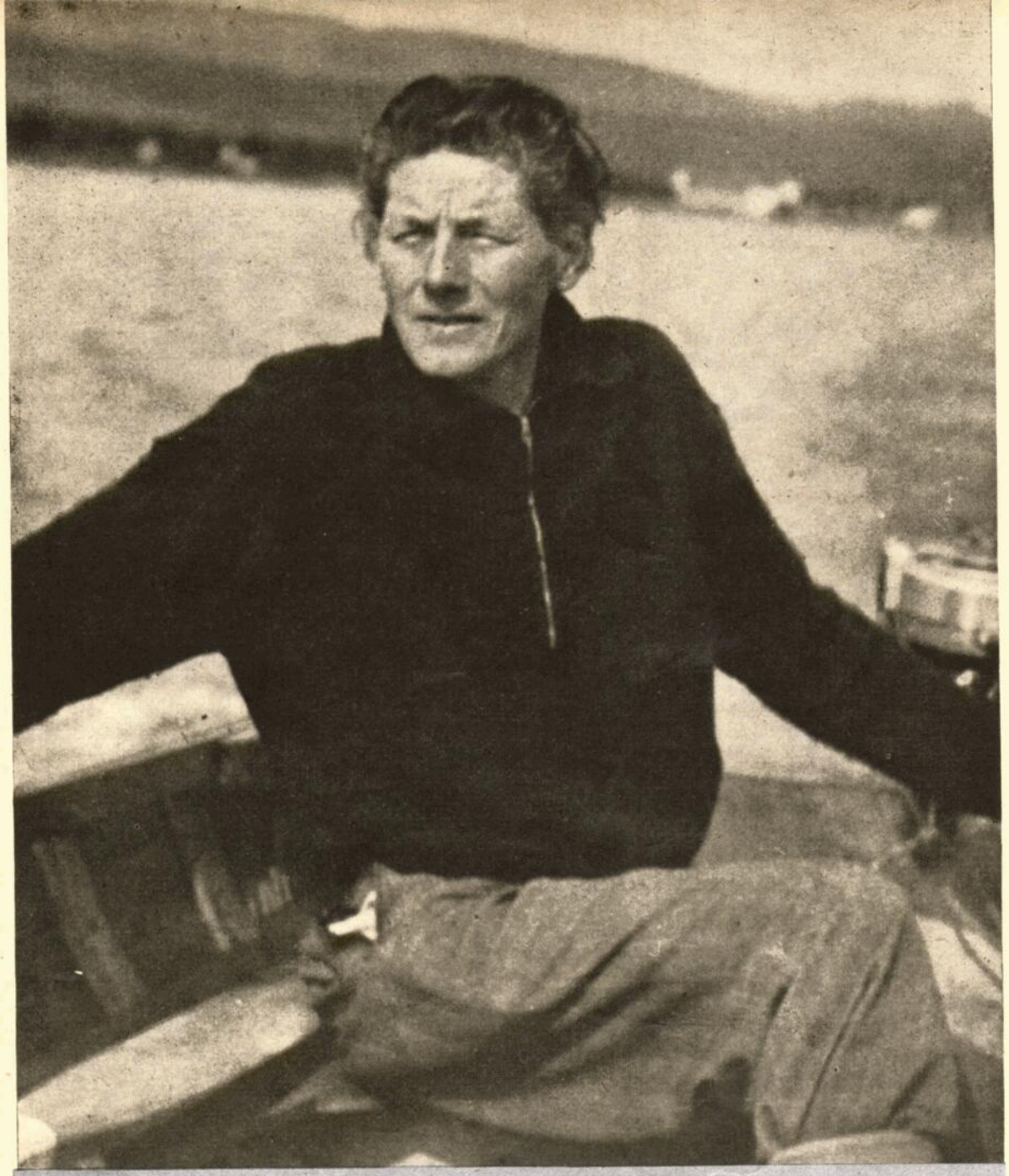
Les Mexicaines ont un goût prononcé et très sûr pour les bijoux. Elles en portent à toute heure du jour. Lorsqu'une parure leur plaît, elles la font reproduire, de sorte qu'elles mettent durant le jour un collier, un bracelet, une bague, des boucles d'oreilles en argent, et, le soir, des bijoux absolument identiques, sauf qu'ils sont en or.

Madame Rubinstein a rapporté, outre des copies de minuscules amulettes en argent, dont les originaux remontent à la domination espagnole, des colliers de verroteries multicolores dont elle est très fière.

Les tissus mexicains sont riches en couleurs et d'une grande variété de dessins. On peut prédire, sans crainte de se tromper, que les dessinateurs canadiens ne tarderont pas à s'en inspirer pour leurs cotonnades.

Quant aux robes du soir, elles seront plissées, bouillonnées et multicolores.

En ce qui concerne la coiffure, Madame Rubinstein ne serait nullement étonnée de voir bientôt nos Canadiennes porter des nattes, authentiques ou non, nouer leurs cheveux avec des rubans et y glisser des fleurs, comme le font les paysannes du Mexique.



René Richard

PEINTRE et TRAPPEUR

Par PAUL RAINVILLE, conservateur du Musée de la Province de Québec.

« Ce que je ne parviens pas à comprendre », lui disait un jour son maître Clarence Gagnon, en 1927, « c'est cette force qui vous a soutenu durant trois ans dans les régions arctiques, à peiner misérablement, et qui vous a poussé jusqu'à Paris, pour y commencer l'étude de la peinture. Quel atavisme trouve-t-on chez vous, en plus de cet instinct naturel qui vous hante de vouloir peindre ? Je ne conçois pas qu'on quitte ainsi la forêt, la chasse et la pêche pour faire des études d'art sans préparation préalable. »

Et Richard de lui répondre, de sa voix lente : « Faut croire que je tiens ça de mon père, Monsieur Gagnon, (il dit toujours *monsieur* Gagnon, jamais « Clarence », comme nous, ses intimes) de mon père, qui fut graveur en Suisse avant de s'établir trafiquant de fourrures, à Cold Lake, au nord de l'Alberta ; et aussi de nos aïeux, de père en fils horlogers ou graveurs. Mais, je puis vous dire ceci, que depuis toujours et surtout depuis notre arrivée en Alberta, où je me trouvai tout de suite chez moi devant ce lac de vingt milles carrés et dans ce climat si beau, j'ai senti comme un besoin, une passion de peindre, de crayonner, de lutter avec du noir sur du blanc, de transcrire par le médium du crayon ou du pinceau les sentiments ou l'émotion que j'éprouvais devant un beau paysage ou un site pittoresque.

J'avais douze ans à peine lorsque mon père s'établit là-bas, après un séjour d'une couple d'années à Montréal, où je fréquentai quelque peu l'école, mais très peu, et dix ans à peine lorsque ma famille s'en vint au Canada. De mon enfance en Suisse, je me rappelle vaguement la haute montagne, les Alpes, les glaciers, les vallées et les gorges du Canton de Neufchâtel, où je naquis, à Chaux-de-fonds, en 1895.

Mais à vrai dire, je n'ai jamais étudié, à l'école ; ce que j'ai appris le fut par moi-même. Mais je connais parfaitement la topographie et la géographie du Nord-Ouest et des régions polaires, après une dizaine d'années d'études sur place, de la Baie James au Delta du Mackenzie . . . mais j'anticipe . . .

Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, je travaillais chez mon père, à Cold Lake — le Lac Froid — l'aidant au trafic des fourrures tout en chassant et pêchant pour mon propre compte. Ce pays m'enchantait, surtout ce lac très beau, très limpide, poissonneux, avec, aux alentours, du gibier, poil et plume en abondance. Je crayonnais aussi, mais pour ça, je vis bientôt que je devrais étudier avec un maître pour arriver à m'exprimer comme je le désirais. Alors, en 1923, je me décide à la grande aventure, avec un copain de mon âge, bon chasseur et bon pêcheur, garçon solide et vaillant. Nous partons, amenant avec nous, après hésitation, un troisième compagnon, bon cuisinier, mais pauvre chasseur. Nous prenons des provisions pour un an, et au printemps, avec un canot et une espèce de chaland, nous allons par chemin de fer jusqu'à trois cents milles au nord d'Edmonton, et de là nous descendons le fleuve MacKenzie, belle grande eau courante, qui nous mena sur un parcours de dix-neuf cents milles jusqu'au delta du fleuve, au Lac des Esquimaux, dans les régions polaires. Aklavik devint alors notre centre de ravitaillement. Bien dur fut notre premier hiver. La chasse dans le sud diffère totalement du nord ; de même que nos vêtements, bons chez nous, mais insuffisants là-haut, qui se glaçaient sur le dos. Les Esquimaux nous trouvaient pitoyables et imprudents . . .

Notre cuisinier tomba et faillit crever du scorbut et repartit vers le sud avec le premier bateau, après une saison à peu près nulle . . . A l'automne, mon compagnon voulut faire de même, regardant tour à tour le dernier bateau en partance et moi-même, bien décidé à rester. Finalement, l'amitié le garda avec moi. Notre deuxième hiver, grâce à l'expérience acquise tristement, et aux bons soins des Esquimaux qui nous confectionnèrent des parkas de caribou, des culottes et des bottes de fourrures, fut un peu meilleur. Nos chiens allaient bien ; nos provisions aussi ; notre chasse, plus systématique, rendait mieux. Mais il fallut un troisième hiver pour nous récompenser largement de tous nos efforts.

Et dans l'été de 1927, bien lestés de plusieurs ballots de peaux de martres, de visons, de castors, de renards et de rats musqués, nous laissions la région du delta du MacKenzie, explorée et chassée en tous sens, où je vis des extrêmes de température comme 102° à l'ombre, à Aklavik, avec un soleil incessant, et des semaines entières à 60° sous zéro, en chasse, par un pâle et rare soleil de trois heures par jour à peine. Et des mouches à vous étouffer, et du poisson mangé gelé et cru, à l'esquimau, et de la galette de misère, et aussi de la beauté plein les yeux et le cœur, dans ces régions désertes où la rencontre de deux individus de même couleur devient une espèce de kermesse flamboyante au soleil de minuit ou sous les scintillements lumineux des aurores boréales, dans les nuits sans fin d'hiver.

Et c'est dans une de ces rencontres rares que je connus Bonnard, à qui je parlai de mes ambitions. Bonnard, un de ces Français explorateurs, vivant seul, comme moi, dans le grand silence blanc . . . seul avec ses pensées, ses rêves, son passé, à faire la traite, à courir la grande aventure . . .

« Mais c'est à Paris qu'il faut aller, mon cher, à Paris, ville de la lumière et de l'art, où vous étudierez sous des maîtres réputés. A Paris . . . »

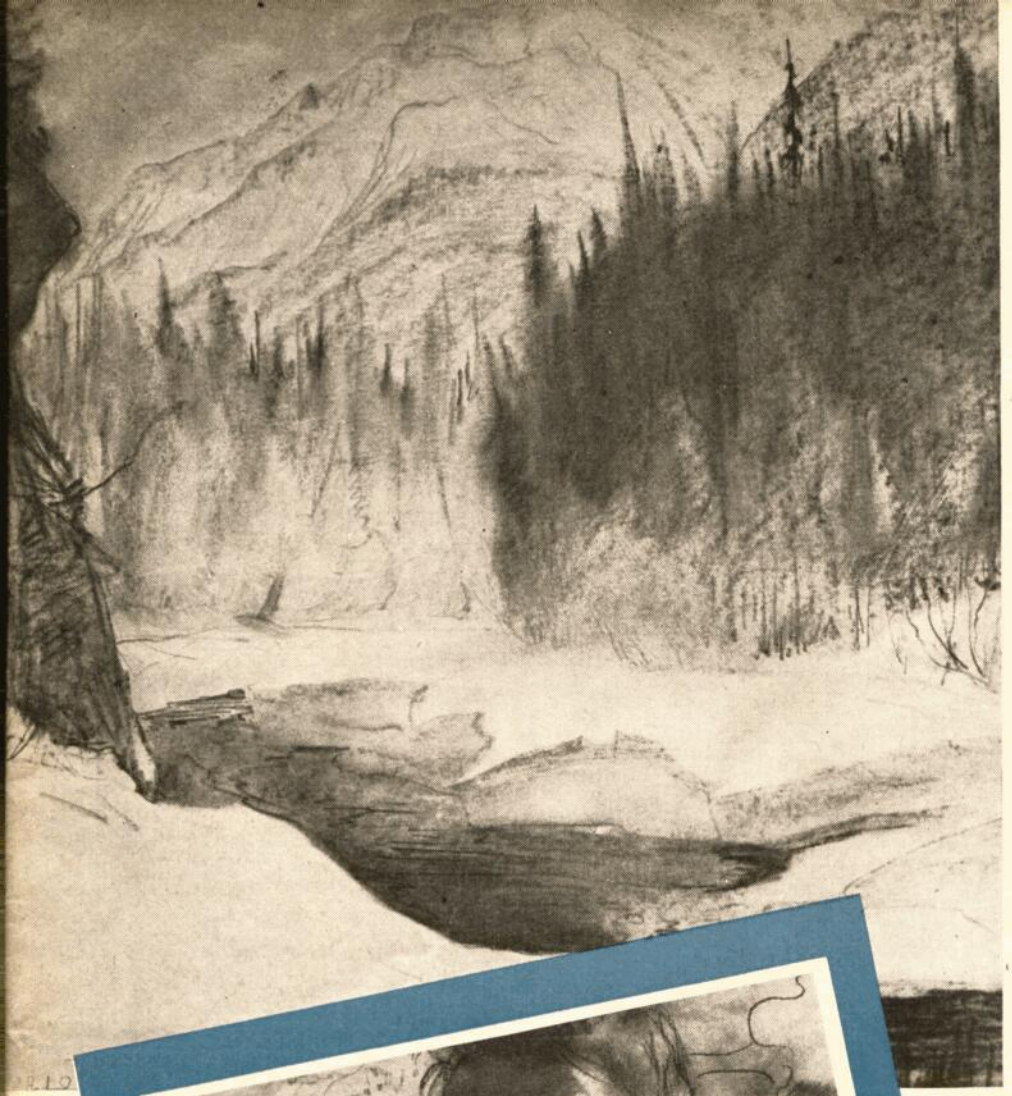
Et je fus à Paris. Je troquai d'abord mes belles fourrures pour $3,000 de bénéfice net. Un beau « stake » vraiment . . . mon Prix d'Europe quoi, chèrement gagné . . . Après un séjour de quelques semaines chez mon père, Paul-Jean Richard, et ma mère, née Gabrielle de Sandoz, je me rendis chez mon frère, boursier en Sorbonne, et professeur de français à Winnipeg, à l'université du Manitoba. Mon frère, connaissant bien Paris, me donna les indications les plus précieuses. Et je partis par Montréal et New-York, pour gagner Paris à l'automne de 1927.

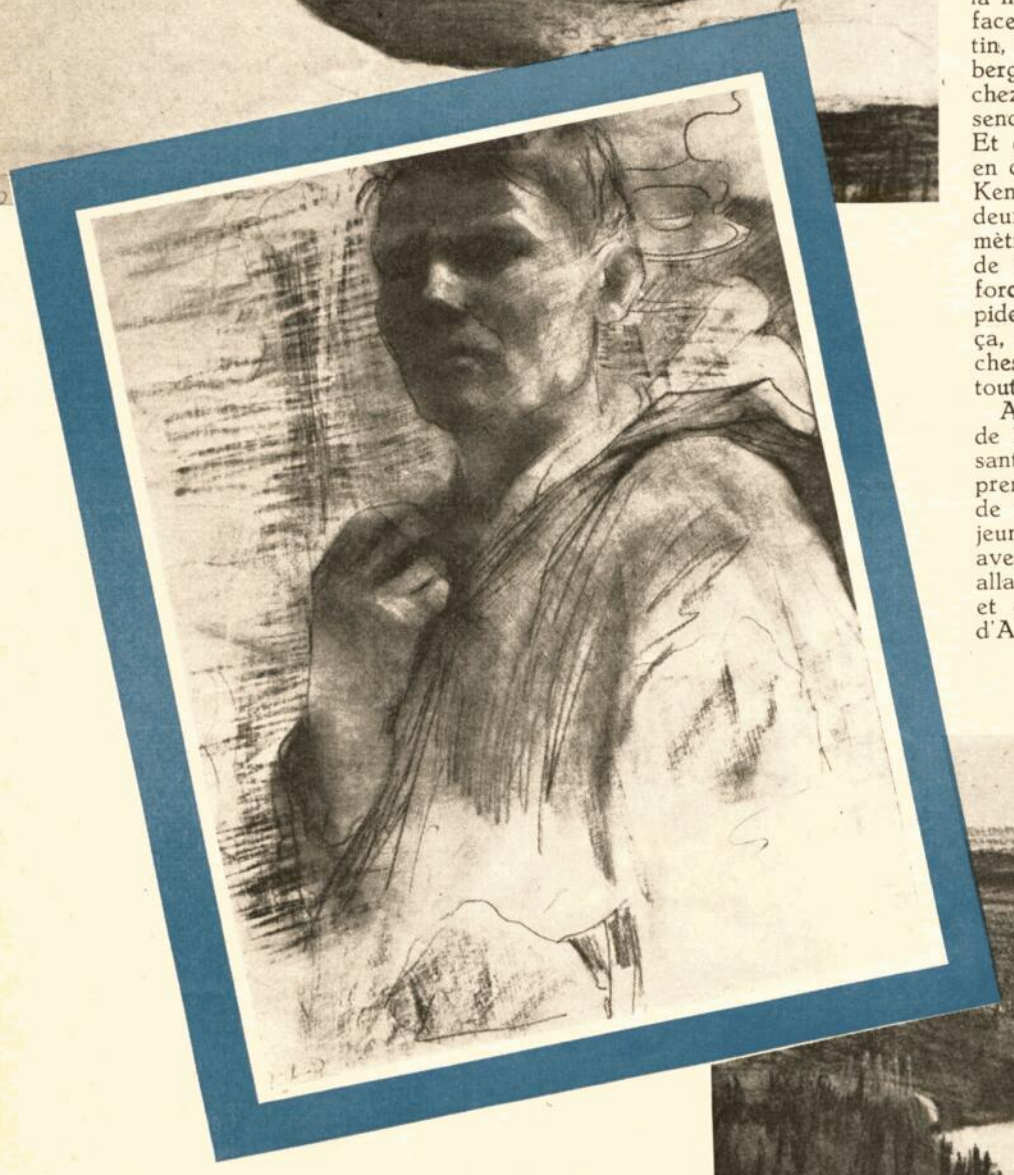
« Ne manque pas de visiter la Légation Canadienne », me disait mon frère, au départ. Je n'y manquai pas, en effet, et là je fis la rencontre de monsieur Pierre Dupuy, qui m'écouta attentivement et me mit de suite en communication avec un « artiste remarquable », me dit-il, « qui vous comprendra et vous guidera, j'en suis sûr. »

Je cours donc rue Falguière à l'appartement du maître, où je frappe, un peu craintif, me sentant très osé tout d'un coup, et pas sûr du tout de mes moyens. Que va-t-il me dire ? pensai-je, en me voyant, que va-t-il penser de moi, ce maître établi dans la grande cité civilisatrice, de ce Suisse transmué en sauvage et qui sort du fin fond du cercle polaire pour venir étudier la peinture à Paris ? Il va peut-être rire de moi, me mettre poliment à la porte, avec une vague invitation à déjeuner pour . . . plus tard.

Mais non, monsieur Dupuy savait à qui m'envoyer. Je trouvai un homme accueillant, sympathique, affable, qui me mit à l'aise tout de suite après m'avoir détaillé de ses yeux perspicaces et voyants. En écoutant mon histoire de chasse et de pêche, il s'exclamait, m'approuvait, et me regardait même avec un certain enthousiasme ébahi.

Avec lui, ce ne fut pas long : « Pas d'écoles ! Pas d'Académie ! Pas de cours ! Vous travaillerez et je guiderai, corrigerai, conseillerai . . . Allez de par les rues de ce Montparnasse que vous habitez, et là, croquez sur place. Apportez-moi vos travaux régulièrement et ainsi nous étudierons ensemble. »





Et de cette rencontre date une époque de ma vie que je n'oublierai jamais. Monsieur et madame Gagnon furent pour moi d'une bonté indicible. Je passai trois ans avec eux, travaillant, dessinant, peignant, corrigeant, reprenant les pièces faibles, mais progressant avec ce maître incomparable . . .

A l'été suivant, monsieur Gagnon me conseilla d'aller faire un tour de montagne, dans les Alpes, dans mon pays de Suisse, pour me refaire un peu, car, malgré les délices de la cuisine française, contraste saisissant avec le poisson gelé et la galette de misère, et le thé chauffé péniblement sur une flamme humide, enfumée ou glacée, j'avais besoin de grand air, de repos, de jouer des muscles.

Je partis donc en Savoie, en Suisse. Je quittais la pension le matin, pack sur le dos, j'explorais les combes et les pics, les vallées et les gorges. La nuit me surprenait parfois sur place ; alors, j'entrais dans une bergerie et je dormais sur la paille, ou dehors, roulé dans ma couverture, à la belle étoile, dans l'air vivifiant de la haute montagne, tout près du ciel, face aux glaciers étincelants. Le matin, je demandais un bol de lait aux bergers, un fromage, et je rentrais chez mes hôtes inquiets de mon absence. Inquiets . . . les pauvres ! ! ! ! Et quand je leur parlais de courses en canot, en chiens ; du fleuve MacKenzie, d'Aklavik ; de parcours de deux mille sept cent cinquante kilomètres, durant des mois, des années ; de températures atroces, de jeûnes forcés, de bains glacés dans les rapides, ils ouvraient des yeux comme ça, des soucoupes, des grandes bouches incrédules . . . Et je crayonnais tout le temps.

Au Mont-Blanc, dans cette saison de 1928, je fis une rencontre bienfaisante ; une dame, grande pianiste, premier prix du Conservatoire, élève de Cortot, et son fils, un peu plus jeune que moi, compagnon agréable avec qui je me liai d'amitié. Ils s'en allaient sur la Côte d'Azur, en auto, et ensemble nous partîmes du Lac d'Annecy jusqu'à leur villa du Cap Ferrat, à travers un pays d'une beauté incomparable.

J'y passai quelque temps, jusqu'au jour où une dépêche de monsieur Gagnon me remit en marche. Réunion à Grenoble, et de là, avec madame Gagnon, course à petites journées en bagnole, à travers l'Auvergne, le Massif central, le Périgord, jusqu'aux Pyrénées et la frontière d'Espagne. Tout septembre et octobre, à admirer, à étudier, et à parler chasse et pêche avec monsieur Gagnon, grand pêcheur, s'il en fut jamais.

A Paris, je retrouve mes amis du Cap Ferrat, voyageurs inlassables qui m'installent sans discussion possible dans leur appartement-studio du Boulevard des Batignolles, avant de regagner la Côte d'Azur. Le rêve, quoi ! Lumière splendide, confort moderne, piano à queue Steinway. Je me pince . . . quel contraste avec les lits de branches de sapin du MacKenzie et la crêpe au lard salé, et les mouches qui vous étouffent parfois.

Je passai là deux ans, à travailler, à regarder, à écouter. Les musées, les grandes galeries, les beaux salons, le Louvre, l'Opéra, les concerts, les quais et les rues — ces rues de Paris, fascinantes, grouillantes de vie et d'humour, remuantes d'histoire et de passé grandioses. Dans ces rues où, par un jeu de hasard incroyable, je me retrouve un jour nez à nez avec Bonnard, ce même Bonnard que j'avais laissé quatre ans plus tôt dans un canot, sur le MacKenzie, et qui, lui aussi, était revenu à Paris respirer l'air du pays et se retremper avant de reprendre ses courses dans les solitudes lointaines . . .

Tout de même, il fallut quitter tout ça un jour. Plus d'argent. Mon « stake », mon Prix d'Europe, s'épuisait. Monsieur Gagnon tenta vainement alors de m'obtenir une bourse d'études, et je compris parfaitement que n'étant passé par aucun collège ou école, je n'y pouvais prétendre . . . Le maître me dit alors d'aller tout seul, de travailler en s'épurant, de travailler toujours, avec émotion, avec sensibilité, sincèrement . . . Je re-

(*Lire la suite page* 60)

Ces trois dessins du peintre René Richard appartiennent au Musée de la Province de Québec qui vient d'en faire l'acquisition. Richard s'est surtout inspiré, pour ses dessins, des paysages grandioses du Parc National de la Gaspésie et de la Baie Saint-Paul où il habite, depuis 1940, la maison qu'occupa son maître, le célèbre peintre Clarence Gagnon.

ROMAN COMPLET

Les

Deux Beautés

par
MARTHE DORANNE
•
Dessin de
Albert Chartier

Le mois de mai venait d'éclore, la Normandie était une nappe d'émeraude sur laquelle se posaient les bouquets géants des pommiers. La plage d'Houlgate était encore solitaire ; la saison n'était pas ouverte et le sable, libre de baigneurs, étalait ses plates lames d'or qu'ourlait la bondissante écume des vagues, la fluide opale de la mer, que le soleil semait d'escarboucles.

Marie arrêta son petit cheval nerveux, piaffant dans ce sol mou et blond et elle regarda cette étendue mouvante, si vaste, dont le fracas colossal remplissait l'air. Le vent de la mer accourait du large, ébouriffait ses cheveux légers, animait ses joues, posait sur ses lèvres souriantes une saveur âcre et salée.

— Qu'il fait beau et qu'il fait bon ! murmura la jeune fille. Allons, viens, Jérôme, avançons !

Jérôme s'ébroua, obéit, reprit le trot, menant vers Dives sa jeune maîtresse.

Depuis qu'elle était arrivée dans la charmante localité normande, pour y passer ses vacances en compagnie de sa mère, Marie Nizolles accomplissait chaque jour cette promenade matinale.

Fervente de l'équitation, elle adorait faire courir son cheval sur cet immense tapis ocré que rongeait le flot et que les Parisiens, retenus par la capitale, n'avaient pas encore envahi. Généralement, elle suivait la plage aussi longuement que possible, puis gagnait la route et s'engageait enfin dans la grande avenue de Dives, toute bruissante des murmures du feuillage agité par l'haleine pure de l'air.

Elle aimait cette cité modeste, aux claires maisons blanches surmontées de lourds pignons normands, si différente de sa voisine élégante, faite de somptueuses villas. Avec ses rues bossues, ses façades traversées de solives à la mode ancienne, sa grand'place où certains jours palpitait le marché, vibrant des appels des marchandes coiffées de capotes de paille noire, la petite ville exhalait un charme rustique. De rudes senteurs d'algue et de goudron s'échappaient de son port où des barques de pêches sommeillaient sur l'eau verte, piquant sur le ciel les triangles blancs de leurs voiles.

Ce matin-là, comme Marie atteignait l'allée ombreuse qui mène vers la place, Jérôme fit un brusque écart, effrayé par le soudain claquement d'une lourde porte à claire-voie, qui fermait un cottage ceinturé d'un jardin tout embaumé de lilas. Un cavalier venait d'en sortir, surgi, semblait-il, de ces ombrages parfumés, et son apparition inopinée avait saisi le cheval de la jeune fille. Le nouveau venu eut un geste, comme s'il songeait à porter aide à l'amazone, mais celle-ci ayant déjà fait reprendre à Jérôme une allure plus paisible, il se borna à soulever son chapeau dans un salut muet qui était une excuse.

Marie inclina à son tour son front et poursuivit son chemin, mais de ce jour, elle rencontra chaque matin ce promeneur qui descendait vers la plage, au pas de son coursier bai à pattes fines et ondoyante crinière.

Bientôt, elle s'aperçut que le cavalier demeurait dans sa pensée bien au-delà de cette fugitive minute où ils se croisaient. Taille élancée, fière allure, traits agréables, ce jeune homme sorti d'un bouquet de lilas était en effet propre à hanter l'esprit d'une jeune fille.

Ingénuement, Marie s'attarda davantage, chaque matin, à nouer sa chevelure blonde en une molle torsade qui garnissait sa nuque et il lui arrivait de piquer une fleur fraîche dans sa chemisette légère, de regarder longuement dans le miroir son visage coloré d'une imperceptible rougeur.

— Le verrai-je aujourd'hui ?

Cette question gisait inconsciemment au fond de son cœur chaque fois qu'elle enfourchait Jérôme et que le petit cheval la menait vers le lisse tapis du sable, étonnamment jaune sous le bleu vif du ciel matinal.

Sans doute l'apparition de cette amazone n'était pas désagréable au cavalier, car de son côté il scrutait anxieusement les alentours, dès qu'il approchait de l'endroit où d'ordinaire il la rencontrait. Sa physionomie prenait une expression heureuse quand il découvrait Marie, si fine et si crânement campée sur sa monture, sa culotte d'équitation et ses bottes faisant opposition à sa figure un peu enfantine, ses yeux embués de rêve.

Ainsi qu'au premier jour, il se borna à un salut, mais il lui sembla que leur sourire à tous deux était un muet colloque, l'aveu de leur mutuelle sympathie.

Il ne se trompait pas ; aussi Marie s'effarouchat-elle bientôt de cette idylle sans parole née dans la troublante haleine de la mer et le parfum des fleurs. Un vague tumulte agitait le cœur de la jeune fille, elle hésitait à reconnaître l'amour dans cet émoi jusqu'ici inconnu d'elle. Elle estima qu'elle faisait mal, que cette promenade si régulièrement accomplie ressemblait fort à un rendez-vous.

Quoiqu'il lui en coutât, elle résolut de changer d'itinéraire et loin d'aller vers la mer, elle s'enfonça dans la campagne qui rayonnait de toute la splendeur de ce printemps tout neuf. Mais ni les vergers épanouis, ni les dentelles légères des feuillages tendres, ni le vol zigzaguant des papillons traversant l'air comme de mouvants pétales ne parvinrent à la distraire de la pensée du cavalier qui occupait son âme. Pourtant elle tint bon plusieurs jours, se défendit de voler vers Dives, de céder aux mille prétextes que son esprit forgeait pour la rejeter sur la route enchantée où se promenait l'amour.

Ce fut Mme Nizolles qui elle-même rompit sa résolution en lui disant un soir :

— Ma petite Marie, iras-tu à Dives demain matin ? Je voudrais que tu ailles chez la mère Lantu qui habite la grand'rue, pour lui commander des fruits.

La jeune fille sentit son cœur bondir, elle fut sur le point d'avouer à sa mère la tendre émotion à laquelle elle cédait, mais la pudeur la retint.

Elle se prit intérieurement à se gourmander, à se taxer de petite fille romanesque s'abandonnant à la plus sotte imagination.

Le lendemain, elle lança nerveusement son cheval sur la plage, comme si elle voulait braver son cœur, se prouver que son trouble n'avait été que passager et qu'il s'était évanoui.

Mais à peine distingua-t-elle le cheval bai de l'inconnu venant à elle par ce matin lumineux qu'elle tressaillit. Le jeune homme avait sans doute, lui aussi, reconnu sa monture, car soudain, d'un coup d'éperon, il se porta en avant, marquant sa hâte de revoir celle qu'il avait, depuis plusieurs jours, en vain attendue. Il n'osa pas encore lui adresser la parole, mais ses traits exprimèrent une joie débordante qui était un aveu d'amour.

Les joues de Marie s'empourprèrent, il lui semblait que tout le bonheur du monde vibrait en elle, elle détourna vivement le front pour tenter de dissimuler son émoi et piqua des deux, contraignant Jérôme au galop, pressée de dérober son visage qui trahissait trop clairement l'état de son âme.

Elle alla, droite sur sa selle, fendant le vent qui lui mordait délicieusement les joues ; sa route lui parut enchantée, elle crut que la grande voix de la mer clamait cette certitude enivrante apportée par les vagues venant mourir sur l'éblouissement safran du sable : « tu es aimée ! »

Chapitre II

Juin était venu, amenant des journées plus chaudes, faisant rutiler l'éternelle cavalcade des flots sous un fulgurant soleil.

La plage à présent se peuplait de tentes pareilles à des champignons colossaux et multicolores surgis du sable avec l'arrivée des baigneurs. De fraîches toilettes d'été, des pyjamas et des maillots polychromes habillaient la foule joyeuse soudain répandue sur ce bord de mer riant et ensoleillé.

Marie la regardait s'ébattre du haut d'une fenêtre du cottage que sa mère avait loué et qui se trouvait être juché sur une légère hauteur. Elle suivait les jeux des bambins bâtissant des châteaux fragiles, d'éphémères forteresses et la mélancolie de son regard distrait n'échappait pas à Mme Nizolles qui brodait, assise à côté d'elle.

— Tu sembles avoir renoncé à tes promenades à cheval, ma chérie, dit-elle, et tu m'as tout l'air de t'ennuyer. Nos amis Delangeau ne tarderont guère à venir, maintenant. Prends un peu de patience. Veux-tu que nous allions cet après-midi au casino ? Il ouvre ses portes.

Marie accepta cette proposition d'enthousiasme. A dire le vrai, sa mère se trompait fort en attribuant son spleen à l'absence de Suzanne Delangeau, bien que celle-ci fût une amie délicieuse, liée à Marie par une très sincère affection. Non, la tristesse de la charmante enfant avait une autre cause et si elle n'en révélait pas le secret, c'était qu'elle en rougissait un peu, le jugeant puéril.

Depuis dix jours, le cavalier de la plage n'avait plus reparu, il s'était évanoui comme un mirage et la jeune fille ne pouvait s'empêcher de le regretter ardemment. Voilà pourquoi elle paraissait soucieuse, voilà pourquoi elle avait renoncé à faire trotter Jérôme vers Dives, aux heures claires du matin.

— Est-il parti ? Avait-il quitté le cottage aux lilas ?

Son cœur, à ces questions, ne trouvait pas de réponse et elle se disait déjà qu'il lui fallait oublier, éteindre cette flamme fugitive qui l'avait si follement embrasée.

Elle-même s'étonnait de ne pas se confier à sa mère qu'elle adorait. Veuve de bonne heure, Mme Nizolles, avait voué à son unique enfant une tendresse profonde ; intelligente et adroite, elle avait toujours su rester l'amie de sa fille, se transformer en une sorte de grande sœur attentive, gaie et pleine d'intelligence.

C'était la première fois de sa vie que Marie cachait ses pensées à cette maman dont elle appréciait toutes les vertus et elle souffrait de son propre silence bien qu'elle n'arrivât pas à le vaincre. L'exquise délicatesse de son caractère, sa pudeur charmante étaient seules cause de cette cachotterie. Marie était une jeune fille douce et fervente, d'une sensibilité aiguë de sensitive. Une légère timidité, la gravité qu'elle apportait aux mouvements du cœur et les élans profonds dont elle était capable faisaient d'elle une fleur rare, une âme précieuse, riche en beautés secrètes.

Son physique était assorti à son être intérieur, sa taille mince et sa pâle chevelure lui donnaient un air fragile autant que ses grands yeux ardents comme des diamants noirs et ses traits menus. Bien qu'elle ne fut pas véritablement jolie, son charme était si prenant, si pur, il traduisait si merveilleusement son âme adorable qu'il arrivait souvent à Mme Nizolles de dire en la contemplant avec un sourire :

— Ma petite Marie, tu es mieux que belle !

Troublée par cette idylle éclose dans son cœur naïf autant que par la façon soudaine dont elle semblait s'interrompre, la jeune fille espéra dans le plaisir pour faire diversion à ses pensées et elle s'écria :

— Oh oui, allons au casino, je m'ennuie !

Quelques heures plus tard, revêtue d'une toilette plus fraîche qu'un bouquet, elle gravissait les marches donnant accès à la terrasse de l'établissement et, installant sa mère dans un fauteuil, elle prenait place à côté d'elle devant une des tables ornées de fleurs et protégées par de vastes parasols oranges, lumineux et ronds comme des fruits.

Au delà de la balustrade était le sable et puis la mer roulant des flammes, des cascades d'étincelles,

(Lire la suite page 21)

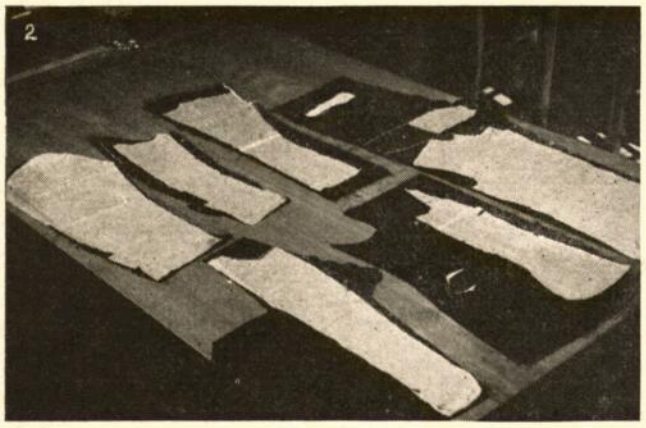
"L'Envers Vaut l'En

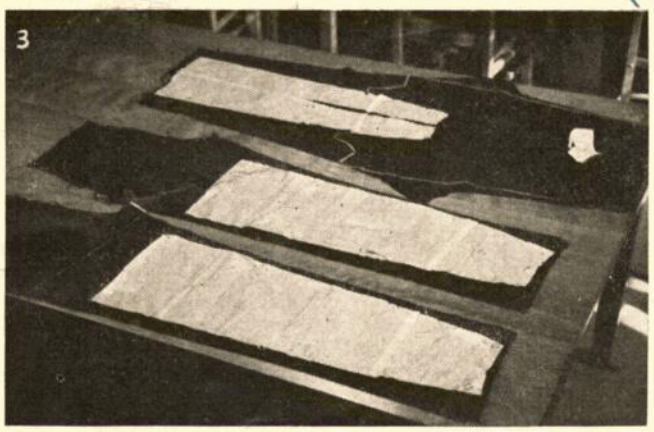
Comment on transforme un complet en un tailleur

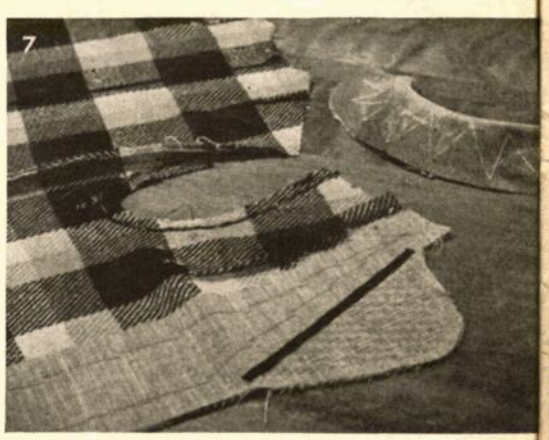
Par Mme Rose LACROIX

1. — Mademoiselle Cloutier, directrice des cours de couture, enseigne à ses élèves à tailler un costume de femme dans un complet d'homme. Le modèle choisi — qu'on verra en page 18 — s'adapte très bien à un complet à deux pantalons. Il s'agit de savoir disposer les pièces du patron ; c'est la leçon que Mademoiselle Cloutier donne à ses élèves.

2. — Le diagramme 2 indique la place que chaque pièce doit occuper. Il est facile d'identifier les pièces ci-dessous décrites : le dos de la jaquette se prend dans le dos du veston ; les devants dans le dos d'un des pantalons, ainsi que le col que l'on peut tailler double ; les côtés sur les devants du veston, évitant les entailles des boutonnières et des poches. Les revers se prennent dans le haut du dos du deuxième pantalon ; les manches se retaillent dans les man-







droit..."

ches du veston. A remarquer qu'il en manque un peu sur la largeur du dessus de la manche, on taille le dessous un peu plus large et le tour est joué.

3. — Le diagramme 3 nous montre la patron de la jupe à 6 laizes : Le dos et le devant sont pris dans le bas du dos du deuxième pantalon et dans le haut, ainsi qu'expliqué au diagramme 2, on y trouve les revers. Les côtés de la jupe se taillent dans les devants des deux pantalons. Remarquer la disposition des pièces pour permettre de tailler dans le haut des devants une culotte de garçonnet ; ainsi tout sera utilisé avec profit.

4. — Dans le diagramme 4, on voit l'élève en frais de couper son costume.

5. — Deux élèves ayant déjà fait des culottes de garçonnet font admirer à leur compagne leurs chefs-d'œuvre, et veulent les conserver précieusement dans leur coffre d'espérance.

6. — Ce diagramme fait voir l'élève en train de tailler la culotte pendant que les deux autres terminent les leurs.

7. — Comment se fait l'entoilage d'un manteau : à noter le galon fixé autour de l'emmanchure pour empêcher celle-ci de s'étendre, la préparation du col pour qu'il épouse bien la rondeur du cou.

8. — Madame Lacroix constate la façon dont l'élève prépare ses revers. A remarquer le raccordement des lignes dans un manteau quadrillé.

9. — Un groupe d'élèves occupé à divers travaux de couture.

10. — Un autre groupe travaillant sous la direction de leur maîtresse, Mademoiselle Bernard.

11. — Cette photo fait voir le parti que l'on peut tirer de vêtements complètement refaits et encore très élégants, ne portant aucune trace de vétusté. C'est en cela d'ailleurs que le remodelage des vêtements est à conseiller. Ils doivent revêtir tout l'aspect du neuf. Le manteau que voici est un ancien manteau qui a connu des beaux jours puisqu'il a été confectionné dans l'atelier du grand couturier Molyneux, de Paris. Ce manteau, très ample et circulaire à manches dolman, a été complètement transformé en un manteau droit très seyant et qui portera fièrement la devise " noblesse oblige ".

(LIRE LA SUITE AU VERSO)

MESDAMES, *apprenez à coudre, les temps actuels vous y invitent*

LE BONHEUR au foyer se fabrique avec d'humbles outils maniés avec intelligence par des mains de femmes habiles.

Je vous ai donné bien des petits secrets pour faire sauter la queue de la poêle avec succès, faire chanter les casseroles et leur faire exhaler tous leurs parfums, mais l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, il lui faut aussi se vêtir.

Aujourd'hui, je veux vous parler d'un autre outil tout simple, tout minuscule comme le sont la plupart des outils de femmes, mais qui opère des merveilles d'élégance, de bon goût et d'économie : C'est la petite aiguille. On ne saurait évaluer son utilité. Il semble qu'actuellement, il n'est pas permis à une femme d'ignorer les secrets de la couture. Il y a tant de choses que l'on peut utiliser avec profit. Les complets mis de côté par les grands frères partis pour l'armée risquent d'être la proie des mites ou encore de devenir trop petits pour être portés de nouveau de retour à la vie civile. La vie militaire développe nos jeunes gens au point que leurs habits deviennent inutilisables la plupart du temps ; pourquoi ne pas en faire tout de suite des costumes élégants ou des habits pour les garçonnets.

Mais direz-vous, nous ne savons pas coudre. Il n'y a alors qu'un moyen de remédier à cette lacune, c'est d'apprendre. Il ne manque pas d'écoles où les jeunes filles, voire même les femmes qui n'ont pas eu l'avantage de se familiariser avec la couture, puissent le faire.

Les quelques 500 élèves qui ont suivi nos cours de couture, cette année, ne regrettent sûrement pas la légère cotisation qu'elles ont versée, car la plupart se sont fait plusieurs robes. Pour mieux vous en convaincre, venez admirer la parade de modes que les élèves de notre Ecole offre au public cette semaine.

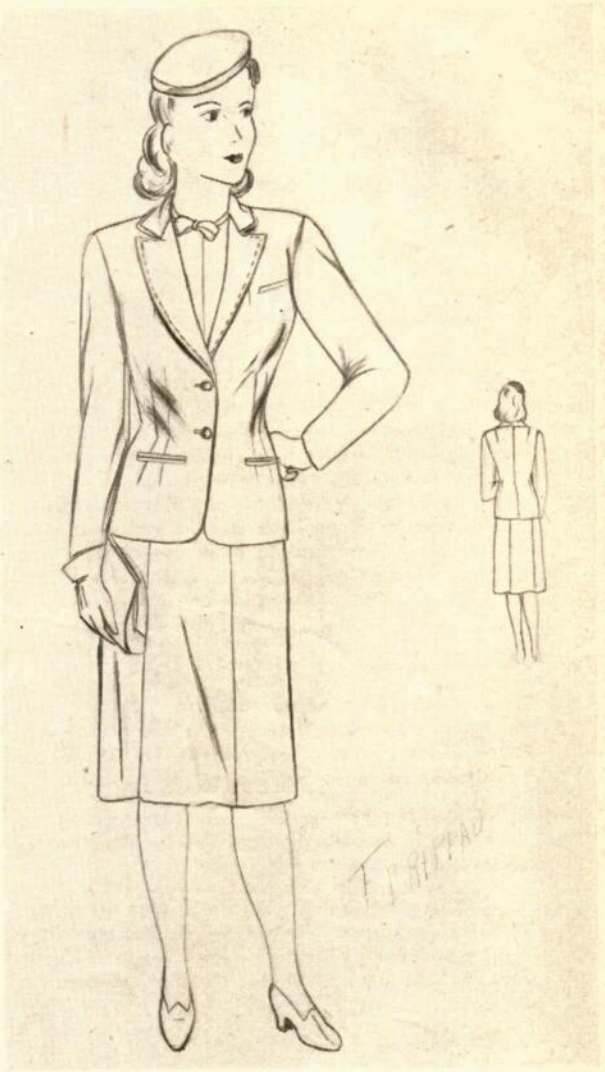
QUELQUES CONSEILS QUI VOUS AIDERONT A VOUS TIRER D'AFFAIRE

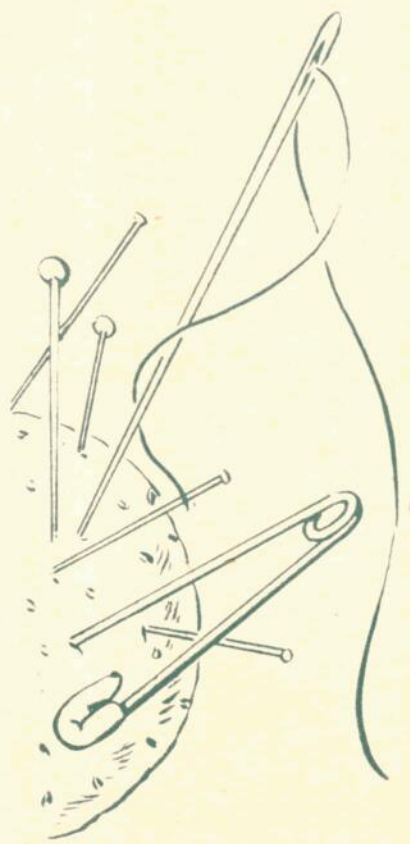
Avant de défaire un vêtement, quel qu'il soit, voyez d'abord ce que vous pouvez en tirer. Par exemple, dans un complet très usé, vous refaites un habit de garçonnet ou une robe pour fillette. Si le complet n'a qu'un pantalon, ne songez pas à vous faire une jupe à six laizes, il faudra vous contenter de la jupe à deux laizes avec peut-être un pli devant. Si l'habit a un empiècement dans le dos, il faudra vous résigner à une jaquette à empiècement. Il en est ainsi des poches coupées, souvent elles ne conviennent pas sur un vêtement de femme ; vous les dissimulez par des poches appliquées ou, quand le tissu le permet, vous posez des pièces à fils coulés. C'est ainsi que vous refermez les boutonnières.

Les chemises d'homme usées par la pointe du col se réparent en un clin d'œil en coupant tout le devant à un quart de pouce de la couture, en le retaillant de façon à le remonter. L'usure disparaît complètement ; le devant est raccourci de 2 pouces ½ à 3 pouces, et la chemise dure encore aussi longtemps. Les poignets et le col peuvent êter retournés si nécessaires ou même remplacés.

Et ensuite, quand la chemise a donné tout son rendement à son maître, la femme ingénieuse trouve encore moyen de s'en faire des petits tabliers bien coquets.

Tout s'utilise, Mesdames, quand on sait coudre. Videz vos garde-robes, remodelez, tirez parti de tout et vous ferez largement votre part dans l'effort de guerre que toute personne se doit de fournir actuellement.





(VOIR LES PHOTOS PAGES PRECEDENTES)

12. — La figurine représentant le patron porte la signature de l'élève qui l'a reproduite. 13 et 14 — Enfin, Mademoiselle Roux peut être orgueilleuse de son costume. Vu de face ou de dos, il peut supporter la critique la plus sévère.

Photos prises par Henri Paul, de " La Revue Populaire ", à l'Ecole Ménagère Provincnale de Montréal.

3 LEÇONS FACILES POUR REPAS DE TEMPS DE GUERRE

1 ALLONGEZ LE REPAS AVEC CETTE SOUPE NOURRISSANTE

C'est justement ce qu'il faut servir avant des restes . . . des bols de Soupe aux Tomates Campbell's bien chaude. Elle est faite avec de délicieuses tomates mûres qui sont mélangées avec du beurre, et délicatement assaisonnée pour faire ressortir la riche saveur de tomate. Cette soupe convient à n'importe quel repas, quand il s'agit de nourrir une famille affairée et affamée . . . et de la maintenir en bonne santé malgré les dures journées de travail.

2 COMPOSEZ LE MENU EN PARTANT DE CETTE SOUPE AU POULET

Le reste du repas peut être simple, quand on commence par une Soupe au Poulet avec Riz Campbell's . . . car c'est une soupe copieuse pour les personnes qui travaillent pour la guerre. Dans un bouillon riche et doré, où l'on a fait mijoter doucement une grande quantité de poulets, il y a des morceaux alléchants de poulet et du riz nourrissant. Aussi sûr que vous aimez le poulet, vous aimerez la Soupe au Poulet avec Riz Campbell's.

Pour être bien portant
Pendant la guerre,
La Soup' Campbell's vraiment
Fera l'affaire.

3 SERVEZ CETTE SOUPE COPIEUSE COMME PLAT PRINCIPAL

Donnez-leur de la Soupe aux Légumes Campbell's. Dans un riche bouillon de boeuf, vous trouverez beaucoup de délicieux légumes potagers. Il entre, dans la préparation de cette bonne soupe, un grand nombre de légumes différents. Servez-en de grands bols . . . et vous aurez là un plat principal pour un repas nourrissant de temps de guerre. En réalité, beaucoup de femmes disent que la Soupe aux Légumes Campbell's est "presque un repas à elle seule".

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

Avec les salades nutritives ...servez la MIRACLE WHIP savoureuse!

Des milliers préfèrent sa saveur piquante et "différente", sa texture crémeuse

Vous l'aimerez, vous aussi!

● Les salades, riches en vitamines et en minéraux, sont importantes au point de vue d'une nutrition saine. Choisissez donc toujours la sauce à salades qui *fait* la salade . . . la fameuse *Miracle Whip*.

Aucune autre sauce à salades ne possède la saveur piquante et parfaite de la Miracle Whip. Car la Miracle Whip, préparée d'après la méthode exclusive à Kraft, *combine* la saveur d'une sauce à salades bouillie et d'une mayonnaise de choix.

Délicieusement "différente", la sauce à salades Miracle Whip lisse et crémeuse est la favorite au Canada. Faites-en la demande aujourd'hui.

Préparée par KRAFT

Véritable régal pour les enfants!

..cet excellent fromage à la crème garanti frais

ÉNERGIE ALIMENTAIRE
VITAMINE A
PROVENANT DU LAIT ET DE LA CRÈME

● Pour les boîtes à lunch et les collations des enfants, rien de plus appétissant que le fromage à la crème de marque Philadelphia. Fait de lait et de crème riches, il aide à procurer de l'énergie alimentaire, de la vitamine A et d'autres éléments nutritifs du lait. Recherchez *cette marque* de fromage à la crème fabriqué exclusivement par Kraft, et *garanti frais*.

Ce que devrait comprendre l'alimentation quotidienne

Par Mme Rose Lacroix

1 demiard de lait au moins pour les adultes ;

1 chopine pour les enfants et une portion de fromage ;

1 service de viande ou de poisson ;

1 œuf ou 3 ou 4 par semaine ;

1 service de céréales entières : avoine, orge, pain de blé entier ou pain à vitamine B ;

2 services de légumes en plus des pommes de terre : un légume vert ou jaune ;

1 service de fruits frais, en conserve ou secs ;

1 service de tomates ou d'oranges, citrons ou pamplemousse ;

De l'huile de foie de morue ou une autre huile de poisson en hiver, surtout pour les enfants.

La satisfaction de l'appétit n'est pas toujours un indice certain que l'alimentation est rationnelle. Il peut se produire des troubles de nutrition qui ne proviennent pas nécessairement d'un manque de nourriture. Un œil averti peut savoir s'il y a carence quelconque dans l'alimentation. Prenons par exemple le cas des gros mangeurs de viande ; nécessairement, ils sont de piètres mangeurs de légumes, leur appétit satisfait par un gros service de viande ne réclame pas davantage ; il s'ensuit des désordres dans l'organisme. La viande ne peut à elle seule faire tous les frais d'une bonne alimentation. Nous constatons en lisant attentivement les règles officielles de l'alimentation recommandées par les divers services de santé qu'il faut varier l'alimentation, d'abord pour stimuler l'appétit et trouver dans les divers aliments que nous ingérons au cours de la journée ce qui est nécessaire à un régime bien équilibré.

C'est très facile et pas plus coûteux que de se mal nourrir. Tous les aliments recommandés sont des aliments usuels, faciles à obtenir et peu coûteux. Voyons un peu comment nous pourrions composer le menu d'une journée. Il n'est pas nécessaire d'avoir une balance pour tout peser ni un crayon en main pour disséquer ou analyser un menu. Le charme serait vite rompu et le plaisir que procure un bon dîner gâché par tous ces calculs.

Laissons cette besogne aux spécialistes. Contentons-nous de bénéficier de leur expérience et de leurs recherches.

En tête de la liste des aliments à recommander se trouve le lait. Supposons qu'il s'agit d'une famille de 4 personnes : le père, la mère et 2 enfants de 6 et 8 ans. Il faudra à la rigueur un minimum d'une pinte et demie de lait par jour. Personne ne veut en boire, affirme la ménagère : il y a les poudings, les blancs-mangers, les soupes, les sauces. En cherchant un peu, il sera facile de faire consommer 1½ pinte de lait par jour. Si les enfants ne veulent pas boire le lait nature, pourquoi ne pas leur faire du chocolat ou encore, si vous avez pris l'habitude répréhensible de leur faire boire du thé ou du café, essayez de couper le lait avec un soupçon de ces breuvages ; les enfants sont si faciles à influencer avec un peu de diplomatie ; et le fromage, il faudrait en manger un petit morceau tous les jours. Une once de fromage vaut un demiard de lait sans compter qu'il y a maintes préparations culinaires dans lesquelles on peut le faire entrer. Les lunchs des travailleurs devraient en contenir régulièrement.

Un service de viande ou de poisson : Cet item est vite trouvé quand il s'agit de la viande mais le poisson est traité souvent comme quantité négligeable. Partout où il est facile de s'en procurer, on devrait se faire un devoir de préparer au moins 2 repas au poisson.

Une douzaine et demie d'œufs par semaine pour la famille : Quand on est obligé de faire des économies en cuisine, il est préférable de faire entrer les œufs dans les préparations culinaires plutôt que de les servir comme mets principal du repas : dans un seul repas, un homme peut consommer sa ration hebdomadaire. Les gâteaux, les biscuits, les crèmes, les poudings sont tous trouvés pour utiliser cet aliment si précieux.

Une céréale de grain entier : Où la prendre ? Dans le gruau d'avoine présenté sous forme de soupe, de bouillie, de muffins, de biscuits. Le pain brun ou celui qui contient de la vitamine B. Prenons l'habitude de manger du pain de blé entier à la place du pain blanc, il s'agit de s'y habituer.

Deux services de légumes en dehors des pommes de terre : Carottes, navets, choux, oignons, poireaux ; en été, tous les légumes frais dont regorgent nos jardins : laitue, concombres, radis, épinards, etc.

Des fruits frais : pourquoi ne pas employer davantage nos bonnes pommes canadiennes ou encore, des fruits de conserve : poires, prunes, pêches, rhubarbe ; des fruits secs : raisins, pruneaux. Du jus de tomates ou du jus d'oranges, de citrons ou de pamplemousses. C'est un tort de croire que ces aliments doivent être considérés comme un luxe ; ils sont nécessaires.

Les bébés, en plus, devraient prendre de l'huile de foie de morue l'hiver pour remplacer la vitamine D que les rayons du soleil ne nous apportent pas ; les adultes qui ont le souci d'une santé bien équilibrée résistent aux affections communes aux personnes qui n'ont pas de réserve en prendront également.

Ces quelques considérations concernant l'alimentation rationnelle ont été données dans le but d'aider les ménagères à composer des menus bien équilibrés, qu'importent les recettes, du moment que les aliments ci-haut mentionnés entrent dans les menus quotidiens.

LES DEUX BEAUTES

(Suite de la page 15)

des fragments de rayons échus du ciel, et qui s'ourlait d'écume bouillonnante accourue des lointains avec un grand fracas de chute et de vagues brisées.

La jeune fille écouta cette colossale symphonie venue du large à laquelle se joignait la musique de l'orchestre : plaintes harmonieuses des violons, chant grave du violoncelle. Et de nouveau ces rythmes et ces mélodies qui amollissent le cœur, elle songea à l'inconnu qui l'avait charmée.

— Je ne le reverrai plus, se dit-elle avec un soupir.

Mais elle n'avait pas plutôt émis cette pensée qu'elle vit apparaître celui auquel elle rêvait.

Le jeune homme était accompagné d'un ami ; Marie, le cœur bondissant, trouva qu'il était pâle et qu'une fatigue paraissait tirer ses traits.

— Il a été malade sans doute se dit-elle, émue. Voilà pourquoi il avait renoncé à ses promenades.

L'inconnu était à présent sur la terrasse et son regard triomphant, l'expression ravie de son visage disaient clairement à la jeune fille qu'il l'avait aperçue et qu'il savourait une vive joie à la surprise de cette rencontre.

Un table toute proche de celle occupée par les deux femmes se trouvant libre, il s'y installa, traînant à sa suite son compagnon. Marie ne tarda pas à comprendre qu'il portait sa conversation sur un diapason assez élevé, dans le but de se faire entendre d'elle, et elle écouta les phrases qui venaient à son oreille, mêlées à la musique et aux clameurs des flots.

— Un refroidissement stupide qui m'a retenu huit jours au lit, mon cher. J'en étais fou de rage.

— Oui, il est en effet désagréable de passer ses vacances tout grelottant de fièvre, sous ses couvertures.

— Je ne regrettais que mes promenades à cheval, je ne sais ce que j'aurais donné pour pouvoir à nouveau monter mon bai et m'élancer sur la plage.

— Tu aimes donc tant l'équitation?

— Depuis que je suis ici, j'en raffole.

— Pourquoi depuis que tu es ici ?

— Pour cela ! Tu ne peux pas comprendre et je ne puis t'expliquer.

Le compagnon du jeune homme ouvrit des yeux ahuris qui posaient une question, mais lui, sans répondre, éclata d'un rire heureux qui sonna clair dans l'air vibrant et il dit avec un intense tremblement dans la voix :

— Comme il y a des instants qui sont doux à vivre, cet après-midi me dédommage de dix jours de tristesse !

Disant cela il avait tourné la tête dans la direction de Mlle Nizolles et posé sur elle un regard plein d'une tendresse respectueuse mais véhémente.

Une joie prodigieuse déferla sur Marie, elle ne put réprimer un sourire à l'adresse de cet audacieux charmant qui, sans qu'il en parût, lui faisait un aveu.

Quelques jours plus tard, Suzanne Dalangeau arrivait à Houlgate avec ses parents et la première fois qu'elle se promena sur la plage en compagnie de Marie, elle poussa une exclamation en tendant ses mains vers un jeune homme qui venait à elle avec empressement :

— Maître Richard Valirat ! s'écria-t-elle. Quelle bonne surprise !

C'en était fait, la glace était rompue. Richard Valirat était le cavalier qui hantait les rêves de la douce Marie et il était bien connu des Dalangeau, lesquels comptaient son père, avocat réputé, parmi leurs amis.

Reçu au barreau depuis deux ans, Richard suivait brillamment les traces paternelles et l'on augurait pour lui un avenir éclatant. Ayant, l'année précédente, hérité d'un oncle ce cottage fleuri de lilas qui se trouvait sur la route de Dives, il venait là passer ses vacances et la rencontre de la blonde amazone l'avait rempli d'un ravissement profond. Les présentations furent vite faites. De ce jour, le jeune homme se mit à fréquenter la villa que s'étaient choisie les Dalangeau, avec une inlassable assiduité.

— Comme tu es devenue gaie, tu chantes sans cesse ! fit bientôt Mme Nizolles à sa fille.

Et elle l'embrassa avec un sourire en ajoutant :

— Tu as raison, ma chérie, ton choix est parfait et je l'approuve ! Ne t'inquiète point, ce futur grand avocat n'aura guère besoin de son éloquence pour plaider sa cause auprès de moi, le jour où il me demandera ta main.

« Le jour où il me demandera ta main ! . . . » La phrase sonna étrangement dans le cœur de Marie. Cette minute capitale était-elle proche ? Pourquoi, à présent que tout l'y autorisait, Richard ne se déclarait-il point ?

Chapitre III

Il y avait grand bal dans la villa des Dalangeau. Des lampes chinoises pareilles à des gros fruits lumineux étaient pendues aux arbres du jardin et des violons étaient placés derrière les rideaux des bosquets. Les salons baignaient dans l'éblouissante clarté des lustres, des fleurs fraîches y répandaient leurs parfums.

Marie tournoyait au bras du bien-aimé qui l'enveloppait d'un regard ravi.

— Mademoiselle Marie, ne trouvez-vous pas que cette soirée est délicieuse ? Pour ma part, je voudrais que cette danse ne cessât jamais !

Elle leva sur lui ses yeux de sombre velours. Il y lut l'amour, le chaste don de son âme et dit, la voix troublée :

— Vous êtes la plus exquise des jeunes filles ! Oserai-je vous dire combien . . .

L'orchestre s'arrêta, coupant la phrase de Suzanne Dalangeau, survenue brusquement, acheva de rompre le charme de ce colloque sentimental, retenant le serment tout près de s'échapper des lèvres de Richard.

— Venez vous rafraîchir au buffet, fit-elle. Il faut que je vous fasse faire la connaissance d'une nouvelle venue : Mlle Ronceray, la fille d'un ami de papa.

En entraînant les deux jeunes gens à sa suite, elle leur fit quitter le jardin pour rentrer au salon.

Dès qu'elle y pénétra, Marie eut un grand battement de cœur, elle se sentit étreinte d'un pressentiment douloureux : Mlle Ronceray était divinement belle !

Grande, la ligne merveilleuse de son corps gainée dans une souple moire blanche, ses cheveux aux tons de flammes lui faisait un éclatant diadème que rehaussait encore le lait pur de son teint. Ses traits avaient une régularité de statue antique et s'éclairaient d'yeux immenses, verts et changeants comme la mer profon-

"Pour Qu'il Vous Adore essayez mon *M.N.W."

DOROTHY LAMOUR, VEDETTE DE "DIXIE", PRODUCTION PARAMOUNT

selon Dorothy Lamour :

"Les hommes entourent celle dont le teint a la douceur du velours. Essayez donc mon M.N.W. qui se traduit

*Masque Nocturne Woodbury

"Tout ce qu'il faut est un pot de Crème Woodbury. Et quelle merveille! C'est mon rite de beauté du soir." Nettoyez-vous à la Crème Woodbury. La peau devient si fraîche, si propre! Une fois encore - puis, essuyez, laissant une couche légère de cette fine crème pour la nuit - et pour un nouveau charme matinal. Quatre ingrédients de Woodbury rendent la peau exquisement douce et lisse De plus, un autre ingrédient spécial agit constamment pour purifier la crème en pot. Ce soir, faites-vous un M.N.W. - et demain dans ses yeux lisez une plus grande adoration.

WOODBURY COLD CREAM

Masque de Beauté des Étoiles

Grande Surprise ! Tant de Crème Woodbury pour votre argent — vous obtenez tant de Masques Nocturnes ! Grands pots à 50¢, 25¢.

Sa Base de Poudre est la nouvelle Woodbury Foundation Cream qui donne un doux éclat. Woodbury Cleansing Cream est utile pour une peau grasse tandis que Woodbury Dry Skin Cream aide toute peau sèche.

(FABRICATION CANADIENNE)

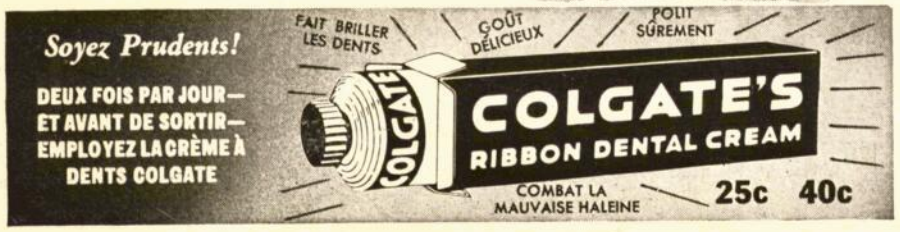
Achetez Bons et Timbres de Guerre

Les bébés n'ont pas MAUVAISE HALEINE

VOUS avez peut-être mauvaise haleine en ce moment—sans le savoir, mais vos amis le savent eux! Ne prenez donc pas de chance! Employez la Crème à Dents Colgate —le dentifrice qui purifie l'haleine tout en nettoyant les dents!

VOICI POURQUOI: Colgate a une mousse active et *pénétrante* qui va dans les interstices cachés entre les dents—aide à déloger les particules d'aliments en décomposition—à enrayer les odeurs de salive stagnante—à enlever la cause commune de la mauvaise haleine.

D'AILLEURS, Colgate a un agent de polissage sûr et inoffensif qui nettoie parfaitement l'émail des dents... leur redonne leur brillant éclat naturel! Il n'est pas étonnant que partout on abandonne des liquides, des poudres et d'autres pâtes en faveur de la Crème à Dents Colgate!



de. A la perfection de sa beauté, elle ajoutait une grâce souple et presque féline, un charme saisissant, irrésistible, une voix subjugante à la fois câline et grave, pleine d'accents mœlleux. Et tous ses dons étaient parés de ce nom romanesque : Manon.

Mlle Ronceray était la fille d'un industriel que des intérêts commerciaux liaient à M. Dalangeau ; Suzanne toutefois n'avait guère jusque-là eu l'occasion de la connaître, car l'éblouissante jeune fille voyageait beaucoup avec sa mère qui entendait ainsi parachever son éducation.

Mais Manon était une véritable fée ; sachant dès l'abord charmer tout le monde, elle conquit aussitôt Suzanne autant que tous les hôtes de cette maison en fête et devint en un clin d'œil la reine de la soirée.

Richard n'échappa pas à cette emprise, Marie lut dans son regard rivé à cette beauté souveraine, une admiration enthousiaste qu'il ne cherchait même pas à cacher. Il oublia la douce enfant blonde, les mots d'amour qu'il avait été sur le point de prononcer et se mêla à la cour qui se forma d'emblée autour de la nouvelle venue.

Marie eut une sensation aiguë de solitude : quelque chose se rompait en elle, la douleur pour la première fois venait de l'atteindre, la touchait au milieu de cette nuit merveilleuse, enchantée de musique et couronnée d'étoiles.

Elle eut tout d'abord la force de faire bon visage, de masquer sous une apparente gaieté sa mortification, mais bientôt elle ne put plus supporter cet abandon subit, cette indifférence dans laquelle le jeune avocat la laissait soudain sombrer et, prétextant une migraine, elle abrégea son supplice et quitta la fête avec sa mère à laquelle l'attitude de Richard Valirat n'avait pas échappé.

Après le premier éclat de ses larmes et de son chagrin, elle espéra que Richard allait se reprendre, que la captivante beauté de Mlle Ronceray ne l'avait que passagèrement ébloui et qu'il allait lui revenir, lui témoigner la même émotion tendre dont il la charmait depuis des jours.

Hélas ! il n'en fut rien. Le jeune homme s'attacha au contraire au charme de la belle Manon, s'enrôla dans la troupe d'admirateurs qu'on lui voyait partout traîner après elle, sur la plage, dans les promenades, au casino et il délaissa complètement Marie, reparut à peine à la villa des Dalangeau. De toute évidence, il ne songeait plus du tout à s'unir à Mlle Nizolles et briguait plutôt avec emportement, d'obtenir la main de cette beauté si rare qui l'avait subjugué.

Suzanne Dalangeau se rendit compte du ravage que l'arrivée de sa nouvelle amie avait opéré dans le cœur de la pauvre Marie et elle en fut navrée. Quant à Mme Nizolles, saisissant tout ce que cette désillusion première devait avoir de cruel pour l'être délicat qu'était sa fille, elle tenta d'arracher la pauvre enfant au spectacle de la victoire de sa rivale.

— Ma chérie, lui dit-elle, malgré que je te voie souffrir, je bénis les circonstances qui nous ont permis de découvrir à temps toute la légèreté, l'inconstance du caractère de M. Valirat. Il n'est pas de ceux qui peuvent rendre une femme heureuse et lui assurer un paisible foyer. La perte que tu fais en lui t'est momentanément pénible, mais elle n'est pas grande, ma petite Marie, crois-moi.

La jeune fille ne répondit pas, son chagrin était encore trop neuf pour qu'elle pût envisager de le surmonter.

— Il ne faut pas que nous restions ici, ajouta Mme Nizolles, cela te fait trop de peine de voir Richard sans cesse attaché aux pas de Manon Ronceray. Il faut que tu l'oublies, et pour cela il faut partir.

Marie était fière, elle ne supporta pas l'idée de fuir l'infidèle.

— Richard mérite-t-il que je lui laisse voir tout le prix que j'attachais à son amour ? fit-elle. Non, n'est-ce pas ? Ce serait pour lui une victoire et pour moi une humiliation. Je préfère achever nos vacances ici comme nous nous l'étions proposé. Le meilleur moyen de cesser de l'aimer n'est-il pas de le voir me trahir ? Quant à Mlle Ronceray, ne crois pas, mère, que je lui garde de la rancune, elle ignorait fort probablement que nous étions près de nous fiancer ; Richard, sans aucun doute, se sera bien gardé de lui dire.

Mme Nizolles considéra sa fille avec tendresse.

— Tu es bonne et sage, ma petite Marie, dit-elle, agis à ton gré ; demeurons ici, si c'est ton désir.

Marie la remercia, puis elle monta à sa chambre et elle demeura longuement devant son miroir, fixant douloureusement son visage où roulaient des larmes lentes, amères.

Ah ! comme Manon Ronceray était belle ! Comme elle excusait presque Richard de s'être laissé emporter le cœur par cette fée, aux côtés de laquelle sa mièvre joliesse devait s'évanouir.

— N'est-il pas bien naturel qu'il me la préfère ? murmura-t-elle accablée Le cœur d'un homme résiste-t-il à la beauté !

Chapitre IV

Les doigts agiles de Claude Larièg couraient sur le clavier du piano, tirant des touches des harmonies délicates qui s'envolaient par la baie ouverte du salon, allant se nouer au large chant de la mer infiniment paisible cette après-midi là.

Le vent tiède entrait dans la pièce, apportait les aromes échappés aux parterres du parc qui mettait autour de la vaste maison un anneau de verdure et de fleurs. Le soleil faisait irruption en même temps que ce zéphyr, posait une auréole sur le front de l'artiste, tombait droit sur ses yeux immobiles qu'il ne parvenait pas à faire ciller.

— Aimes-tu ce prélude, mère ? dit le jeune homme. Je l'ai conçu en retrouvant le fracas des vagues, à mon reveil. Il me semblait que l'aube devait être si belle sur cette eau bondissante, tout empourprée sans doute, par les rougeoiements du matin.

— Oui, Claude, répondit Mme Lariège, c'était beau et ta musique est belle aussi.

Il y eut un court silence, dans lequel la clochette de la grille d'entrée retentit.

— Voilà nos locataires, fit la vieille dame. C'est vraiment aimable à elles de venir nous faire cette visite de bon voisinage.

Et laissant son fils reprendre ses mélodies, elle descendit les marches de la terrasse, s'engagea dans les allées, se portant à la rencontre des visiteuses.

Chaque année, Mme Lariège venait passer l'été dans cette admirable propriété que la mer touchait à marée haute et elle louait à des estivants le cottage qu'elle avait fait bâtir dans le fond du parc, pour en retirer un revenu. Séparé seulement de l'habitation mère par une simple baie de fusains, le petit chalet bénéficiait des ombrages du vaste jardin et constituait une habitation charmante.

D'ordinaire, Claude et sa mère arrivaient dans leur chère maison normande dès le mois de mai, mais cette année-là, Mme Lariège s'étant trouvée souffrante, il leur avait fallu demeurer à Paris plus longtemps que de coutume.

La location du chalet s'était opérée par le trouchement d'un notaire et les locataires n'étaient autres que Mme Nizolles et Marie, que ce cottage riant avait séduites dès qu'elles étaient arrivées à Houlgate.

Voyant une voiture entrer dans le parc et les volets du domaine tourner sur leurs gonds, Mme Nizolles avait dit à sa fille :

— Voilà notre propriétaire arrivée, ma chérie. Il nous faudrait bien lui rendre visite, ce serait plus correct. Je vais la faire prévenir que nous avons l'intention de l'aller voir demain.

A présent, les deux femmes avançaient dans le gravier crissant des allées, voyant venir à elles la silhouette vêtue de noir de Mme Lariège, ses épaules précocement affaissées et la couronne de ses cheveux blancs surmontant son visage ruiné, prématurément touché par les marques de la vieillesse.

Et soudain Mme de Nizolles s'arrêta, une émotion intense la saisit, de jolis souvenirs d'enfance remontèrent en elle ; elle crut voir, marchant à côté de cette vieille dame, qui s'en venait au long des pelouses, le spectre d'une jeune fille délicieuse qui avait été son amie de pension.

— Clotilde ! s'écria-t-elle.

La mère de Claude leva la tête. Clotilde Daubry ! Oui, c'était bien elle ! Les deux femmes avaient vécu côte à côte les années enchantées de leur adolescence.

Un très doux émoi les gagna et elles s'embrassèrent, heureuses de ce hasard qui allait renouer une amitié qu'autrefois les divergences de leurs vies avaient rompue.

— Henriette ! toi !

Mme Lariège avait prononcé cette exclamation d'une voix mélancolique, comme un peu éteinte, brisée par les chagrins qui avaient si vite argenté sa chevelure et fané ses traits.

Elle posa ses regards sur Marie et interrogea :

— Ta fille ?

Sur l'acquiescement de Mme Nizolles, elle dit avec un sourire :

— Comme elle est charmante !

Et prenant le bras de toutes deux, elle les conduisit dans le vaste living-room qui précédait le salon, les installa dans les bergères rustiques qui l'ornaient.

— Comme tu es restée jeune, Henriette ! fit-elle. Tu sembles être la grande sœur de ton enfant.

Elle passa sa main sur son front ridé, envahie par des pensées amères, mais Mme Nizolles, prompte à découvrir la douleur dans autrui, jeta la conversation sur les souvenirs radieux de leur jeunesse.

— Te souviens-tu ?

— Est-ce que tu te rappelles ? . . .

— Sais-tu encore ? . . .

Les questions se pressaient sur leurs lèvres, appelant les réminiscences d'heures enfuies, évoquant le passé.

Puis Mme Nizolles raconta sa vie, son veuvage, enfin le bonheur qu'elle goûtait auprès de sa fille.

— Et toi, Clotilde ? interrogea-t-elle.

Mme Lariège avait, elle aussi, perdu son mari, mais depuis peu d'années seulement, et le chagrin qui l'avait prématurément vieillie, était antérieur à ce deuil.

— C'est que, vois-tu, Henriette, si toi tu as été une mère heureuse, dit-elle, moi . . .

Elle n'acheva pas, le son du piano qui jusque là avait résonné dans le salon voisin venait de s'éteindre et la porte vitrée qui séparait les deux pièces s'ouvrit, livrant passage à Claude.

— Eh bien ! mère, dit-il, ces dames sont-elles là ?

Il demeurait immobile, les yeux fixes, attendant qu'on lui répondit. Marie et sa mère, bouleversées, comprirent aussitôt le drame de la vie de Clotilde Lariège : son fils était aveugle !

— Oui, monsieur, dit Mme Nizolles, en se portant vivement vers l'infirme et en lui prenant la main. Et ce n'est pas seulement une voisine qu'il vous faut saluer en moi, mais une vieille amie de votre mère.

— Te rappelles-tu, Claude, combien souvent je t'ai parlé d'Henriette, ma camarade de pension dont j'avais gardé un vif souvenir. Eh bien, imagines-tu ce hasard ? Madame Nizolles n'est autre que cette amie bien-aimée que j'avais perdue de vue depuis si longtemps ! Sa fille Marie, qui est son image, me donne bien de la joie à regarder, car elle me remémore nos vingt ans !

Marie, émue, prit à son tour la main que le jeune homme tendait dans le vide.

— Il est bien entendu que vous restez avec nous jusqu'au soir ! s'écria Mme Lariège. Je vous laisse un moment avec Claude et je vais donner des ordres pour le dîner.

Elle sortit et il y eut un court silence, pendant lequel Marie et sa mère considérèrent le jeune homme avec compassion.

Claude Lariège était beau, ses traits nobles et graves exprimaient une mélancolie douce, résignée. La soie souple et bouclée de ses cheveux encadrait admirablement son front vaste, plein de pensées et il émanait de son visage une souriante tristesse qui était poignante. Ses yeux d'un bleu sombre, velouté, semblaient des joyaux inutiles, figés derrière les franges longues de ses cils. Il était grand, un peu frêle et sa perfection physique ne rendait que plus déchirante son infirmité.

— Je suis bien heureux de cette rencontre, fit-il. Votre voisinage, Mesdames, sera certainement précieux à ma mère.

Il sourit et ajouta :

— Henriette . . . Oui, je me souviens parfaitement d'une photographie qui figurait dans l'album de maman et qui vous montrait, Madame, avec un grand papillon de soie noire nouant vos cheveux blonds que coiffait un énorme chapeau tout fleuri. Ma mémoire a gardé d'une façon précise les images aperçues jadis, elles reviennent en moi, à présent que mes yeux se sont éteints.

— Comment ce malheur vous est-il arrivé ? interrogea Mme Nizolles.

— Un accident stupide survenu alors que j'étais âgé de treize ans. Ma mère ne s'en est jamais consolée, quelque effort que je fisse pour lui montrer que je suis heureux tout de même, malgré la nuit qui m'environne. Je vis dans le souvenir de la lumière et l'amour de la musique qui est ma joie. Avec la tendresse maternelle, ces univers-là me suffisent. J'y bâtis des rêves et je les dénoue avec harmonies, tout pour moi est un chant, le monde est un prodigieux cantique qui m'habite et me console.

Une émotion intense traversa Marie, le courage de l'aveugle, sa résignation, la toucha. La désillusion sentimentale qui venait de l'atteindre l'ayant laissée meurtrie, elle éprouva pour cet être, si durement frappé par le destin, un élan, se sentit posséder avec lui des affinités.

— Ne nous suivez-vous pas dans nos excursions, Monsieur, proposa-t-elle, je me ferai votre guide !

Cette offre spontanée faite par cette voix si jeune et si fraîche toucha vivement Claude.

— Je vous remercie, dit-il, mais je ne quite guère le parc, je redoute le monde, la foule de la plage, et la

"Je n'ai pas de temps à perdre sur des choses importantes...comme mon teint!"

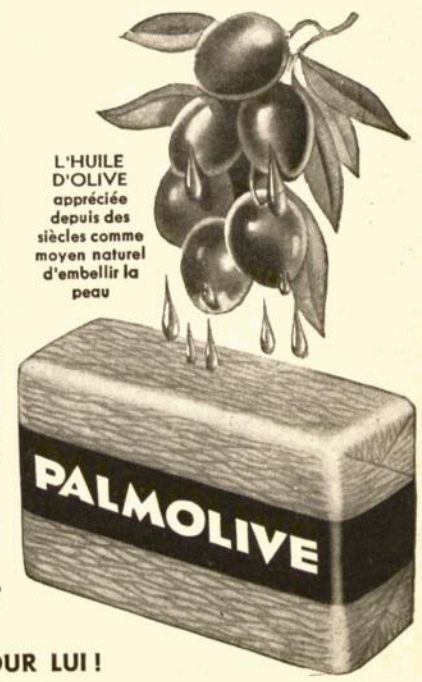
C'est insensé, direz-vous, mais pas quand vous saurez comme je suis occupée. Je dois prendre soin de ma famille, assister à des cours de premiers secours, à des réunions de la Croix-rouge, préparer des repas pour les copains de Jim, des aviateurs comme lui. Ainsi, avec toutes ces occupations vraiment pressantes, j'ai pensé que mes soins de beauté devaient forcément être très rudimentaires.

J'avais fait le sacrifice de mon teint pour jusqu'à la fin de la guerre, car je n'avais plus d'heures à lui consacrer comme auparavant. Je n'ai maintenant que quelques minutes précieuses pour cela.

Deux minutes, deux fois par jour, pour un bon nettoyage au savon et à l'eau . . . avec le nouveau savon Palmolive amélioré. Affaire de propreté pure et simple. C'est du moins ce que croyais ...mais imaginez ma surprise agréable lorsque Jim m'envoya des fleurs avec un billet: "Tu embellis de jour en jour."

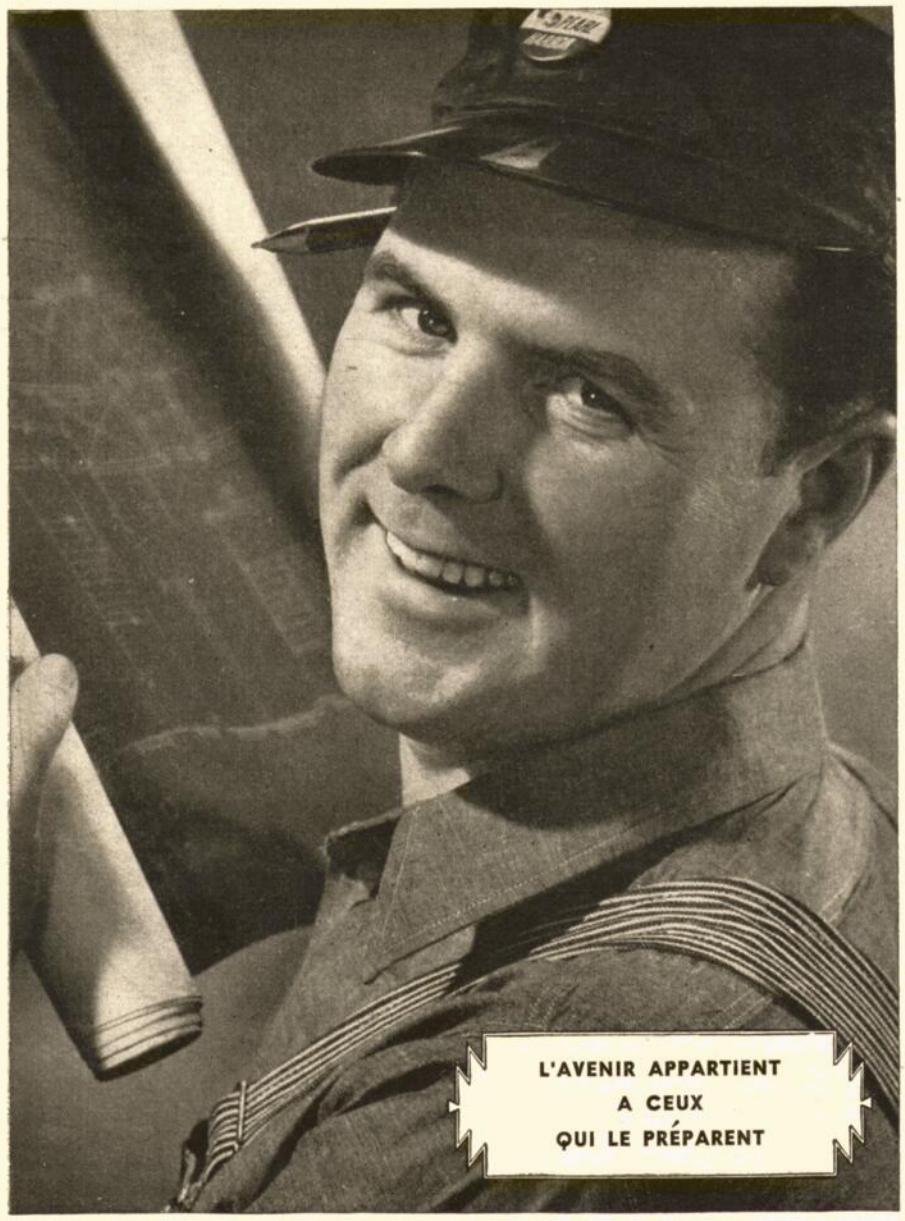
Quoi, il suffit de 2 minutes, deux fois par jour, avec le Palmolive pour aider à conserver mon teint radieux et frais!

Je trouve maintenant que *tout ce qu'il m'aurait toujours fallu* pour garder mon teint frais comme un pétale de rose...est ce simple traitement de beauté Palmolive deux fois par jour. Ce massage de 60 secondes de plus à la mousse de Palmolive a certainement amélioré ma peau. Il va sans dire que ce même Palmolive est idéal pour le bain. Fait d'huiles de palme et d'olive, deux des meilleures aides de beauté dans la nature, le Palmolive *soulage de fait* ma peau tout en la nettoyant à fond.



MAINTENANT PLUS QUE JAMAIS JE COMPTE SUR LE *Palmolive*

POUR ME GARDER BELLE — POUR LUI !



"J'obtiens une satisfaction qui me vaut un million de dollars... pour $9 par mois!"

Il m'a dit que je créérais un fonds de plusieurs milliers de dollars pour la famille — beaucoup plus que je pourrais épargner durant des années. Il m'a dit qu'avec mon assurance-vie, il serait possible à ma femme d'entretenir une maison pour nos enfants qui grandissent.

Il m'a dit que le fonds de sécurité que ma police d'assurance accumule continuerait de s'accroître en importance, d'année en année.

En bref, il m'a dit : " L'avenir appartient à ceux qui le préparent ! "

Mais mon agent de la Prudential ne m'a pas dit — comment le pouvait-il ? — quelle merveilleuse sensation j'éprouverais en moi-même, sachant que ce que je venais de faire était pour le plus grand bien de ma famille. C'est, pour moi, une satisfaction absolue de savoir que, même n'étant plus là, ma famille est engagée sur une voie sûre vers un avenir de tout repos.

Et votre famille, quel avenir a-t-elle ?

C'est l'affaire de la Prudential de vous orienter vers un programme d'assurance-vie sagement étudié, de vous organiser un avenir plus sûr, à vous-même et à votre famille.

Car, aujourd'hui, comme ce le fut toujours depuis 1875, l'entreprise de la Prudential ne marche qu'avec l'avenir. Un représentant sympathique de la Prudential est à vos ordres pour vous aider à découvrir, tout comme le constatent actuellement 8,000,000 de familles, grâce à leur participation à la Prudential Life Insurance, cette vérité fondamentale que " L'avenir appartient à ceux qui le préparent. "

The PRUDENTIAL

INSURANCE COMPANY OF AMERICA
SIEGE SOCIAL, NEWARK, NEW-JERSEY

SUCCURSALES DANS TOUTES LES GRANDES VILLES DU CANADA

solitude de notre petit domaine m'est chère. Mais si vous voulez emmener maman, cela la distraira et j'en serais bien content !

Marie échangea un regard avec sa mère, l'infirme venait de trahir les blessures de son cœur, la douloureuse pudeur qui le faisait fuir ses semblables, s'isoler avec son art, lequel lui servait de refuge contre les conséquences cruelles de la cécité.

Mme Lariège revint auprès de ses amies et bientôt on servit le dîner. Dans la joie de voir sa maison animée par cette visite, l'hôtesse avait fait dresser la table avec recherche. Les cristaux et l'argent ciselé voisinaient avec la porcelaine fine et des calices frais s'épanouissaient dans les surtouts.

Claude huma le parfum qui s'exhalait d'eux.

— Il y a des fleurs, dit-il.

— Oui, dit vivement Marie, des roses adorables. Votre mère a fait un choix exquis. Les unes sont pourpres, éclatantes, elles font opposition à leurs voisines, pâles, si délicatement teintées . . . Et puis, il y en a des sombres, on dirait leurs pétales ourlés de nuit . . . C'est ravissant.

Claude eut un sourire reconnaissant.

— Merci, Mademoiselle, fit-il, je vois à présent ce bouquet que vous m'avez décrit d'une façon si vivante et son image m'est douce autant que votre pensée charitable.

Le repas commença et Mme Nizolles s'efforça de le rendre le plus gai possible. Ce fut chose plus aisée qu'elle ne se l'était imaginé tout d'abord. Claude était d'une humeur enjouée, spirituelle ; il était visible qu'il prenait souci de ne pas attrister son entourage par la mélancolie qui créait en lui ses peines intérieures.

Causeur aimable et lettré, il possédait l'art de soutenir une conversation et les minutes, avec lui, fuyaient sans qu'on s'en aperçût. Mais sa gaîté tranchait avec le tatonnement de ses mains sur la nappe, les hésitations de sa fourchette cherchant les mets dans son infirmité et qui rendaient son enjouement pathétique.

Marie l'observait, saisie de pitié. Pourtant, elle le sentait si douloureusement fier qu'elle se gardait de laisser percer son sentiment, redoutant que la moindre parole imprudente pût l'atteindre, froisser sa sensibilité.

Claude avait vingt-cinq ans, il avait âprement cherché dans son art la résignation et laissait supposer qu'il l'avait trouvée ; il donnait toutes ses heures à la musique, mais n'avait pas voulu faire profession de son talent, d'abord parce qu'il se jugeait avec modestie, ensuite parce que son état le faisait se retrancher dans une solitude farouche dont il ne sortait qu'avec crainte, avec une anxieuse timidité.

Le repas prit fin, Mme Lariège fit passer ses invités au salon.

— Ne nous joueras-tu pas quelque chose, Claude ? interrogea-t-elle.

Le jeune homme s'assit devant son instrument, ses doigts frôlèrent l'ivoire des touches d'une vibrante caresse. Toute la splendeur du soir entrait par la baie ouverte, le soleil n'était plus qu'un rouge disque fondant dans de grands remous d'or, de mols vallonnements de nuages embrasés. Puis il s'éteignit, le ciel se mit à verdir, quelques étoiles s'accrochèrent à sa soie pâle tendue par-dessus la mer. Les vagues venues avec la marée touchaient à présent le mur de la propriété qui descendait à pic sur la plage, on les entendait bruire et clapoter dans les soupirs qui ponctuaient la mélodie.

L'artiste jouait toujours, indifférent à l'ombre naissante ; son âme palpitait dans ses notes légères qui s'égrenaient dans le crépuscule.

Marie l'écoutait, émue, devinant le tragique de ce chant montant vers les nues fastueuses qui n'étaient pour l'artiste qu'un lourd rideau noir.

Elle eut vers lui un élan fraternel, profond, et l'image de Richard Valirat s'estompa un peu dans sa pensée, devant cette infortune et la grandeur de cet hymne aveugle et poignant.

Chapitre V

Marie, êtes-vous prête ? Oubliez-vous que vous m'avez promis une grande promenade aujourd'hui ?

Le joli rire de la jeune fille tinta dans l'air et elle cria de sa fenêtre :

— Me voilà, Monsieur l'impatient !

C'était à Claude qu'elle répondait ainsi : une douce amitié s'était nouée entre eux. Les concordances existant dans leurs goûts et leurs pensées s'avéraient chaque jour plus nombreuses, accentuant leur sympathie.

Au sentiment fraternel et spontané que Marie ressentait pour l'infirme elle joignait une compassion attendrie, une pitié délicate qui se traduisaient en attentions charmantes, en soins attentifs, dont le jeune homme avait bien vite mesuré la valeur.

Un jour, il lui avait dit, abandonnant l'appellation cérémonieuse de : Mademoiselle :

— Marie, vous êtes une sœur pour moi ! Que ne vous ai-je pas rencontrée plus tôt, que d'amertumes secrètes m'auraient été épargnées, comme tout m'aurait été moins cruel !

Et il avait cherché ses mains, les avaient longuement pressées dans les siennes.

— Vous ne pouvez pas comprendre ce que vous m'apportez. Certes, j'adore ma mère, et je ne méconnais rien de son affection, mais ma pauvre maman est triste et lassée, je la plains plus que moi-même, et je m'efforce le plus possible de lui faire oublier que son enfant se débat dans l'ombre. Avec vous, c'est autre chose je ne crains pas de parler de mes yeux morts. Je vous sens si jeune, si vivante, il me semble que vous infusez en moi la joie et la lumière ! Ne voyez-vous pas pour moi ? Ne réussissez-vous pas à tout me dépeindre, et cela, avec si merveilleuse patience ? Votre pitié qui dans un autre m'aurait blessé, en vous m'est précieuse et bienfaisante. Vous êtes mes yeux, Marie ! Je tremble en pensant que, la saison finie, je vais vous perdre et que je retomberai dans la nuit !

— Et qui vous dit que vous me perdrez, Claude ? avait répondu la jeune fille. Ne pourrons-nous rester amis à Paris autant que nous le sommes ici ?

Un doute avait tiré, dans un triste sourire, la bouche du jeune homme, mais il n'avait pas exprimé sa pensée. Il se rendait bien compte que la vie allait lui reprendre cette compagne adorable et qu'il était bien naturel qu'elle ne continuât pas indéfiniment cette tâche de sœur de charité.

— Je ne suis pas égoïste, je ne demande pas trop du destin, avait-il répondu. Votre présence m'est précieuse, j'en savoure âprement le bienfait, mais je ne m'attends pas à ce qu'elle soit éternelle.

Et ils étaient devenus des compagnons fidèles, goûtant un vif plaisir dans leur communion.

Mme Nizolles, autant que Mme Lariège, avait vu naître cette amitié avec joie. Elle espérait qu'elle serait un dérivatif à la désillusion sentimentale de Marie et elle ne se trompait

pas. La jeune fille était une âme haute, profonde, son amour blessé lui parut vite puéril à côté de la solide tendresse qu'elle voua à l'infirme, laquelle était basée sur les plus nobles émotions du cœur et les affinités de la pensée. La légèreté de Richard, son inconstance, lui apparurent avec plus de force quand elle le compara à cet artiste grave, plein de son art et que le sort avait si cruellement touché. Son amitié, sa pitié pour Claude l'occupèrent finalement tout entière et elle ne souffrit plus de rencontrer l'infidèle en compagnie de la belle Manon et de tous ses adorateurs.

— Es-tu consolée ? lui demanda Suzanne Dalangeau, un jour qu'elles se promenaient ensemble sur la plage.

— Oui, avait répondu Marie, nos cœurs, à Richard et à moi, n'étaient pas faits pour s'unir, je le comprends à présent. J'ai tourné la page, ma chère Suzy, le beau cavalier du cottage aux lilas est tombé pour moi dans le passé !

Et c'était en effet l'esprit libéré de toute tristesse qu'elle entendait chaque matin la canne de Claude fouiller les sentes du parc, s'approcher du cottage et le jeune homme l'appeler de sa voix mélancolique.

Ce matin encore, elle lui répondit avec gaieté, heureuse d'apporter du plaisir à cet éprouvé.

Tout d'abord, leurs promenades dans le jardin que l'été magnifiait s'étaient bornées aux allées du parc, avaient pris vie dans l'esprit de l'aveugle, tant Marie s'était attardée à en décrire les moindres contours, les fleurs les plus cachées.

Elle s'émouvait devant la curiosité avide de ce pauvre être privé de lumière et qui ne vivait que de souvenirs enregistrés par sa mémoire aux temps de son enfance. Elle prenait une peine infinie à peupler de tableaux radieux son obscurité, à lui révéler les couleurs, à lui qui ne distinguait que les sons :

— Ici, l'ombre bleuit l'herbe, Claude. Nous sommes sous la voûte du feuillage que vous entendez bruire. Le soleil, qui rayonne par-dessus, tente de se couler entre les fouillis des branches que la brise agite. Il pose des taches jaunes et dansantes sur le gazon.

— Les glaïeuls sont épanouis, ils ont l'air de grandes flambées roses. Les papillons autour font leur ballet, Claude. Leurs ailes sont des palettes. Ils sont ivres de parfums et de soleil et ils se pourchassent, tournoient, palpitent . . .

— Le saule de la grande pelouse agite tous ses falbalas verts que fouille le vent, c'est un déploiement de sinople, l'arbre ressemble à une danseuse lente, soulevant mollement ses multiples dessous.

— Oui, le soir est tout proche, c'est difficile de vous expliquer la couleur du ciel, Claude. Vous souvenez-vous des tons irisés des opales ? Il y a des lambeaux de rayons accrochés à chaque nuage et là-dessous, la mer miroite, laquée d'or et ourlée d'écume.

Claude écoutait, ravi, retrouvant dans les paroles de son amie l'univers multicolore qu'il avait connu jadis et qui pour lui était à jamais fané.

Puis, peu à peu, il avait désiré sortir de la solitude de son domaine où il s'était si longtemps enfermé ; au bras de Marie, il était descendu sur la plage, il s'était attardé sur les brisants que battent les vagues.

Et ce matin-là, la jeune fille le menait vers la campagne qui, au-delà de l'agglomération des villas, étalait les rectangles chatoyants de ses prés et de ses champs.

Ils se prirent à cheminer longuement au grê des sentes qui couraient au bord des verges, le vent chaud effleurait leurs visages, des chants d'oiseaux rythmaient leur marche et il sembla au pauvre Claude que, guidé par la main fragile de Marie, il découvrait à nouveau le monde.

— Comment sont les prairies ? Y a-t-il des pommiers ? . . . Aperçoit-on des fermes ?

— Les prairies sont hautes, l'herbe y est drue et les graminées y dressent leurs fléchettes légères. Il y a une infinité de paquerettes que sans pitié broutent des bœufs roux, ils nous suivent de leurs regards paisibles, et, au-dessus d'eux, les mouches virevoltent, dessinant dans l'air des zigzags compliqués. Les joues rondes des pommes sont encore vertes, mais il y en a tant accrochées aux branches noueuses que les arbres las semblent près de ployer.

Il s'arrêtèrent un instant, s'assirent sur un talus herbeux, aspirant le subtil bouquet des prés auxquels s'unissaient les sauvages relents de la mer accourus jusque là.

Claude se renversa en arrière, se coucha sur le frais tapis qui couvrait le sol. Ses yeux sans vie reflétaient le ciel aveuglant traversé de nuages floconneux, blancs, tissés de lumière. Il se taisait, mais Marie avait la sensation qu'il écoutait intensément vivre la nature, que celle-ci avait pour lui des chuchottements qu'elle ne discernait pas.

Sans doute devina-t-il sa pensée, car il dit :

— Dans mon univers obscur, Marie, tout est musique ! Bruit d'ailes, frôlements d'élytes, tapage du vent, bavardage des feuilles qu'il secoue, imperceptibles crissements d'insectes. Vous n'imaginez pas quelle colossale sympathie je perçois, comme j'en détaille chaque note, chaque soupir . . . C'est en moi une cascade de gammes, une pluie d'arpèges . . . Et maintenant, je les associe à toutes les visions que vous faites glisser sur l'écran noir de mes paupières, elles s'y harmonisent, se complètent, prennent un son plus juste,, plus net à mes oreilles . . .

Il continua à s'exalter sur les chants du monde qui, si intensément, vibraient en lui, mais Marie, brusquement, s'aperçut qu'elle ne l'écoutait plus, qu'elle fixait ses prunelles mortes avec douleur et elle ne comprit pas pourquoi elle ressentait une telle peine devant le spectacle de son infirmité, pourquoi elle se prenait tout à coup à souhaiter follement qu'un miracle ranimât sa vue éteinte.

Chapitre VI

Un orage avait amoncelé pardessus la mer des nuées épaisses aux tons d'encre, auxquelles étaient venues se joindre les ombres denses du soir. De larges éclairs avaient balafré le ciel, révélant le tumulte des flots devenus soudain déments et enfin une pluie torrentielle, chassée par l'ouragan furieux, avait chu des nuages déchirés où grondait le tonnerre.

Toute la nuit, la tempête avait fait rage, secouant les arbres des vergers, hurlant aux volets des villas, dressant des murs d'écumes aux crêtes des vagues soulevées, bondissantes.

Et maintenant, c'était le matin, le soleil s'était remis à luire dans l'azur lavé, séchant le sable que la mer apaisée touchait d'un bouillonnement lent, paresseux.

Marie ouvrit sa fenêtre, contempla une seconde les feuillages trempés du parc de Mme Lariège. Des myriades de gouttes étaient accrochées que les rayons transformaient en rubis, en prismes, en diamants, en une multitude de gemmes pareils à des astres minuscules que la nuit eût oublié d'emporter dans ses sombres voiles.

"Alors c'est ainsi que tu gâtes mon enfant?"

1. Pierrot avait passé une semaine chez ma soeur Lucile pendant que j'étais en voyage et j'avais bien hâte d'arriver chez elle pour revoir mon enfant. Je devais avoir une surprise désagréable. J'entrai au moment où Lucile cajolait le petit, un bonbon d'une main et une cuiller de l'autre. Je compris qu'elle essayait de lui faire prendre un laxatif et tâchait de le gagner.

2. "Mais que veux-tu que je fasse", me dit Lucile résignée. "Pierrot a besoin d'un laxatif et comme il refuse de prendre celui que j'emploie d'ordinaire parce qu'il n'en aime pas le goût, j'ai pensé le gagner en lui offrant un bonbon. Comment arrives-tu, toi, à lui faire prendre son laxatif ?"

3. "Je t'assure que je n'ai pas besoin de lui offrir de récompense", lui répondis-je. "Au lieu de me faire une scène, il cherche à s'emparer de la bouteille et voudrait que je *double la dose*. C'est parce qu'il aime le goût du Castoria. C'est un laxatif bénin, mais d'une efficacité parfaite.

4. "Et autre chose à considérer, il ne faut pas donner à un enfant un laxatif pour adultes. Il pourrait être trop violent pour son système délicat. Mon médecin dit que le Castoria étant préparé *spécialement* pour les enfants et ne contenant aucun ingrédient drastique, ne risque pas de leur déranger l'estomac ni de nuire à leur digestion."

5. Nous traversâmes la rue et entrâmes peu après à la pharmacie où je demandai une bouteille de Castoria. Lucile ne cacha pas sa surprise lorsqu'elle entendit le pharmacien déclarer qu'il recommandait toujours le Castoria, non seulement pour les bébés, mais aussi pour les enfants jusqu'à l'âge de dix ans. J'achetai la grosse bouteille de famille, plus économique . . .

6. . . . et j'en donnai une dose à Pierrot une fois revenue à la maison. Quand Lucile eut vu l'enfant lécher littéralement la cuiller, elle se déclara convaincue. "Veux-tu que je garde cette bouteille ici", me demanda-t-elle, "pour les futures visites de Pierrot ? Et je te prie de croire qu'à l'avenir je ne lui offrirai pas de récompense pour lui faire prendre son laxatif!"

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

La profession médicale reconnait que le séné — l'ingrédient principal dans le Castoria — possède des propriétés vraiment efficaces.

L'expérience a démontré que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin, de sorte qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Dosé comme il convient, il favorise l'élimination et ne cause presque jamais de coliques.

La jeune femme se hâta de procéder à sa toilette et bientôt elle s'engagea sur le chemin encore tout humide de pluie qui menait à la villa des Dalangeau. Elle avait promis à Suzanne de passer cette journée entière avec elle et Claude s'était résigné à son absence en se disant qu'il demeurerait à son piano.

Elle trouva son amie prête à descendre avec elle sur la plage, toutes deux gagnèrent la tente de toile aux vives couleurs où Mme Dalangeau s'était déjà installée, précédant les deux jeunes filles.

—Une bien triste nouvelle court de bouche en bouche, fit-elle en les voyant arriver. Une barque de pêche a sombré cette nuit au large de Dives, engloutie par la tempête : trois hommes sont morts et chacun laisse une veuve et des orphelins !

Il n'était en effet question que de ce sinistre parmi les baigneurs ; le sort tragique des familles en deuil contrastait de si poignante façon avec l'atmosphère de plaisir présidant à la vie de plage, que les plus égoïstes en étaient émus.

— Je demanderai l'avis de maman, s'écria Marie, elle m'autorisera certainement à m'intéresser à ces trois pauvres femmes. Vous joindrez-vous à mon effort ?

Mme Dalangeau et Suzanne acquiescèrent, cette générosité spontanée trouvant en elles un vif écho.

La matinée s'acheva et les deux jeunes amies passèrent l'après-midi dans le jardin de la villa, préférant ses frais ombrages à l'ardent soleil qui, à présent, dardait sur le sable. Enfin, une fois que le soir commença à descendre, Marie prit congé et se mit en devoir de regagner la maison paisible où Claude l'attendait.

— Nous dînerons avec Clotilde et son fils, ma chérie, avait dit Mme Nizolles, ne te mets pas en retard.

La jeune fille remontait la petite côte au bout de laquelle était la grille du vaste jardin, et elle pensait à l'aveugle, à son visage émouvant, son sourire résigné, si doux. Elle allait, son large chapeau de paille à la main, laissant courir le tiède zéphyr de ce crépuscule dans ses cheveux ambrés ; une joie inconsciente faisait rayonner ses traits, elle se sentait heureuse. La beauté de ce soir doré que parcouraient des effluves de mer ? Non, elle comprit que ce n'était pas le charme dont l'enveloppait la nature qui mettait en elle cette allégresse, mais la pensée de retrouver Claude après cette journée passée loin de lui.

— Comme mon amitié pour lui est vive, que je lui suis attachée ! murmura-t-elle, toute songeuse.

Elle passa la grille, pénétra dans les allées que bordaient les murs embaumés de roses trémières et approcha de la maison. Un bruit de voix vint à elle, elle leva ses regards et une grande stupeur la fit s'arrêter : Claude se trouvait sur la terrasse en compagnie de Manon Ronceray, de Richard Valirat et de quelques autres jeunes gens et jeunes filles.

Manon Ronceray !

Marie se sentit contrariée de la voir dans cette maison, auprès de cet infirme qu'au fond d'elle elle appelait son frère. Un vague malaise l'étreignait, dont elle ne détermina point totalement la cause et qu'elle attribua finalement à la présence de Richard.

— Que viennent-ils faire ici ? se dit-elle.

Le jeune avocat l'avait vue, il se leva vivement et vint à elle, comme elle allait gravir les marches ; une gêne légère se lisait sur ses traits, il paraissait triste, ou tout au moins contrarié.

— Marie, dit-il, nous vous avons cherché sur la plage, au casino, et nous ne vous avons pas trouvée. J'aurais voulu vous consulter avant de venir voir M. Lariège.

Il était évident que le jeune homme éprouvait un peu de honte, un certain remords de conscience à avoir forcé la porte de cette demeure où il savait retrouver celle à laquelle il avait fait verser des pleurs. La douce enfant n'eut pas le temps de lui répondre. Manon l'appelait, lui tendant joyeusement les mains.

— Ah ! Mademoiselle Nizolles s'écria-t-elle, que vous arrivez à propos et que j'avais hâte de vous voir ! Sans nul doute vous parviendrez mieux que nous à persuader M. Lariège de consentir à ce que nous lui demandons. Voilà de quoi il s'agit. je vous fais juge : le naufrage de la barque de pêche sombrée cette nuit a comme vous le savez probablement. ému tout le monde ici, et, cette après-midi, au casino, comme nous étions là toute une bande joyeuse d'amis. nous avons décidé d'unir nos efforts pour venir au secours des petits orphelins. Nous voulons donner une fête à leur bénéfice, n'est-ce pas une bonne idée ? Je suis certaine que d'ores et déjà vous vous associez à nous !

— Certes, fit Marie, touchée.

Et elle ne put s'empêcher de se faire cette réflexion : « Manon n'est pas seulement belle, elle est bonne aussi ».

— Nous nous sommes entendus avec le directeur du casino, il nous prêtera sa salle, c'est la première manche de gagnée ! Déjà nous sommes dix, possédant des talents d'amateurs qui nous permettraient de composer un spectacle si nous ne manquions d'un pianiste. Or il n'est personne dans Houlgate qui n'aît entendu les torrents d'harmonie que des doigts habiles font s'envoler de cette maison ! . . . Nous avons eu l'idée de venir trouver M. Lariège pour lui demander de nous accorder son concours. Ne voulez-vous pas nous aider à le convaincre ? Il paraît hésiter et préfère nous offrir une somme d'argent pour nos protégés.

Une émotion gagna Marie, elle devina combien le voisinage de toute cette jeunesse devait troubler Claude, combien il devait craindre de se mêler à elle, lui qui n'était que tristesses fièrement dissimulées, douleurs secrètes. Sans doute son cœur devait le pousser à seconder Manon dans son charitable but, mais l'expression anxieuse de son visage disait clairement à la jeune fille comme il redoutait le contact de ces fringants jeunes gens, si pénible à sa timidité d'infirme.

Elle s'approcha de lui, posa sa main sur son bras. Il tressaillit légèrement à ce contact, sourit, comme si le seul fait de sentir Marie à ses côtés lui rendait déjà un peu de confiance en lui.

— Faites comme il vous plaira. Claude, dit-elle de sa voix si tendre. mais si vous acceptez, je serai auprès de vous.

Il la remercia de la seule pression de ses doigts, ému. Cette simple phrase ne voulait-elle pas dire : je vous éviterai tout ce qui vous serait douloureux, je veillerai à ce que rien ne vous heurte ni ne vous blesse, vous ne serez pas seul dans votre nuit, au milieu de cette foule qui vous est étrangère.

— J'accepte, dit-il seulement. Ce sera un bonheur pour moi de collaborer à une œuvre charitable.

Manon et ses amis poussèrent un hourra et, après avoir pris rendez-vous pour les répétitions qu'ils escomptaient commencer dès le lendemain, ils quittèrent le domaine.

Marie regarda un instant la haute silhouette de Richard Valirat disparaître dans les allées que le soir bleutait. Elle discerna que le vague trouble qui l'agitait ne venait pas de leur rencontre et s'étonna même de penser à lui d'un cœur si froid. L'amour qu'elle avait eu pour le cavalier au coursier bai lui parut colossalement lointain, détaché d'elle.

— Comme j'ai vite oublié ! songea-t-elle étonnée. Et que m'importe alors de me rapprocher ou non de Manon Ronceray ?

Mme Lariège survenant troubla sa rêverie.

— Venez-vous, mes enfants, fit-elle, nous vous attendons pour nous mettre à table.

Tous trois rejoignirent la salle à manger où était déjà Mme Nizolles.

— Eh bien, Claude, questionna celle-ci, est-ce décidé, jouerez-vous ?

— Oui, répondit le jeune homme, car mon ange gardien m'accompagnera !

Il chercha à tâtons la main de Marie, y posa un baiser plein de respect, de tendresse. Et la jeune fille se sentit soudain remuée par un émoi profond, comme si cette fugitive caresse eut éveillé dans son âme des voix d'elle-même ignorées et qui chuchotaient un secret qu'elle ne démêlait point.

CHAPITRE VII

MARIE, comment est Manon ?

C'était Claude qui posait cette question. Il se promenait avec sa jeune amie dans les allées du jardin, les feuillages nouant au-dessus d'eux de bruissantes arcades pleines de chants d'oiseaux. Depuis un moment, il avançait en silence et Marie le croyait absorbé par les multiples musiques que la nature faisait retentir autour de lui, mais cette interrogation, jaillie inopinément de ses lèvres, révéla que ses pensées suivaient un autre cours, avaient Mlle Ronceray pour objet.

Mlle Nizolles demeura interdite ; la semaine qui venait de s'écouler sur la première visite de Manon au domaine défila rapidement dans sa mémoire, ranimant en elle des inquiétudes que la question de l'aveugle venait de préciser.

L'organisation de la fête qui devait secourir les familles des marins naufragés, avait demandé que l'ancienne rivale de la jeune fille et Claude se rencontrassent chaque jour ; Manon possédait en effet une voix ravissante et le tour de chant qu'elle préparait devait constituer le clou de la soirée. Tous les matins elle s'en venait à la demeure des Lariège pour que le pianiste la fit répéter et Marie avait cru maintes fois apercevoir que l'infirme n'était pas insensible au charme captivant de la merveilleuse jeune fille. Sans doute il ne pouvait voir ses traits admirables, sa silhouette sculpturale, mais Mlle Ronceray possédait à l'extrême l'art de séduire.

Marie ne pouvait croire qu'elle fut assez dépourvue d'âme pour songer à se jouer de l'aveugle, à éveiller en lui un sentiment propre à le faire souffrir.

de séduire, d'enchanter son entourage et, à son insu, peut-être, elle déployait autour du malheureux Claude les mille ressources que son instinct lui fournissait pour capter, attirer à elle les cœurs masculins.

Non, disait-elle, l'idée qu'elle a eue d'organiser cette fête ne prouve-t-elle pas qu'elle est bonne et charitable?

Elle rejeta ses soupçons, se dit qu'elle se trompait, s'accusa même d'injustice et se contraignit à penser qu'il était naturel qu'une sympathie vive se nouât entre les deux nouveaux amis. En effet, Manon était une excellente musicienne, Claude devait forcément se complaire en sa compagnie. De plus sa voix était prenante, chaude, elle avait des inflexions encorceleuses et l'artiste délicat qu'était Lariège devait goûter un plaisir énorme à l'entendre, cela était naturel.

Mais, en dépit de ces réflexions, Marie n'avait cessé de ressentir le malaise qui l'avait atteinte dès qu'elle avait vu Mlle Ronceray auprès du jeune homme.

Comme elle le sentait fébrile, chaque après-midi, lorsqu'elle le conduisait au casino où il rencontrait encore la charmeresse venant à lui dans le brouhaha de la répétition ! Comme elle le devinait anxieux, attristé quand Manon le quittait pour se mêler aux groupes turbulents d'autres jeunes gens dont il entendait les voix joyeuses ! Pourtant, il ne lui disait rien, aucune parole qui pût laisser soupçonner qu'un trouble, une émotion était née en lui.

Les craintes de Marie avaient commencé de s'endormir quand il prononça cette phrase trahissant que l'ensorcelante sirène hantait sa pensée :

— Comment est Manon ?

Le cœur de Marie battit, elle regarda le pauvre visage aux yeux sans vie : il exprimait une curiosité aiguë, douloureuse.

Pourquoi demandait-il cela ? Pourquoi les traits de Mlle Ronceray le préoccupaient-ils plus que ceux de toutes les autres femmes qu'il coyoyait depuis qu'il participait à la préparation de cette fête ? Avait-il entendu parler de la beauté de Manon et ne s'agissait-il là que d'une simple curiosité ?

Ou bien l'amour avait-il éclos dans son pauvre cœur d'infirme, l'avait-il touché de ses traits, était-ce lui qui le laissait tout palpitant, accroché à la réponse qui allait peut-être faire naître dans son âme transportée une radieuse image.

A cette pensée, Marie éprouva une douleur indicible, violente comme un déchirement, elle ne discerna pas si c'était la seule pensée que Claude allait peut-être souffrir qui la torturait à ce point, mais elle ne trouva pas la force de décrire la merveilleuse Manon, de révéler à l'aveugle son charme souverain, inégalable. Non, cette splendide fleur-là, elle n'eut pas le courage de la peindre et quatre mots seulement franchirent ses lèvres brusquement pâlies :

— Manon ? Elle est belle.

Elle se tut, et Claude aussi garda le silence, déçu, ne reconnaissant pas le guide patient qui lui décrivait la nature herbe par herbe, pétale par pétale.

Pendant un moment, il n'y eut autour d'eux que le crisélis, les insectes virevoltant par-dessus les pelouses et le chant assourdi de la mer venant d'au-delà de la plage ; puis Claude se remit à parler, sautant à un autre sujet.

Le cœur de Marie se desserra, elle crut que seule une curiosité passagère avait traversé le jeune homme. Mais le lendemain, comme ils se trouvaient à nouveau seuls dans le jardin rutilant de lumière, l'infirme se tourna vers elle ; ils étaient tous deux assis dans l'herbe et le soleil révélait le visage de Lariège radieux, traversé d'une joie éperdue.

— Marie, s'écria-t-il, je sais comment est Manon ! Ses cheveux sont de flammes, ardents comme les rayons du ciel, ses yeux profonds sont des émeraudes miroitantes qu'abritent les franges battantes de ses cils recourbés, sa bouche est une fleur surprenante éclose sur le marbre pur de son teint et ses dents sont

LES MEILLEURS AU PAYS

Loins sont les jours où vous vous arrêtiez à un poste de ravitaillement d'essence et disiez: "Remplissez-la, Joe" . . . où vous insistiez que la deuxième tasse de café avait meilleur goût . . . où vous lui apportiez, chaque fin de semaine, une boîte de ses chocolats préférés.

Ces jours reviendront . . . vous pouvez en être sûr ! En attendant, tout doit être épargné, durer plus longtemps et partagé également. Et c'est une vraie consolation de savoir que, quand vous pouvez obtenir une boîte de Chocolats Ganong si difficiles à se procurer, ils seront encore nourrissants . . . et auront un goût délicieusement différent !

GANONG BROS., LIMITED—ST. STEPHEN, N.B.

Les
EXPERTS
ont
APPROUVÉ
Baby's
Own

Médecins, gardes-malades et spécialistes de la peau disent tous : "il n'y a pas de meilleur savon pour l'épiderme délicat d'un bébé que le savon Baby's Own". Ils savent que le savon Baby's Own est garanti par 75 ans de recherches scientifiques et que le contrôle rigoureux exercé au laboratoire lui conserve sa pureté et sa douceur uniformes. C'est pourquoi ils recommandent Baby's Own, car ils ont découvert que c'est le plus pur et le meilleur savon.

CONTIENT DE LA LANOLINE
Baby's
Own
SAVON • HUILE • TALC

:utant de joyaux qui luisent dans son :ourire divin !

Il rit heureux et ajouta :

—C'est Davoncel, le peintre qui décore la salle du casino à l'intention de la fête, qui m'a fait d'elle ce portrait. Il est réel, n'est-ce pas, Marie ? Vous ne me l'aviez pas décrite hier, sans doute parce que vous étiez lasse de me dépeindre ainsi toute chose, je n'ai pas voulu vous ennuyer davantage, mais j'avais besoin de savoir, j'ai depuis trop longtemps un impétueux désir de la « voir » quand sa voix monte autour de moi, m'enveloppe de ses modulations troublantes, si infiniment musicales. Maintenant je sais, oui, vous avez dit vrai, Manon est belle !

Il répéta encore une fois, comme pour lui-même :

— Manon est belle !

Puis il demeura muet, absorbé dans un rêve intérieur qui imposait à sa figure une expression ravie, enivrée, telle que Marie ne lui en avait encore jamais vue.

Une certitude la gagna, lui étreignit le cœur comme une main de fer : Claude aimait Manon !

A ce moment elle aperçut Richard Valirat qui venait à elle, son pas grinçant sur le gravier des sentes du jardin.

— Votre mère m'a dit que vous étiez ici, Mademoiselle Nizolles, fit-il en la saluant, et elle m'a permis de venir vous trouver.

Il s'adressa alors à Claude :

— M'en voudrez-vous, Monsieur Lariège, si je vous enlève un instant notre amie ? Je voudrais la consulter au sujet de l'ornementation des programmes de la fête et j'ai laissé au cottage les dessins qui m'ont été soumis, car Madame Nizolles s'amusait à les regarder.

— Allez donc, répondit l'aveugle en souriant, emmenez « mes yeux », Monsieur Valirat, je vous les prête, mais gare à vous s'ils ne me reviennent pas bien vite.

Et, laissant les deux jeunes gens s'éloigner, il retomba dans sa rêverie heureuse.

Marie suivit Richard. Elle consacra, non sans surprise, qu'il ne prenait pas la direction du cottage, mais au contraire, une fois la grille du parc franchise, s'engageait sur le chemin, s'éloignait du domaine.

— Marie, dit-il enfin en s'arrêtant, j'ai choisi un prétexte pour être un instant seul avec vous, car j'ai besoin de vous parler ; il y a plusieurs jours que je veux le faire, il me semble que c'est mon devoir.

La jeune fille leva sur lui des beaux yeux étonnés, il l'entraîna doucement vers le talus qui bordait la route, l'invitant à s'asseoir.

— Ecoutez-moi, reprit-il, je n'ignore pas que je suis coupable envers vous et que vous avez tout lieu de m'accuser d'inconstance et de légèreté. Je sais que je mérite mille reproches, que je vous ai laissé supposer que je vous aimais d'un amour profond pour vous délaisser ensuite avec une inqualifiable brusquerie, sans même me soucier de savoir si je vous faisais ou non souffrir. Je ne vous demande pas votre pardon, ne croyez pas que ce soit pour cela que je suis venu vous importuner. Non, c'est le souci d'un autre qui me préoccupe. Je sais que vous me jugez à présent tel que je suis et je n'essaie pas de me disculper, car je reconnais tous mes défauts sans pour cela arriver à les vaincre. Je suis incapable d'un réel amour, je m'en suis plus d'une fois rendu compte. Mon cœur se laisse emporter par des flammes fugitives, aussi rapidement éteintes que nées, et je me crois toujours amoureux alors qu'en réalité je ne le suis jamais.

« Lorsque je me suis épris de vous, Marie, je vous jure que j'étais sincère. Mais je me méfiais de moi-même, et c'est cela qui m'a fait hésiter si longtemps à me déclarer ; je devinais en vous une âme profonde que je redoutais de blesser par la suite. Hélas ! je ne me trompais point ! La belle Manon a passé sur notre chemin et m'a fait oublier ma tendresse. C'est moi qui suis le plus puni, Marie, croyez-le bien, car Manon n'est qu'une coquette et elle s'est jouée de moi comme elle se joue de tous.

« Peut-être supposez-vous que je parle ainsi d'elle par dépit ? Non, je suis moi-même trop léger, trop inconstant pour qu'elle m'ait fait beaucoup souffrir, mais j'entrevois qu'elle va atteindre un autre cœur que le mien, un cœur qui ne doit être que sensibilité douloureuse, susceptibilité d'affligé et de celui-là, j'ai pitié et je viens vous prier de tenter de le secourir.

Marie avait intensément écouté Valirat, elle comprenait bien qu'il voulait lui parler de Claude, mais craignant de trahir l'émoi qui la gagnait, elle fit :

— Que voulez-vous dire, Richard ?

— Ne voyez-vous pas que Manon joue autour de Claude Lariège un jeu cruel ? Ne voyez-vous pas qu'elle met tout en œuvre pour le séduire et que le malheureux s'éprend d'elle ? Sans doute ce jeune homme est beau et la noblesse de ses traits ne déplaît pas à Mlle Ronceray, je l'ai remarqué dès la première fois que je suis venu chez lui avec elle. Mais croyez-vous que Manon songe une minute à s'unir à l'infirme ? Non, c'est là un flirt piquant qui l'amuse et dont elle rira demain.

« Mais le pauvre Lariège, lui, doit croire à un miracle que lui offre un caprice merveilleux du destin, il doit s'imaginer qu'il est aimé et sa désillusion, quand il découvrira qu'il s'est abusé, sera atroce, vu son état. Le cœur des déshérités doit être fait de plaies latentes, et bien que je sois moi-même, je l'avoue, bien frivole, je m'insurge contre le mal qu'une écervelée va faire à celui-ci. C'est pourquoi je suis venu vous dire cela, à vous, Marie, car j'ai démêlé qu'une amitié grande, belle, était née en vous pour ce pauvre garçon. Je crois que vous seule pouvez lui crier casse-cou, lui faire entrevoir la vérité, tant qu'il en est temps encore. Plus il comprendra vite, moins son amour aura pris en lui des racines profondes et moins il souffrira.

« Voilà, agissez à présent à votre guise, Marie. Peut-être mon geste vous fera-t-il oublier un peu la mauvaise opinion que vous avez de moi.»

Elle s'efforça de sourire et lui tendit une main loyale.

— Merci pour Claude, Richard, dit-elle. Un joli sentiment nous unit à présent, un sentiment charitable, nous revoilà des amis, et des vrais, cette fois.

Le jeune homme comprit que cette phrase abolissait entre eux le passé, lui accordait l'oubli de son inconstance. Il serra avec joie les jolis doigts fragiles et quittant la jeune fille, descendit la côte qui le ramenait à la plage.

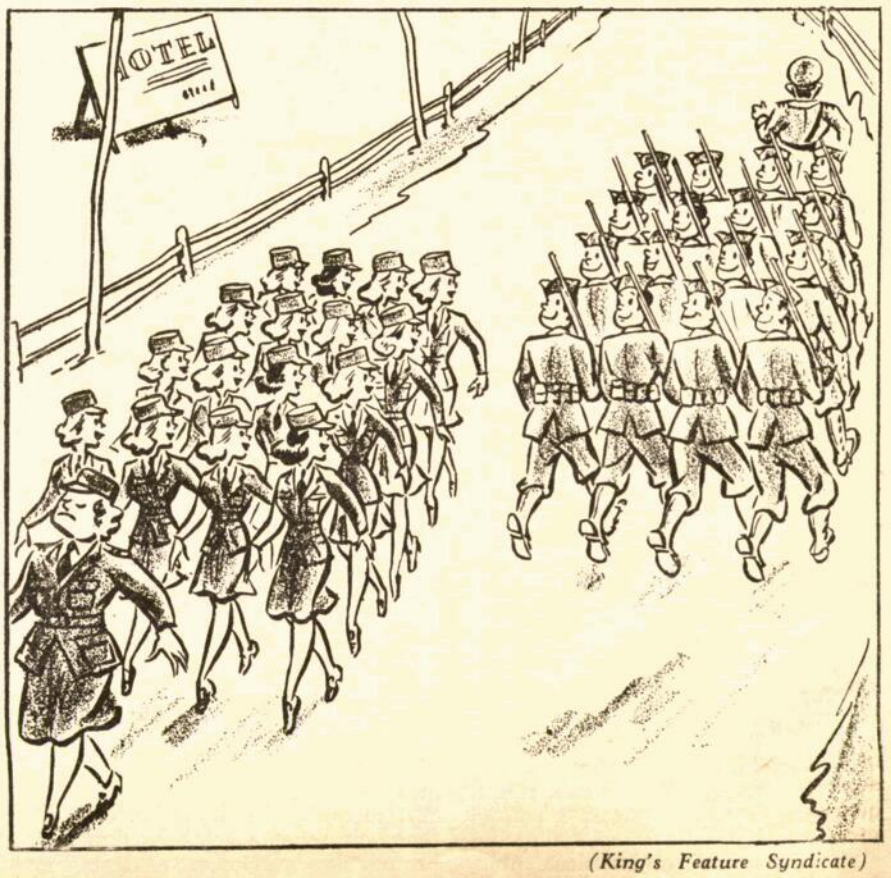
Un flot de pensées tumultueuses agitaient Marie, mais elle ne s'y abandonna pas, revint à Claude, redoutant qu'il s'étonnât de sa longue absence.

Tout le reste de la journée, elle se contraignit à paraître gaie, insouciante, redoutant presque le regard de sa mère lorsque celui-ci se posait sur elle, et ce ne fut que la nuit venue, dans le silence de sa chambre, qu'elle consulta son cœur, laissant librement son esprit démêler le tumulte qu'elle sentait sourdre dans son âme.

Les yeux ouverts dans l'ombre, elle demeurait immobile dans la blancheur du lit ; le clapotement des vagues entrait par la fenêtre entr'ouverte, remplissait la nuit parfumée. Deux larmes cuisantes brûlèrent ses paupières obstinément levées, roulèrent au long de ses joues, vinrent mouiller l'oreiller. La vérité lui apparut irréfutable, navrante.

Claude était épris de Manon, et cela, avec toute la violence de cette joie première, peut-être unique, qui traversait sa vie.

Mais elle, Marie, ne ressentait-elle qu'une crainte née de son amitié, pour l'aveugle, un simple sentiment de charité, comme l'avait dit Richard ? Non. Elle ne pouvait longtemps s'abuser, chacune des paroles de Valirat avait plus profondément inscrit en elle la blessure vive, mor-



(King's Feature Syndicate)

dante, que l'inconscient aveu de Claude lui avait faite. Ce n'était pas seulement une tendresse fraternelle qu'elle avait pour Lariège, comme jusqu'ici elle l'avait cru, mais un véritable amour, une passion large, puissante, prenant force dans les fibres les plus secrètes de son cœur.

Claude l'aveugle, Claude l'infirme, elle l'aimait !

Qu'était l'amour qu'elle avait jadis eu pour Richard à côté de celui-ci ? Un sentiment fugitif, une simple émotion, l'éveil de son cœur à la vie, elle le comprenait à présent. Cette fois, c'était autre chose, elle découvrait avec un émoi indicible que l'image touchante de l'artiste était à jamais gravée en elle, qu'elle était liée à lui par d'indissolubles liens.

Mais Claude ne l'aimait point, Manon, encore une fois, lui ravissait son bonheur. Et était-elle bien certaine que Valirat avait dit vrai ? Etait-elle sûre que Mlle Ronceray n'était qu'une coquette ? Richard n'avait-il pas parlé ainsi par un sentiment involontaire de jalousie, parce que la belle jeune fille le délaissait ? N'avait-elle pas elle-même cédé à une impulsion semblable quand elle n'avait pas pu se résoudre à décrire sa rivale à l'aveugle ?

Il semblait impossible à l'avocat qu'une femme pût sérieusement s'éprendre d'un infirme ; Marie ne démentait-elle pas ce doute, ne préférait-elle pas aujourd'hui mille fois Claude à Richard, en dépit de ses yeux éteints ? Manon n'avait-elle pas découvert ainsi qu'elle était toute la valeur de cette âme haute, pétrie d'idéal ?

— Alors, il ne faut pas que je pleure, murmura-t-elle, car mon pauvre Claude sera heureux !

Mais malgré elle des sanglots lui montèrent à la gorge, secouèrent ses épaules, elle se sentit cruellement séparée de Lariège, et sans doute à jamais.

Puis elle envisagea à nouveau comme fondées les craintes qu'avait émises Valirat, entrevit avec terreur quelle allait être la douleur de celui qu'elle aimait, si Manon, véritablement, se moquait de lui.

Devait-elle lui parler ? N'était-il pas inutile ? L'aveugle ne devinerait-il pas qu'elle l'aimait d'amour, ne l'accuserait-il pas de jalousie ? Pourrait-il admettre qu'on atteignît son idole, même d'une égratignure ?

Perplexe, Marie remâchait sa peine, sans y trouver de solution ni d'apaisement et l'aube enfin se leva sur son insomnie.

Il lui apparut qu'elle avait le devoir de suivre le conseil de Richard, mais qu'elle était incapable d'avertir elle-même Claude de la légèreté possible de Manon. Elle pensa à sa mère pour accomplir cette mission délicate, sachant bien que Mme Nizolles était toute douceur et conscience, mais elle redouta de lui avouer le grave amour qu'elle venait de découvrir en elle.

— Non, il ne faut pas que je lui dise. Maman souffrirait sans doute d'une telle révélation, songea-t-elle, et je ne veux à aucun prix lui faire de la peine. Il faut, au contraire, que je lui dissimule soigneusement ma folle tendresse pour Claude, qu'elle n'en sache rien !

Elle évoqua le cher visage de sa mère et, dans un soupir, se dit encore :

— Elle rêve probablement pour moi d'un mariage brillant et joyeux !

Mais l'heure du petit déjeuner était venue, Marie se leva, rafraîchit son visage rougi par les pleurs et descendit à la salle à manger.

— Maman, dit-elle, comme elle se mettait à table, Richard m'a parlé hier d'une chose qui me préoccupe et je voudrais que tu m'aides de tes conseils.

Et elle lui raconta l'entretien qu'elle avait eu avec le jeune homme.

Mme Nizolles l'écouta en silence, posant par instant sur elle un regard plein de tendresse. La mère vigilante qu'était cette charmante femme n'avait pas été sans s'inquiéter de l'amitié si démesurément grandissante qu'elle avait senti se développer dans le cœur de sa fille à l'égard de Lariège et Marie ne soupçonnait pas qu'elle avait deviné son secret avant elle-même.

Mais, de même, Mme Nizolles avait démêlé que cet amour était un de ces sentiments profonds, capables de remplir de joie toute une vie et que rien ne peut amoindrir ni déraciner.

Sans doute, elle eût souhaité pour sa fille une autre union, l'éventualité de celle-ci jetait en elle un vif trouble, mais elle n'osait en conscience s'insurger contre cette passion haute qui révélait dans Marie un cœur noble et généreux.

D'autre part, l'ivresse, le véritable vertige que l'arrivée de Manon avait communiqué à l'aveugle, ne lui avaient pas non plus échappé et elle s'était demandé avec inquiétude s'il lui fallait ou non s'en réjouir.

— Ma petite Marie, dit-elle quand sa fille eut terminé son récit, et qu'elle eût réfléchi une seconde, je comprends le scrupule de Richard et je ne crois pas qu'il soit intéressé. Mais quant à avertir Claude, j'estime qu'il ne faut point le faire. D'abord, parce que s'il aime vraiment Manon, il est trop tard, et ensuite parce que nous ne savons pas du tout si cette jeune fille n'est pas sincère, en dépit de l'infirmité qui afflige notre pauvre ami. Claude est beau, délicat, lettré, plein de talent ; malgré ses yeux sans vie, il peut séduire, ne le crois-tu pas, ma chérie ?

Une brûlante rougeur couvrit les joues de Marie, sa mère lui prit les mains, plongea dans ses yeux, ses yeux pleins de tout son amour maternel.

— Marie, fit-elle, je pense que rien n'est plus vain que de tenter de contrarier la passion, et je pense aussi qu'il faut laisser s'accomplir la destinée.

La jeune fille se tut, mais il lui sembla qu'un baume rafraîchissait ses intimes plaies. Elle comprit que sa mère l'avait devinée et qu'une fois de plus elle trouvait en elle un cœur ami, compréhensif et compatissant.

CHAPITRE VIII

ON ÉTAIT arrivé au soir choisi pour la fête, août brûlait dans le vent lourd, allumait des bouquets d'étoiles dans le ciel serein.

Toutes les fenêtres du casino étaient ouvertes sur la nuit chaude, dans laquelle la mer roulait ses vagues luisantes de clair de lune. La salle n'était que fleurs, lumières, chatoiements multicolores des toilettes de bal.

Assis au piano, dans ses tragiques ténèbres, Claude écoutait les rumeurs de cette fête bruire autour de lui. Une angoisse lui nouait le cœur, collait par instant à ses tempes une humidité glacée. Comme Manon ce soir lui paraissait lointaine, oublieuse de lui, occupée d'autres soins !

Son rêve merveilleux touchait-il déjà à son terme ?

Quel vertigineux mirage il avait vécu ! Quelle fièvre trompeuse l'avait fait se griser d'espérance, lui avait laissé croire qu'il serait possible d'être heureux !

Manon ! Comme elle l'avait ensorcelé, comme il avait subi son charme, au point d'oublier que sa cécité lui interdisait le bonheur !

Nicole : "Quelle *contrariété* ! Je m'étais organisée pour préparer son plat préféré ! Paul peut être très occupé, mais en somme, nous ne sommes mariés que depuis trois ans ! "

Sa tante : "Hélas, ma fille, ne t'attends pas à ce que la lune de miel dure toujours. Il arrive, même au meilleur mari, de se montrer quelquefois négligent. Cela peut se produire aussi chez la femme — même une petite femme ravissante comme toi qui oublies de demeurer la dulcinée ! "

Sa tante : "Nicole, ma chérie — je serai franche avec toi ! L'odeur des aisselles peut éloigner l'affection d'un homme, et une femme *peut ne pas savoir* qu'elle se rend ainsi coupable ! C'est pourquoi je t'en parle sans détour ! "

(Plus tard) "Ma faute était facile à commettre — et difficile à oublier. Je ne pensais plus qu'un bain n'était bon que pour la transpiration *antérieure*, alors que Mum prévient les risques de l'odeur des aisselles qui *vient par la suite.*"

Il est facile de demeurer propre et attrayante avec Mum !

Rapide—30 secondes seulement pour appliquer Mum ! Même pressée, Mum ne vous occasionne pas de retard !

Sûr—Mum n'irrite pas les peaux sensibles. Mum non plus ne détériore pas les tissus les plus délicats, déclare l'American Institute of Laundering.

Fiable—L'effet de Mum est instantané, parce que, sans arrêter la transpiration, il prévient l'odeur des aisselles tout le long du jour ou de la soirée. Procurez-vous Mum chez votre pharmacien.

• • •

Pour les Serviettes Sanitaires—Mum est tellement sûr, tellement agréable, tellement fiable ! Des milliers de femmes destinent également Mum à cet important usage.

MUM

CHASSE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

Un produit de Bristol-Myers Fabrication canadienne

Bill Klem est un ardent pêcheur tout en étant un célèbre arbitre de baseball. Un jour, en partant à la pêche au tarpon, alors qu'il était sur le point de monter à bord du bateau de pêche, sa montre Longines s'accroche sur une ligne; arrachée de son poignet, elle disparait sous trente pieds d'eau.

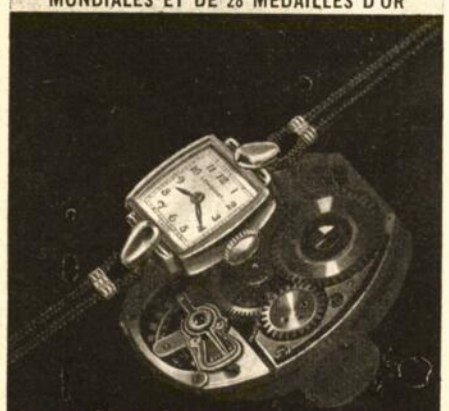
Bill Klem aimait sa montre. Il engagea un scaphandrier qui plongea et remonta sa montre des trente pieds d'eau salée. On expédia la montre au bijoutier qui enleva l'eau salée, la nettoya et la huila—le mouvement n'étant nullement endommagé. Le coût du scaphandrier et du nettoyage aurait payé une nouvelle Longines...mais ça ne serait plus tout à fait la même ancienne amie.

Des centaines de milliers d'hommes et de femmes par le monde entier, estiment leur montre Longines en amie fiable. Ils savent qu'ils peuvent se fier à leur Longines pour l'heure exacte pendant très, très longtemps.

La Cie Longines Wittnauer, Montréal, New-York, Genève; fabricants aussi des montres Wittnauer, un produit de mérite exceptionnel.

Longines

GAGNANT DE 10 GRANDS PRIX D'EXPOSITIONS MONDIALES ET DE 28 MEDAILLES D'OR



Le coeur battant de toute montre Longines, c'est le mouvement Longines "Observatoire"—renommé mondialement pour sa plus grande précision et longue vie.

Plus les jours avaient avancé, plus son cœur avait été gagné par l'amour, par cette flamme enivrante qui lui communiquait une joie colossale. Touchante folie d'un être peu accoutumé aux enchantements intérieurs, le pauvre garçon avait senti s'évanouir de lui toutes ses tristesses, il avait cru franchir le pas gigantesque qui le séparait des autres hommes, devenir pareil à eux par le seul miracle que produisait sur lui la bienveillance de cette fée : Manon !

N'avait-il pas mille fois entendu dire qu'elle était la plus belle, la plus séduisante, la plus fêtée ? N'était-elle pas la reine de cette jeunesse brillante qui se pressait dans la cité estivale ? Et cette déesse se complaisait auprès de lui, le déshérité !

Vertige ! De ce tournoi d'amour qu'il savait se livrer autour de la belle Mlle Ronceray, c'était lui, l'aveugle, qui allait sortir vainqueur ! Quelle ivresse versée dans son cœur craintif, quelle baume appliqué sur sa fierté trop souvent humiliée !

Telles avaient été ses pensées pendant les divines journées qui avaient précédé la fête et voilà qu'à présent dans le tumulte joyeux de cette soirée où tout semblait allégresse, il avait l'impression de choir du haut de son rêve, de rouler dans un précipice affreux, sans fond, et d'y retrouver son lot : la douleur.

Marie observait le malheureux à la dérobée, elle avait suivi avec anxiété l'évolution de son pitoyable amour et avait mesuré vite à quel point Richard Valirat avait dit vrai, à quelle déception courait Lariège.

Tout d'abord elle avait cru voir dans Manon une bonté réelle, elle avait supposé que seul un sentiment charitable l'avait poussée à organiser cette fête, mais bientôt elle avait eu la conviction que la belle jeune fille avait plutôt cherché là une occasion de plaisir. Il était devenu évident que le succès qu'elle allait remporter la préoccupait plus que les malheureux orphelins qui, de ce concert, attendaient la becquée.

De même, envers le pauvre Claude, sa légèreté, son manque de sincérité, étaient flagrants et Marie la voyait maintes fois être aussi tendre, aussi enjôleuse avec d'autres jeunes gens qu'avec l'aveugle.

Le caprice de la coquette n'allait certes pas durer et la fidèle amie de l'infirme regardait la troublante sirène rire et caqueter au milieu du cercle brillant de ses adorateurs. L'atmosphère capiteuse de la fête semblait être pour Manon son élément naturel, il était visible qu'elle lui faisait oublier d'un seul coup sa romanesque idylle avec l'artiste aux yeux éteints.

Elle ne se ressouvint de lui qu'au moment d'entrer en scène, quand les doigts agiles de Lariège coururent sur le clavier pour préluder ses chansons. Mais le tonnerre d'applaudissements, l'accueil chaleureux que lui firent ses admirateurs, l'encens du succès grisèrent la capricieuse coquette et Claude sombra dans sa pensée.

Tard dans la nuit, les lumières de la fête éteintes, ses fleurs fanées et les dernières notes de ses rires éparpillées dans la pénombre, l'aveugle, au bras de Marie, reprenait le chemin de sa demeure. Ils allaient en silence, leurs mères les suivaient en causant et ces voix familières qui venaient jusqu'à eux leur paraissaient bercer leur peine.

La cuisant chagrin, de Lariège ne trouvait pas de parole, en lui seulement une pensée aiguë, lancinante, qui taraudait son cœur douloureux : Manon l'avait oublié pendant la soirée entière, elle avait même négligé de lui dire adieu !

Marie, navrée, assistait impuissante à son tourment, elle n'osait troubler sa rêverie affligée par des mots inutiles et demeurait muette, respectant cette tristesse qui ne s'exprimait pas.

Enfin, il arrivèrent à la grille du parc, elle lui pressa la main avec émotion.

— A demain, Claude, dit-elle, je viendrai vous rejoindre de bonne heure.

Le jeune homme leva la tête, la lune coula sa lueur pâle sur son front soucieux. Il hésita une minute, se demandant si son amie avait deviné son secret et si sa phrase signifiait qu'elle ne voulait pas le laisser longtemps seul avec son supplice. Mais une lassitude atroce s'était abattue sur lui, une amertume pesante qui le débordait.

A demain, Marie, dit-il seulement.

Et il s'enfonça avec sa mère dans les chemins du jardin tout bleu de nuit.

Les jours qui suivirent, il attendit anxieusement que Mlle Ronceray revînt au domaine, mais elle ne s'y montra point. Bien qu'il ne parlât pas de son souci, Marie devinait avec quelle fébrilité il voyait s'écouler les heures et elle en venait, devant sa souffrance, à espérer voir Manon surgir auprès d'eux, aller vers le jeune homme et lui dire des mots d'amour.

Parfois Claude s'asseyait au piano, ses doigts un instant parcouraient les touches, tiraient de l'instrument des mélodies lentes, torturées, qui étaient comme des plaintes que proférait son âme. Mais bientôt ses mains s'immobilisaient et il demeurait de longues minutes sans geste et sans parole, assailli par des pensées cruelles.

Il se refusait à sortir, trouvant toujours prétexte à se terrer chez lui et la jeune fille lui sacrifiait ses promenades, ses ébats sur la plage, ne voulant pas lui soustraire une minute le réconfort de sa présence.

Pourtant une après-midi, lassé de son attente vaine, il résolut d'aller vers celle qui l'oubliait, en dépit de la blessure qu'en subirait sa fierté.

— Voulez-vous que nous allions faire quelques pas sur la digue ? demanda-t-il à Marie.

Elle se hâta d'accéder à son désir et peu après ils étaient tous deux sur la chaussée qui borde la mer.. Malgré l'admirable soleil, la foule y était moins dense. Moins de monde aussi sur la terrasse du casino, le mois d'août touchait à sa fin et plusieurs familles d'estivants avaient déjà regagné la capitale, rappelées par leurs affaires.

— Bonjour ! fit une voix joyeuse derrière eux. Voilà bien des jours que l'on ne vous a vus !

Claude et Marie se retournèrent : c'était Henri Davoncel, le peintre qui avait décrit Manon au musicien.

— Je me demande si, vous aussi, vous aviez déjà délaissé Houlgate, poursuivit-il en leur serrant les mains. Mais non, n'est-ce pas. Vous terminez septembre ici, sans doute ? Et Mlle Dalangeau ? Ce matin, la belle Manon nous a quittés, ses parents ont brusquement décidé de terminer leurs vacances par uue croisière. Et elle s'en est allée sur un yacht pimpant comme un joujou, blanc comme une mouette. On chuchote que le fils d'un riche industriel allait rejoindre le bord du Havre et qu'il est question de fiançailles. Voilà notre Vénus emportée par le flot écumeux ! Je la regrette car j'aurais bien voulu faire d'elle un portrait, mais . . .

Lariège n'écoutait plus Devoncel, il avait détourné la tête, se sentant pâlir. Sur un prétexte, il le quitta entraînant Marie avec lui. Il n'avait même plus la force de donner à sa compagne une explication à son brusque retour, saisi d'une hâte éperdue de se retrouver dans le calme de sa maison, dans le silence. Il avait pris le bras de la jeune fille, éprouvant un immense besoin de la savoir toute proche, de savoir tout près de lui son affection.

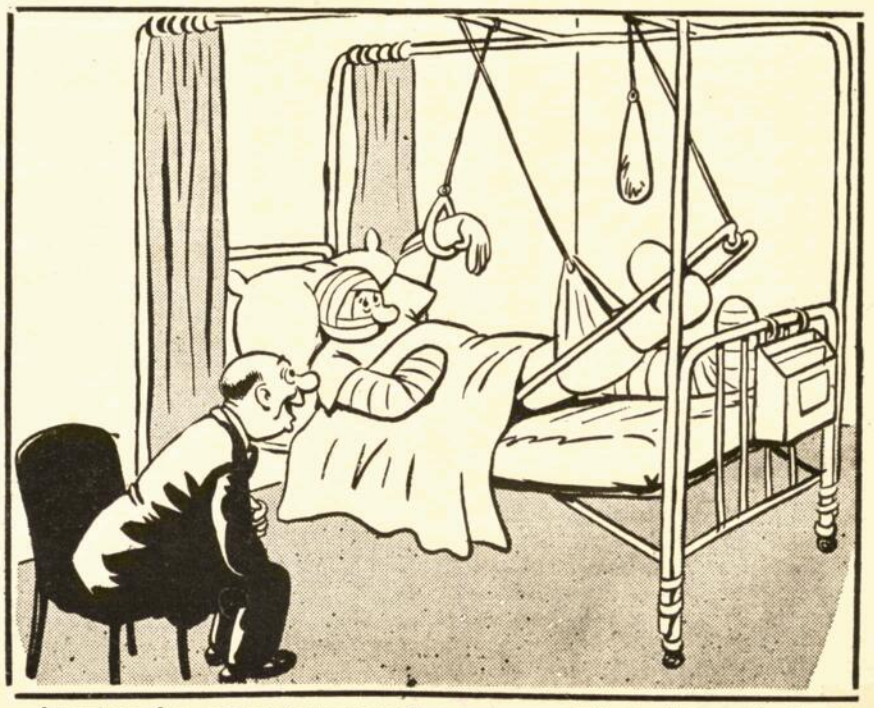
Ils pénétrèrent dans le jardin que le soleil baignait de chauds reflets cuivrés, mais la voix de Mme Lariège retentit sur la terrasse et sans doute son fils voulut-il éviter de lui montrer de la peine. Il laissa l'allée qui conduisait à la demeure, s'engagea dans une sente qui courait sous les arcades vertes, tomba assis sur le petit banc qui y était adossé à un tronc.

— Claude ! fit Marie, le prenant aux épaules dans un irrésistible élan de tendresse.

Il tourna vers elle un visage crispé, frémissant ; des larmes jaillirent enfin de ses yeux sans lumière, il s'écroula sanglotant, le front sur les genoux de son amie, cédant à l'excès de son chagrin.

Elle le laissa pleurer, ses hoquets lui allaient à l'âme, elle passait sur sa cheveure en désordre la caresse lente de sa main fraternelle.

Enfin il se releva, sécha son visage ruisselant et dit d'une voix que les larmes encore toutes proches assourdissaient.



A part ça, Jos, comment que ça va ? *(King's Feature Syndicate)*

— Pardonnez-moi, Marie, j'ai honte de ma défaillance ! Comme vous devez me juger un pauvre être faible, débile comme un enfant ! Comme je dois vous faire pitié !

Marie comprit tout ce que cette phrase révélait de blessures, d'amertumes accumulées.

— Vous savez bien que non, Claude, fit-elle vivement.

Mais lui poursuivait sa pensée et continuait, le front bas, exhalant sa douleur en d'âpres paroles.

— Vous aviez vu que je m'étais épris de Manon et vous vous êtes dit : le pauvre fou ! Oui, vous aviez raison, le pauvre fou que j'étais. Qu'ai-je donc été m'imaginer ! Comment ai-je pu être assez privé de sens pour croire que cette jeune fille pensait à moi ? Pour croire que l'amour soit pour moi possible, qu'on puisse m'aimer, moi, l'infirme, le pauvre noyé de ténèbres ! Ah ! j'ai fait un rêve follement ambitieux, Marie, j'ai cru que je pourrais vivre une vie normale, semblable à celle des autres hommes !

Il eut un rire pénible, plein d'ironie.

— Ah ! l'amour ! Le cortège radieux des jeunes filles, des femmes en fleurs, il ne posera jamais sur mon front que des mains pitoyables, comme vous venez de le faire, ma sœur bien-aimée. De leurs lèvres, à mon égard, au lieu de serments, ne jaillira jamais que ce mot implacable : charité ! Je suis celui qui ne recueille que des aumônes, elles doivent suffire à mon cœur humble. Un cœur d'homme, un cœur accessible à toutes les ardeurs, les tressaillements, les palpitations qui font la vie ? Non. Il faut qu'il oublie de battre, de vibrer, de s'émouvoir, heureux de posséder encore ce refuge : l'art, dans lequel il pourra déverser les cris que lui arracheront ses révoltes, ses accablements, ses humiliations.

Il s'interrompit un moment, Marie l'avait écouté avec douceur, retenant à grand'peine l'aveu près de s'échapper d'elle. Ah comme elle aurait voulu lui dire : Non, ce que vous affirmez n'est pas vrai ! Vous n'êtes pas seulement un objet de pitié, de compassion. On peut vous aimer, on peut espérer votre amour comme une joie capitale. Moi, je vous aime, Claude, et je souffre mille morts de vous savoir aimer Manon.

Mais la pudeur la retint, elle dit seulement, la voix chavirée :

— Vous vous calomniez à tort, vous vous faites du mal.

Il eut un sourire navré, plus poignant encore que ses pleurs et chercha ses mains, y posa un baiser.

— Que vous êtes bonne Marie, dit-il, comme vous savez mentir !

Puis il ajouta dans un soupir :

— Petite amie, quand la vie vous reprendra à moi, quand vous serez mariée . . .

Elle l'interrompit, balbultia, le cœur battant :

— Je ne me marierai jamais, Claude !

Une grande surprise se peignit sur le visage du jeune homme.

— Pourquoi ? interrogea-t-il.

Elle hésita une seconde puis prononça dans un murmure :

— Parce que celui que j'aime ne songe pas à moi.

Et elle se tut, le silence tissa autour d'eux sa trame troublante. Le soleil près de s'éteindre, allongeait à travers le feuillage des rayons obliques que des libellules parcouraient de leur vol zigzaguant ; les calices épanouis dans les corbeilles, au milieu des pelouses, avaient l'air plus chatoyants dans la lumière décroissante. Des grillons grésillonnaient dans les herbes, il y avait un grand murmure d'insectes zonzonnant et par-dessus le concert inlassable des oiseaux se pavanant dans les branches. Mais Claude n'entendait pas plus cette frémissante musique qu'il ne pouvait distinguer les splendeurs qu'autour de lui déployait le crépuscule. En lui, seule la phrase de Marie résonnait, cent fois répétée par son cerveau : « Parce que celui que j'aime ne songe pas à moi ».

Chapitre IX

Septembre était venu, traînant après lui de longs voiles mauves qui se posaient sur les pelouses au déclin des journées, embuaient l'aube, le disque pâli du soleil. La foule des baigneurs s'était éclaircie, la mer bondissante semblait reprendre petit à petit possession de la plage qui jour à jour se vidait, Les arbres du jardin de Mme Lariège s'habillaient à présent d'or, de rouges manteaux frissonnant sous le vent frais.

Claude aimait écouter leur grêle tapage auquel répondait le roulement des vagues s'affaissant dans un ruissellement de notes ; il demeurait longuement à écouter ces voix qui venaient charmer sa mélancolie, berçaient l'enchaînement précipité de ses pensées.

Quelle préoccupation fiévreuse absorbait son âme depuis ce jour où il s'était laissé aller à sangloter sur les genoux de Marie, comme les mots que la jeune fille avait prononcés revenaient sans cesse à son esprit !

Marie souffrait donc d'amour ?

Mesurant la peine de son amie à la sienne, Lariège se sentait profondément ému, bouleversé par cette idée : la sœur, la compagne de chaque heure qui lui donnait presque toutes ses journées avait au cœur une plaie cuisante et il ne s'en était pas douté.

Dès le lendemain, il avait essayé de revenir sur ce supet, mais Mlle Nizolles l'avait arrêté.

— Claude, avait-elle dit, qu'est-ce que mon chagrin à côté du vôtre ? Moi, j'ai mes yeux. Quoi qu'il m'arrive, mon sort sera toujours beaucoup plus enviable que le vôtre et ce n'est qu'à vous que je veux songer. C'est vous qu'il faut guérir, c'est votre âme qu'il faut panser.

Et elle s'était attelée à cette tâche avec une piété fervente, s'efforçant de lui faire oublier sa désillusion cruelle, de parer ses ténèbres de tout ce qu'elle pouvait de gaieté, de tendresse.

Claude concevait toute la valeur de cette affection, de ce dévouement et parfois des larmes montaient à ses paupières tant il se sentait envahi par une reconnaissance émue, chaque jour grandissante.

Forcément, il lui arrivait de comparer Marie à Manon, de faire un parallèle entre les deux jeunes filles, l'une pour lui si bienfaisante, l'autre si néfaste. Il ne tarda pas à se rendre compte de toute la laideur morale de cette coquette qui s'était moquée de son pauvre amour d'infirme et qui n'avait même pas eu la charité de lui jeter un adieu.

Son attrait troublant lui parut émaner d'un cœur difforme, d'une âme mal faite et il perdit de sa force, de son prestige. Elle lui sembla telle une réalité soudain dépouillée de légende et dont la médiocrité s'avère Le charme dangereux de Mlle Ronceray ne l'entourant plus, il reconquit son calme, se demanda avec stupeur comment elle avait pu le faire tant souffrir. Ce cerveau de linotte valait-il une larme ? Cette féroce légèreté un regret ?

Il réfléchit, confondu. La personnalité de Marie grandit si prodigieusement dans son esprit qu'elle le remplit tout entier, mit en lui une émotion profonde qui sans cesse l'habita

Tarte renversée au boeuf
qui redressera votre budget

Recette-Surprise "Magic" pour juin

Rien de plus délicieux que cette tarte renversée au boeuf vite préparée et économique. Des assaisonnements savoureux donnent à la croûte un goût nouveau et différent . . . le mélange de boeuf, de tomate et d'oignon en relève agréablement la saveur. Et ce mets nourrissant n'exige que ½ livre de viande! Servez-le avec du blé d'Inde en crème et une salade de chou haché.

Tarte renversée au boeuf

1½ tasse farine
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
1 c. à thé sel
1 c. à thé sel de céleri
¼ c. à thé poivre blanc
5 c. à soupe shortening
¾ tasse lait, ou moitié lait, moitié eau
¼ tasse oignon tranché
1 boîte soupe aux tomates condensée
½ livre boeuf cru haché

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte, ½ c. à thé sel, sel de céleri et poivre blanc; ajoutez 3 c. à soupe shortening; incorporez avec fourchette. Ajoutez lait et brassez. Faites fondre reste du shortening dans poêle de 9"; cuisez les oignons jusqu'à tendreté. Ajoutez soupe aux tomates, reste de sel et viande hachée; portez au point d'ébullition. Etendez le mélange de poudre à pâte sur le mélange de viande et cuisez à four chaud (475° F.) 20 minutes. Renversez sur grande assiette. 8 portions.

Pour une texture tendre, fine et légère, employez la Poudre à Pâte "Magic"

Cette appétissante tarte renversée au boeuf se prépare en un rien de temps. Et vous la réussirez toujours si vous avez soin d'employer la Poudre à Pâte "Magic". Cette poudre à pâte de confiance la rendra si légère qu'elle fondra dans la bouche.

Les autorités en art culinaire du Canada recommandent la "Magic" pour les meilleurs résultats. Son efficacité assure à tous vos mets une texture fine et une saveur délicieuse.

Et la "Magic" est très peu coûteuse—il en faut pour moins de 1¢ par cuisson ordinaire!

Ne risquez pas les non-réussites en employant une poudre à pâte inférieure. Employez la "Magic" et soyez certaine des résultats!

FABRICATION CANADIENNE

Beauté et Bien-être

Corrigeant la taille, ces soutiens-gorge améliorent la posture en maintenant le buste dans sa position naturelle. Leur confection unique préserve de la fatigue et rajeunit

GM-43-6F

GOTHIC Cordtex BREVETÉS

"Un modèle pour toute corpulence"

Il se demanda avec étonnement pourquoi il n'avait jamais cherché à savoir comment était le visage de son amie, alors que celui de Manon l'avait si passionnément intéressé. Et ce fut tout à coup comme un voile qui se déchirait, il comprit que Marie représentait pour lui la beauté intérieure, que ses traits lui importaient peu parce qu'elle était une âme, un cœur dont la valeur haute, la richesse l'éblouissaient. Sa beauté à elle était faite d'impalpables grandeurs et n'avait pas besoin de regards pour être aperçue. Mais rien aussi ne la pouvait ternir, ni l'âge, ni la maladie, ni la rude accoutumance de la vie quotidienne, elle était un diamant dur, un inaltérable joyau sur lequel l'implacable chute des jours pouvait couler sans préjudice.

Avec stupeur, il découvrit quelle place son amie avait dans son cœur, par quels liens profonds, indissolubles, il lui était attaché.

— Mais je mourrais s'il me fallait la perdre ! pensa-t-il avec émoi.

L'emballement, le vertige que lui avait donné Mlle Ronceray sombra dans son souvenir, la douleur qu'elle lui avait fait éprouver ne lui apparut plus que comme une cuisante blessure d'amour-propre, une dure épreuve infligée à sa fierté que son infirmité exarcerbait. L'avait-il aimée ? Il ne s'en souvenait plus, séduit par l'admiration totale, la lente conquête que cette âme d'élite faisait de la sienne.

Marie ! Comment ne l'avait-il pas discerné dès les premières heures de leur fréquentation ? Elle était la lumière de ses yeux, la chaleur de son cœur, la joie de sa pensée !

De l'amitié ? Oui, il l'avait cru, il l'avait cru au point de s'être laissé subjuguer par le manège de Manon. Mais à présent il comprenait petit à petit ses propres sentiments, les jugeait avec une impitoyable lucidité : il aimait Marie, il l'aimait d'amour!

Elle était si maternelle, si simplement bonne, elle savait rendre son dévouement si naturel qu'elle l'avait elle-même abusé. Mais à présent, osait-il encore au fond de lui l'appeler sa sœur ? L'insupportable angoisse qu'il ressentait lorsqu'elle tardait à le rejoindre, la joie qui l'assaillait au son de sa voix, cette palpitation intérieure dont il ne pouvait plus se défendre quand elle passait son bras sous le sien, quand elle guidait son pas hésitant, autant d'indices dont il ne pouvait plus se dissimuler la signification.

Qu'était-ce que l'amour de Manon à côté de cette tendresse profonde comme les sources mêmes de la vie? Une fugitive lueur d'orage à côté de la lumière du soleil.

Claude demeura à la fois consterné et ravi de cette découverte, il comprit qu'il ne faisait que changer de douleur et que celle-ci serait de celles qui ne s'éteindraient en lui qu'avec la vie.

Pourtant il l'accepta avec une résignation mêlée d'une étrange joie. Ne lui serait-il pas doux de souffrir pour Marie ? Ne verserait-elle pas en lui tant de bonheur en même temps que tant de regrets ?

Ah ! s'il n'était pas aveugle, s'il ne se sentait pas en marge de la société . . . Mais il ne s'abuserait pas une seconde fois, il n'oublierait plus que cette cécité maudite faisait de lui un époux indésirable, le plus pitoyable des fiancés.

Non, il saurait cette fois garder scellé en lui son tendre secret, se contenter de l'amitié radieuse que la charmante enfant voulait bien lui donner.

Il se concentrait un moment dans cette pensée, puis, comme un trait fulgurant, la phrase de Marie repassait dans sa mémoire, soulevait en lui une émotion, un trouble contre lequel il essayait en vain de se défendre.

« Celui que j'aime ne songe pas à moi ».

Qui Marie aimait-elle ?

La question le pénétrait comme un dard, comme une lame piquée dans le point le plus sensible de son cœur.

Et parfois une réponse vertigineuse s'imposait en lui, prenait force dans son cerveau : Et si c'était lui-même ?

Avec une fébrilité démente il se rappelait toute les paroles tendres, les attentions exquises que la jeune fille avait pour lui et il s'abandonnait pendant une folle, une audacieuse minute au plus délirant des espoirs. Mais hélas, bien vite le doute le plus total l'écrasait, il se traitait d'absurde, jugeait ses déductions bouffonnes et s'accablait, se torturait des plus amères railleries.

Pourtant, parfois une phrase, un mot de Marie le faisait à nouveau toucher à l'extase, il remontait vers les cîmes enchantées du plus beau des rêves pour retomber après dans une tristesse morne, pesante à son âme comme son infirmité même.

Un matin, comme il déjeunait avec sa mère, il s'arrêta de manger et demanda d'une voix frémissante dans laquelle une crainte aiguë se mêlait à une volonté farouche :

— Mère, vous avez bien consulté, papa et toi, toutes les hautes sommités médicales, quand je suis devenu aveugle, n'est-ce pas ?

Clotilde Larìège leva sur son fils des yeux étonnés. Depuis tant d'années, Claude évitait de lui parler de son infirmité que cette question, à présent, décelait en lui des pensées nouvelles, inaccoutumées.

— Mais oui, répondit-elle, tu penses bien que nous avons tout tenté, qu'il n'est pas un avis que nous ayons négligé, Hélas, mon enfant, tous les médecins se sont trouvés d'accord pour dire qu'il n'y avait rien à faire et il a fallu se résigner.

— Et s'ils s'étaient trompés, mère? fit soudain le jeune homme presque dans un cri. S'ils s'étaient trompés ou tout au moins si les moyens plus étendus dont la science dispose à présent leur permettant aujourd'hui d'entreprendre ce qu'ils ne pouvaient songer de tenter alors ? Ne penses-tu pas que je pourrais aller voir les célébrités nouvelles, les chirurgiens dont la renommée vient le plus récemment de se faire et dont la jeune audace s'appuie sur les procédés les plus nouveaux ? Il n'est pas de supplice, mère, que je ne me laisse infliger pour recouvrir la vue, pour retrouver cette faculté capitale qui me reclasserait dans la société !

Il se tut, une agitation énorme se lisait sur son visage, un tumulte qui le débordait, qu'il ne pouvait pas dissimuler. Mme Larìège l'avait écouté avec stupeur. Quel événement avait infusé en lui cette volonté d'endurer n'importe quel calvaire physique pourvu qu'il fût susceptible de le délivrer des ténèbres ? Pourquoi ce brusque revirement dans cet esprit qu'elle croyait résigné ? Elle redouta de comprendre, elle redouta de mesurer vers quelle déception son malheureux enfant s'engageait car elle ne doutait pas un instant que ses espérances fussent illusoires. Que de fois on lui avait assuré que les yeux de Claude étaient morts à jamais !

Pourtant elle n'osa pas le combattre et elle lui prit les mains, les serra dans les siennes avec toute l'émotion qu'éprouvait son cœur maternel.

— Mon cher enfant, répondit-elle, il n'est rien que tu veuilles que je ne veuille, nous ferons ce qu'il te plaira de faire, mais je t'en supplie, ne te berce pas de trop vifs espoirs, ne crois pas l'impossible. Dès que nous serons rentrés à Paris, nous consulterons . . .

Le jeune homme l'interrompit, fébrile :

— Non, dit-il, je ne veux pas attendre, c'est tout de suite que je voudrais voir des médecins. Ne consentirais-tu pas à m'accompagner à Paris, demain ?

Mme Larìège resta interdite ; une telle précipitation révélait le désordre régnant dans le cœur de l'infirme.

— Comme tu voudras, Claude, fit-elle, bouleversée.

Il y eut entre eux un court silence, puis le jeune homme dit encore, d'une voix mal assurée :

— J'aimerais ne pas révéler à Mme Nizolles et à Marie la raison de ce voyage, mère. Nous pourrons y trouver un prétexte, n'est-ce pas ? C'est que . . .

Les mots s'éteignirent sur ses lèvres, une bouffée de sang lui monta au visage, il détourna le front.

Quelle douloureuse pudeur lui faisait souhaiter de cacher son projet ? Pourquoi ne voulait-il pas que ses amies connussent le secret désir de son cœur ? Pourquoi cette confusion qui empourprait ses traits ?

La vérité surgit dans l'esprit de Mme Larìège, la meurtrit d'une vive angoisse, elle balbutia :

— Je ferai selon ton désir, mon petit.

Chapitre X

L'absence de Claude et de sa mère dura plusieurs jours, ils avaient allégué une convocation de leur notaire pour une affaire urgente. Marie les attendait avec impatience, les heures passées loin du bien-aimé lui paraissaient longues et elle avait hâte de se retrouver en sa présence.

Suzanne Dalangeau avait regagné Paris avec les siens et, de son côté, Richard Valirat était venu faire ses adieux à celle qui avait failli être sa fiancée.

— Il me faut terminer mes vacances, lui avait-il dit, le barreau me rappelle.

Et il avait ajouté avec un sourire quelque peu mélancolique :

— Je vais clore le volet du cottage aux lilas, Marie, et vous dire adieu. J'emporte de vous un souvenir exquis et le regret d'avoir méconnu votre cœur, de ne pas avoir su m'élever jusqu'à lui. Mes vœux vous accompagnent, trouvez le bonheur que vous méritez, et que j'aurais été, je l'avoue, incapable de vous donner.

Il avait serré la main qu'elle lui avait tendue, et il s'en était allé sans que son départ eut soulevé la moindre émotion dans l'âme de Marie. De leur muette idylle, il ne restait plus en elle qu'un seul souvenir : celui de Manon Ronceray.

Manon Ronceray ! Celle qui, par deux fois, s'était mise en travers de son bonheur.

La jeune fille croyait que Claude pensait toujours à elle, et était loin de s'imaginer que la tendresse de l'aveugle avait pris un tout autre cours.

Ce jour-là, Mme Larìège avait annoncé son retour avec son fils, et Mme Nizolles, regardant Marie à la dérobée, découvrait avec émotion la joie que cette rentrée mettait au cœur de sa fille.

— Les voilà ! s'écria celle-ci, comme le bourdonnement d'une auto retentit sur la route.

Et elle s'élança vers la grille, courut à la rencontre des arrivants.

Un étonnement l'attendait : Claude était pâle, ses traits défaits expri-

(Lire la suite page 37)

M. Sceau-Or déclare:

"Je suis avec vous jusqu'à la VICTOIRE"

"J'ai toujours été très fier du Congoleum en carpettes et à la verge—et c'est naturel, car j'ai été la marque de commerce de ces produits depuis de nombreuses années," dit M. Sceau-Or. "Toutefois, cette fierté n'a jamais été aussi grande qu'à l'heure actuelle; ces superbes couvre-planchers font en effet un travail magnifique sur le front domestique. Non seulement contribuent-ils à soutenir le moral par leur fraîcheur et leur belle apparence, mais leur longue durée est un grand avantage en ce moment où les remplacements sont si difficiles. Le Congoleum est une valeur sur laquelle on peut compter jusqu'à la Victoire."

COMMENT AIDER M. SCEAU-OR À TENIR PAROLE

Vous pouvez, avec très peu d'effort, prolonger la durée de vos couvre-planchers Congoleum. Essuyez-les et passez-y la vadrouille régulièrement, puis redonnez-leur un peu d'éclat et de vie en les cirant de temps à autre. Voyez à ce que le parquet en dessous soit bien uni, sans fentes ni noeuds. S'il s'agit d'une carpette, changez-en la position à tous les quelques mois afin de mieux distribuer l'usure. Vous avez tout à gagner à prendre soin de votre Congoleum.

Carpettes

SCEAU-OR

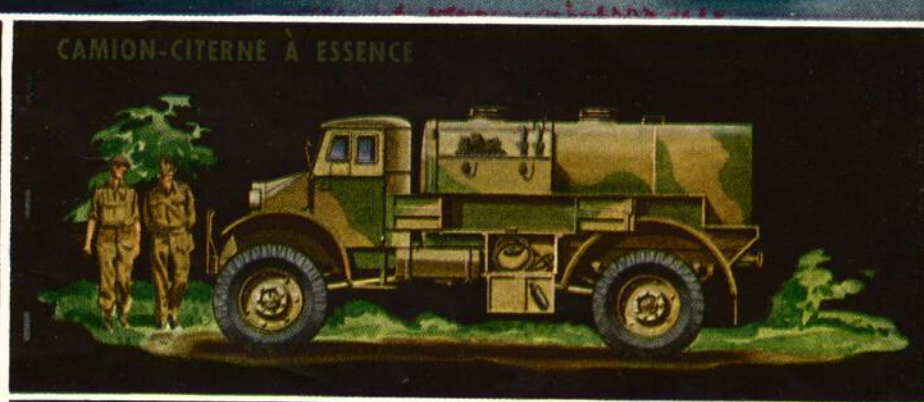
CONGOLEUM

GENERAL MOTORS

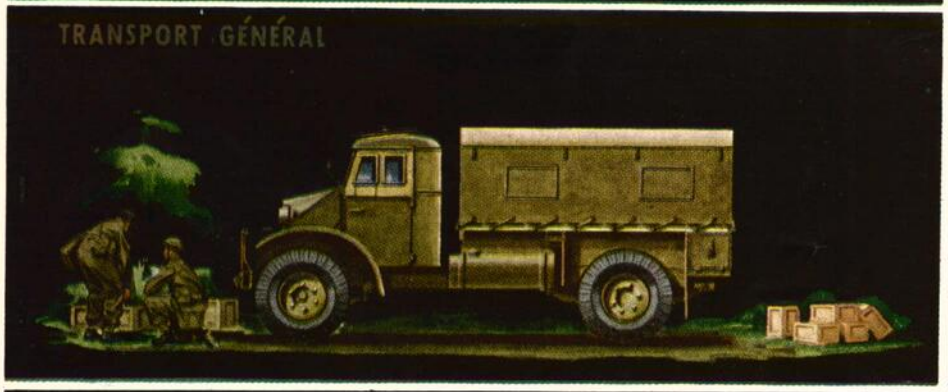
1943 MODÈLES POUR LA VICTOIRE

CAMION DE SERVICE À 4 ROUES MOTRICES

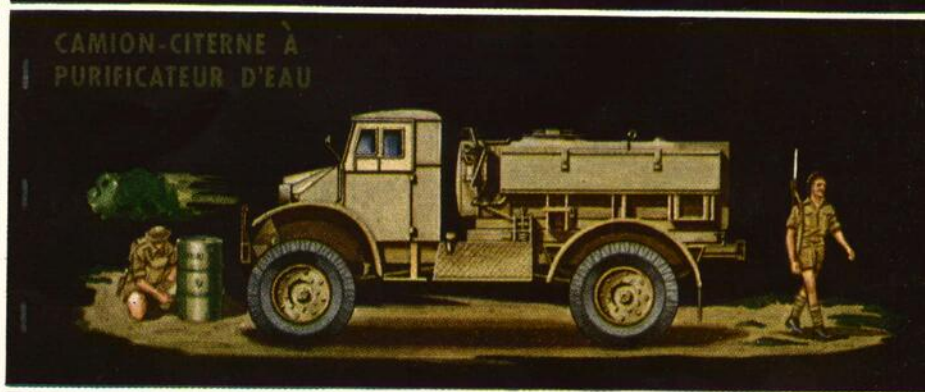
CAMION-CITERNE À ESSENCE



TRANSPORT GÉNÉRAL

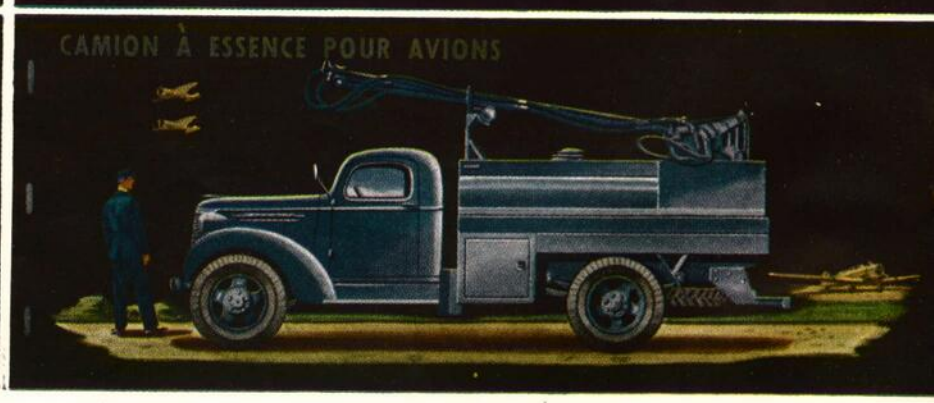


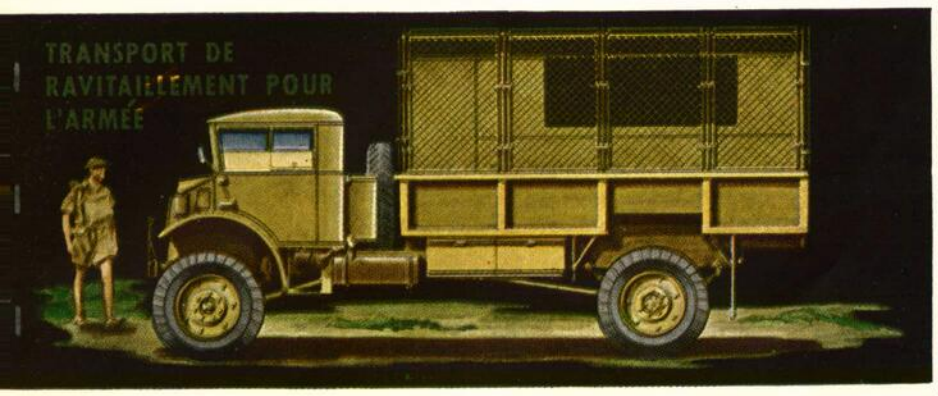
CAMION-CITERNE À PURIFICATEUR D'EAU

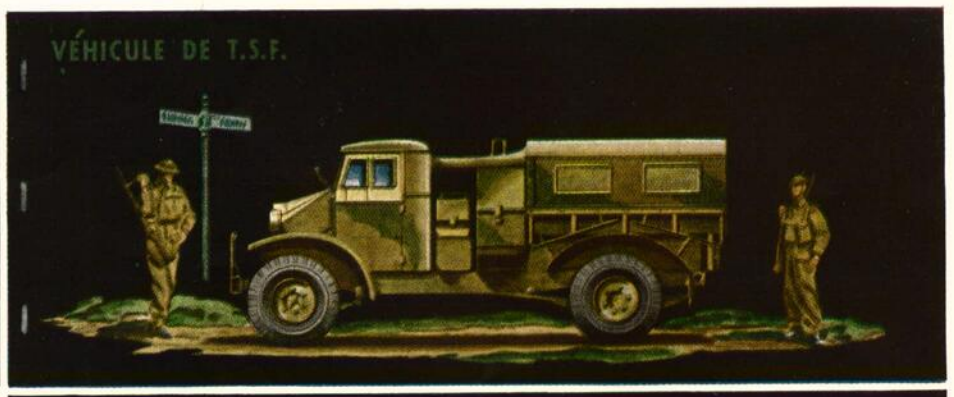


VOITURE D'ÉTAT-MAJOR

CAMION À ESSENCE POUR AVIONS







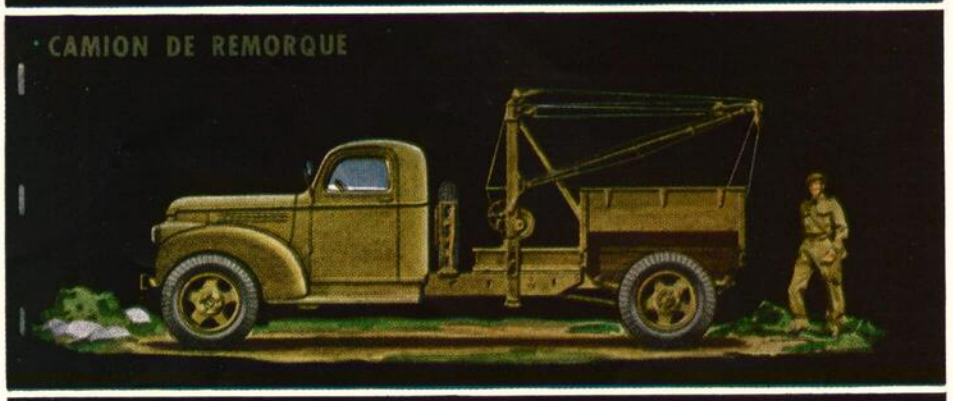
Le V, cette simple lettre de l'alphabet, est devenu le plus grand symbole universel.

Il fait trembler nos ennemis, il unit nos alliés. Il suggère l'espoir des peuples persécutés.

C'est le signe de ralliement des hommes libres.

C'est l'objectif de tous nos labeurs . . . le but des efforts de la nation.

La victoire est la besogne de tout le monde, et, à la General Motors, tout tend à hâter le grand jour qui fait battre tous les coeurs.



Ainsi, tous nos modèles de véhicules sont des modèles de la victoire.

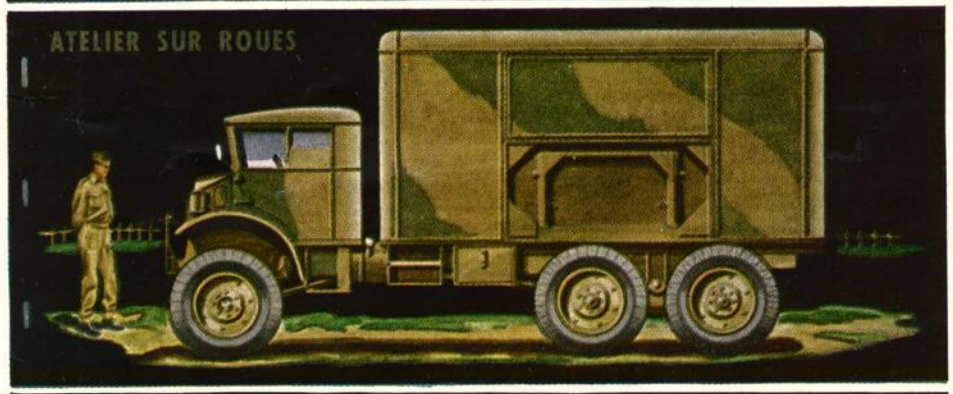
Ils sont construits en vue d'une dure besogne . . . pour résister à l'épreuve et au choc de l'assaut . . . pour porter nos combattants à destination en dépit de tout ce que l'ennemi et les éléments puissent leur opposer.

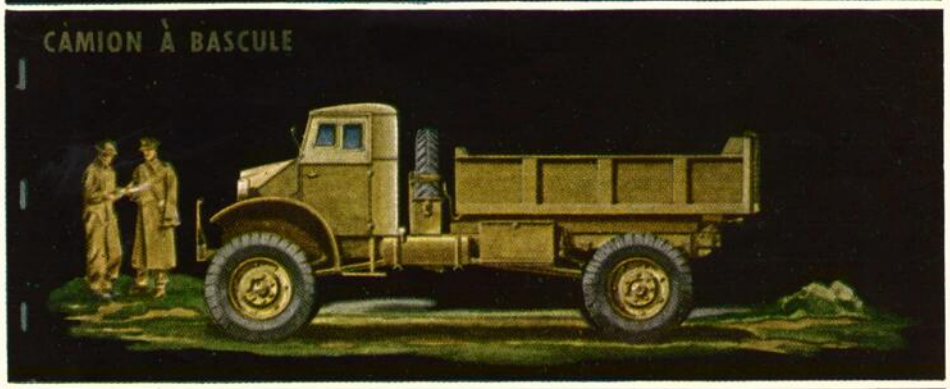
Les lignes d'assemblage GM produisent plus de cinquante différents modèles de véhicules militaires.

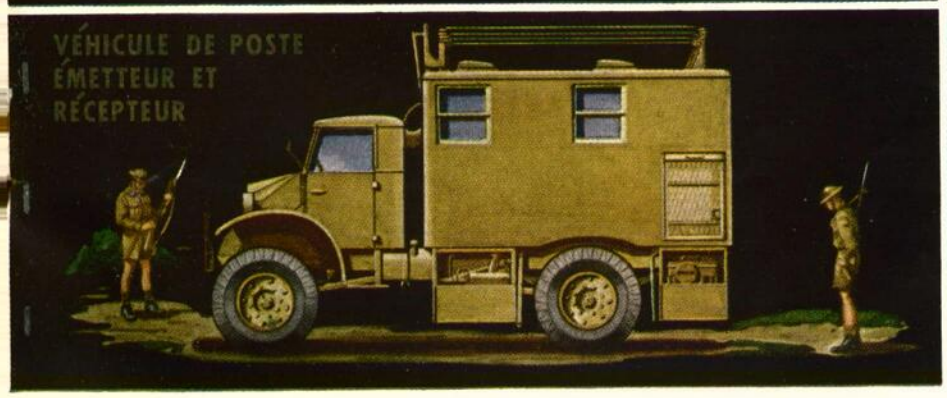
Jamais le génie technique n'avait eu à résoudre de tels problèmes . . . la production de véhicules capables de fonctionner en dépit de la glace, de la neige, de la boue ou du soleil tropical.

Et comme le transport constitue le plus grand problème de cette guerre, les hommes et les femmes qui fabriquent ces véhicules de la victoire sont fiers de leur travail, de leur adresse et de pouvoir assurer le transport motorisé de nos combattants sur tous les théâtres de guerre.

GM
GENERAL MOTORS
•
CHEVROLET
PONTIAC
OLDSMOBILE
BUICK
CADILLAC
CAMIONS
CHEVROLET ET GMC







Oui m'sieu, c'est mon affaire!

Je me rappelle mon frère Roger lorsqu'il était bébé. Il me semble qu'il n'y a pas longtemps de cela. Aujourd'hui, Roger est dans l'aviation et il porte sur son uniforme les ailes de pilote. Je n'ai pas voulu rester en arrière de lui et c'est pourquoi je me suis engagée dans une usine d'avions. C'est aussi pour cela que mon plus grand souci est maintenant de bien faire mon travail.

Je m'efforce, par conséquent, de perdre le moins de temps possible à l'usine. Même lorsque viennent les jours pénibles, où je me sens plus disposée à pleurer qu'à travailler, je parviens à rester à la tâche grâce à l'incomparable serviette hygiénique Modess.

Modess comporte une bourrure souple et duveteuse qui assure une marge additionnelle de protection. Elle donne aussi une impression de sécurité et de confort qui aide à travailler avec beaucoup plus d'efficacité. Oui, moi aussi je fais ma part.

Pour plus de sûreté - plus de souplesse

Modess — pour jeunes filles actives

ACCEPTEZ VOTRE MONNAIE EN TIMBRES D'EPARGNE DE GUERRE

ARMÉE FÉMININE

Par Thérèse Fournier

La création de notre armée féminine canadienne, bien connue sous l'abréviation C.W.A.C., a été décidée au cours de l'été 1941. Son but est de remplacer, partout où cela est possible, les soldats qui exécutaient des tâches de non combattants et de leur permettre ainsi de rejoindre leurs camarades qui servent leur pays d'une façon plus utile.

Dès le 1er septembre de la même année, les premières recrues se présentaient en assez grand nombre pour permettre la constitution de compagnies et de pelotons dans les onze districts militaires du Canada. Les volontaires sont, presque toujours, logées dans des casernes fort bien aménagées d'où elles se rendent à leur besogne quotidienne. Le Quartier Général du service est installé à Ottawa et le lieutenant-colonel Joan Kennedy en est l'administrateur. Dans chacun des districts militaires, les diverses compagnies ont un commandant assisté par des chefs de pelotons. Un officier d'état-major du C.W.A.C. est attaché à chaque district militaire, sous la direction du commandant de district.

L'automne dernier, un Comité Civil consultatif, analogue à celui qui existe déjà pour des soldats, s'est formé dans le but de faciliter et d'activer l'enrôlement des jeunes Canadiennes. Ce Comité se compose de Mme E. de B. Panet : présidente, Mme J.-E. Perrault : vice-présidente, Mme Paul Trudeau : secrétaire, ainsi que de mesdames Georges Francœur, Yves Bourassa et Paul Goyette.

La plus importante initiative de cette organistion a été d'ouvrir un bureau, non de recrutement car il faut toujours en dernier lieu s'adresser au bureau militaire de la rue Peel, coin de la rue Burnside, mais de renseignements. Il est installé au numéro 348 est, de la rue Ste-Catherine, tout près de la rue St-Denis. Les résultats obtenus ont été si satisfaisants que les principales villes du Canada ont décidé d'avoir aussi le leur. Montréal en a un second rue Guy, près Sherbrooke, pour les volontaires de langue anglaise. Il est sous la direction de Mme Adair. Notons en passant que Sherbrooke et St-Jérôme n'ont pas tardé à suivre l'exemple de Montréal.

Le local de la rue Ste-Catherine est ouvert toute la journée ainsi que deux soirs par semaine. Une téléphoniste et deux personnes bénévoles, chargées de fournir les renseignements demandés, s'y tiennent en permanence. Comme tout journaliste qui se respecte, je veux dire par là qui est toujours à l'affût des nouvelles et des initiatives intéressantes, nous n'avons pas manqué d'aller à notre tour poser des questions. Voici ce que nous avons appris pour le bénéfice de nos lecteurs et surtout de nos lectrices :

Durée du service : Les officiers, sous-officiers et simples soldats du C.W.A.C. s'engagent à servir au Canada et n'importe où dans le monde pendant toute la durée de la guerre, plus les douze mois qui suivront, si cela est jugé nécessaire par les autorités militaires.

Conditions d'admission : Pour entrer dans le C.W.A.C. une candidate doit appartenir à la catégorie A ou B après avoir subi un examen médical, mesurer au moins 5 pieds, ne pas peser moins de 105 livres ou 10 livres en deçà ou au delà du poids normal pour sa taille, ne pas avoir d'enfant de moins de 16 ans, avoir atteint la 7e année d'études primaires ou l'équivalent, être âgée de 18 a 45 ans et être sujet britannique.

Entraînement obligatoire : Il débute par quatre semaines de cours donnés en anglais et en français à Kitchener, dans l'Ontario. Viennent ensuite trois mois d'études à Montréal. Pour celles qui ont des aptitudes spéciales et veulent se qualifier comme officiers, on exige deux mois d'entraînement et d'études supplémentaires à Ste-Anne-de-Bellevue. Là aussi, les cours se donnent dans les deux langues, cependant, les examens se passent en anglais. On exige qu'un officier soit bilingue. Toutes les recrues commencent sur un pied d'égalité. Leur avancement est la conséquence de leur application à l'étude, de leurs aptitudes naturelles et de leur fidélité à la discipline militaire.

Mariage : Les jeunes filles qui s'enrôlent dans l'armée féminine ne sont pas pour cela condamnées au célibat. Elles obtiennent assez facilement la permission de se marier. Il est entendu qu'une femme enceinte est démise de ses fonctions et rentre dans la vie civile.

Logement : De même que pour les autres unités de l'Armée canadienne, les membres du C.W.A.C. sont bien nourries et confortablement logées dans des casernes. Il en existe trois à Montréal, ce sont les baraques : St-Sulpice, Shaughnessey et Magor. Quand les circonstances ne permettent pas d'installer une caserne, les volontaires se logent dans leurs familles et on leur fournit une indemnité de subsistance.

Fonctions : Il serait trop long d'énumérer ici toutes les fonctions variées pouvant être remplies par les jeunes filles de l'Armée canadienne. Il y a de quoi satisfaire les goûts et les aptitudes de chacune, tout en leur fournissant des manières pratiques de gagner leur vie dans la période d'après-guerre. Elles s'initient aux métiers de commis, de dactylo, de sténo, de téléphoniste, d'aide de laboratoire et d'aide dentiste, d'opératrice de radio et de télégraphe, de chauffeur, de dessinatrice, de cuisinière, etc.

Discipline : Les règlements de l'Armée sont en vigueur au C.W.A.C. dans la mesure où cela convient à des femmes et l'*Army Act*, qui régit toutes les unités britanniques de l'Empire, s'applique également à l'Armée féminine avec certaines adaptations qui s'imposent.

Religion : Un aumônier militaire est nommé pour chaque camp et pour chaque caserne. Il en fait la visite une fois par semaine et vient chaque dimanche y célébrer la messe.

Permissions : Les recrues doivent être de retour à la caserne à 10 heures et demie du soir, sauf un soir par semaine où elles sont autorisées à ne rentrer qu'à minuit. En outre, elles ont droit à un congé mensuel de 48 heures. Bien entendu, elles ne sortent que les soirs où elles ne sont pas de service dans les casernes, soit comme gardiennes, soit pour toute autre tâche qui leur a été assignée par leur chef.

Résultats moraux : La vie militaire tend à développer chez la jeune fille le sens de la justice, de l'égalité et de la responsabilité, la fidélité dans l'accomplissement des devoirs d'état, si humbles soient-ils, le souci de la perfection dans l'exécution de la tâche quotidienne, la ponctuatlité, le respect et le soin méticuleux de son uniforme.

LES DEUX BEAUTES

(Suite de la page 32)

maient un découragement, une lassitude infinie, il semblait qu'une cassure se fût produite en lui. Sa mère aussi réflétait la tristesse, ses épaules plus affaissées encore que de coutume, une pitié désolée dans son regard lorsqu'elle le posait sur son fils.

— Qu'ont-ils ? se demandèrent Marie et Mme Nizolles.

Mais leurs hôtes gardant le silence sur leurs préoccupations, elles n'osèrent les interroger.

Lariège baisa la main de sa jeune amie, un étrange tremblement agitant ses lèvres, puis il gagna sa chambre, prétextant de la fatigue. Le désespoir l'assaillant de sa houle étouffante, il avait un âpre besoin d'être seul avec lui-même ; il ferma sa porte, se jeta sur son lit, brisé, une fièvre douloureuse submergeait son cerveau.

Tout était dit, le mur de ténèbres dressé devant ses prunelles ne s'écroulerait jamais ! Les médecins qu'il avait consultés étaient unanimes : il était incurable !

Quel espoir dément avait germé en lui ? Pourquoi avait-il cru tout à coup qu'un miracle serait possible, que la science aurait pitié de son amour ?

Son amour ? C'était bien pour lui qu'il avait brusquement voulu l'irrélisable, qu'il se serait avec joie soumis aux opérations les plus douloureuses.

Marie ? Il l'imagina telle les douces vierges de plâtre qu'il avait vues trôner sur les autels, entourées de fleurs naïves, quand il était enfant.

C'était pour elle qu'il avait voulu, de toute son énergie, recouvrir la lumière. Il s'était dit que croire que ce fût lui qu'elle aimait était un leurre, qu'il était fou de se l'imaginer, mais que s'il n'était plus infirme, s'il redevenait pareil aux autres hommes, il lui serait peut-être possible d'entrer en lutte avec ce rival inconnu qui faisait souffrir la bien-aimée et d'emporter sur lui la victoire.

Marie ! Il ne concevait plus la vie sans sa tendresse et avait follement rêvé qu'elle lui donnât un jour le nom d'époux.

A présent, toute sa foi, tous ses espoirs, toute son énergie s'écroulaient devant l'irréparable. Il se sentait à jamais celui qu'on console et dont on a pitié.

Douleur, affaissement de tout son être, il était vaincu !

Il abaissa sur ses prunelles mortes ses paupières brûlantes, une eau amère envahit ses yeux, ruissela sur son visage. Il lui sembla que son cœur crevait ! Les pleurs qu'il avait versés pour Manon Ronceray lui apparurent une fugitive rosée qu'un seul rayon de soleil peut faire évanouir, mais ces larmes-ci, cuisantes comme une lave, étaient de celles qui tracent sur les joues où elles coulent d'ineffaçables traces !

Un pas furtif fit craquer l'escalier, la porte grinça, ouverte par une main légère, une voix fit :

— Mon Claude, mon pauvre petit!

Mme Lariège entoura de ses bras son enfant sanglotant, incapable de retenir plus longtemps le secret d'amour qui fusa de ses lèvres.

Le soleil s'était éteint, la nuit était presque venue qu'ils étaient encore l'un auprès de l'autre, le jeune homme appuyant son front lassé sur l'épaule maternelle.

Le lendemain, Clotilde s'arrangea de façon à être seule au salon, avec Marie et sa mère, cependant que Claude était au jardin.

A son visage, Mme Nizolles comprit qu'elle voulait leur faire une confidence pénible.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle avec intérêt.

La pauvre mère leva sur elle un regard bouleversé.

— Henriette, dit-elle, je ne puis m'empêcher de vous confier ma peine, à Marie et à toi, bien que mon fils m'eût fait promettre de la tenir secrète. Il me semble que mon devoir au contraire est de parler, d'essayer de remédier dans la mesure du possible, à toutes les tristesses qui attendent celui qui est ma raison de vivre.

— Je t'e nprie, parle, fit Mme Nizolles, que pouvons-nous pour lui ?

— Marie, continua Mme Lariège, d'une voix tremblante, je vous supplie de ne pas me trahir, de ne point révéler à Claude que je vous ai dévoilé son âme, que je vous ai rapporté la confession qu'hier je lui ai arrachée. Le malheureux vous aime, Marie ! C'est pour cela que nous sommes allés à Paris ; il a cru, exalté par sa passion, que quelque magicien de la science pourrait lui rendre ses yeux et qu'il deviendrait ainsi pour vous un époux souhaitable. Hélas ! il ne sera jamais qu'un pauvre infirme, auquel vous ne pourrez accorder qu'une fraternelle amitié. Pas plus que moi, il ne s'abuse là-dessus, et il songe avec épouvante qu'avant quinze jours, la saison s'achevant, il nous faudra quitter la chère maison normande où vous lui avez donné tant de bonheur, que Paris, la vie, vous reprendra et qu'il va vous perdre !

« Vous perdre ! Ah ! chère petite, je tremble rien qu'à cette pensée, car je crois que Claude pourrait en mourir ! Tout ce que j'ai éprouvé jusqu'ici n'était qu'émotions passagères, m'a-t-il dit, j'ai découvert que Marie était les battements de mon cœur, la chaleur de mes veines et sans elle, l'univers pour moi deviendrait glacé !

« Hélas ! Marie, je ne me leurre pas d'impossibles espoirs, je sais bien que mon pauvre enfant ne peut prétendre au bonheur, mais si je vous ai fait cette confidence, c'est pour attendrir votre cœur si généreux, obtenir de vous la promesse que vous aurez pitié de lui, que vous ne l'abandonnerez pas, que vous demeurerez son amie, sa sœur !

Mme Lariège se tut, sa voix pleine de sanglots s'éteignant dans sa gorge. Marie l'avait écoutée avec une immense émotion ; une joie délirante s'infiltrait en elle avec chacune des paroles de la pauvre femme. Claude avait oublié Manon, Claude l'aimait, c'était elle qui avait pris place dans dans son âme !

Elle se leva, un sourire radieux entr'ouvrait ses lèvres, elle alla vers sa mère, comme pour lui demander un consentement.

Mme Nizolles avait intensément suivi les progrès de ce mélancolique amour dans le cœur de sa fille, elle avait longuement songé à ce que serait sa vie auprès de cet époux sans regard et aujourd'hui, elle discernait nettement que son bonheur était auprès de l'infirme, si triste qu'un tel mariage fût en apparence. Trop troublée pour pouvoir prononcer une parole, elle saisit soudain son enfant contre elle, l'embrassa avec émotion.

Marie comprit qu'avec ce baiser elle accueillait Claude et, se tournant vers Clotilde, elle dit en lui prenant les mains :

— Ne pleurez pas ! Je n'abandonnerai Claude qu'avec la vie !

"J'appellerais cela un repas 'bien équilibré'!"

1. **"Et ce n'est pas un repas ordinaire!** Attendez de goûter à cette délicieuse soupe et à ces légumes crémés! Maintenant, mettez-vous à table et régalez-vous! Maintenons-nous en forme et nous ne serons jamais absentes au travail! Les ouvrières d'usines *ont besoin* de se nourrir ainsi . . ."

2. **"Je rentre à la maison** quelques minutes seulement avant vous, mes amies, mais la cuisine est facile si l'on comprend les règles d'alimentation convenable et si l'on sait les appliquer. Les aliments en boîtes sont très nourrissants . . . et le dîner de ce soir est *idéal* au point de vue nutritif . . ."

3. **"Vous voyez, mes amies,** avec des aliments en boîtes, on prépare vite un repas . . . ces aliments sont *cuits après avoir été scellés*, afin de conserver toutes leurs propriétés. Je les fait simplement *chauffer*—ils ne faut pas les faire *cuire*, car cela en diminue la saveur et la valeur nutritive."

4. **"Je me crois** bonne cuisinière. Pour vous en rendre compte, goûtez à cette sauce. Je l'ai faite avec le liquide dans lequel les pois ont été conservés et *cuits après avoir été scellés*. Je garde toujours les sirops et les liquides des aliments en boîtes—c'est excellent pour les soupes, sauces, desserts . . ."

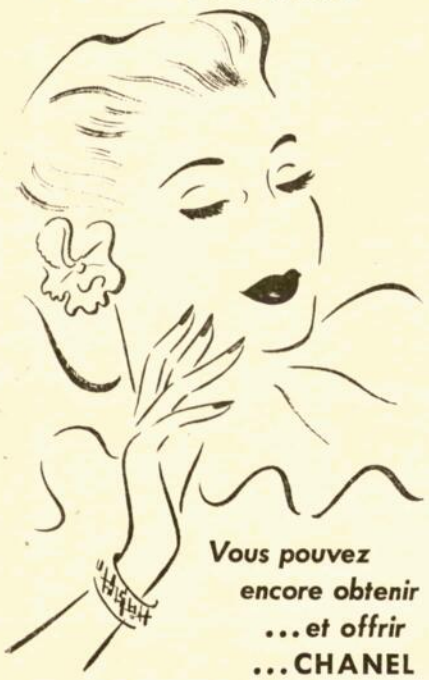
5. **"Je puis vous dire** aussi que les aliments en boîtes nous fournissent une grande quantité des éléments nutritifs qu'il nous faut pour avoir un régime alimentaire bien équilibré. Et vous avez l'air toutes deux si satisfaites maintenant que vous êtes une preuve convaincante qu'une alimentation convenable *peut* être un plaisir!"

"QU'EST-CE QUE C'EST?"

"DES ALIMENTS EN BOÎTES — POUR LA VICTOIRE!"

Cette annonce est publiée dans l'intérêt du Programme d'Alimentation du Canada, par la **American Can Company** —Toronto, Hamilton, Montréal; et la **American Can Company Limited,** Vancouver — fabricants de récipients pour aliments depuis près d'un demi-siècle.

Magie Subtile
POUR TOILETTE ESTIVALE



Vous pouvez encore obtenir ...et offrir ...CHANEL

Essayer l'eau de Cologne Chanel c'est découvrir une lotion d'une délicieuse fraîcheur pour la saison chaude; elle sera votre charmant défi au soleil, le gage discret de votre élégance. Vos magasins préférés vous offrent le Chanel, qui vous gardera cet été, séduisante et délicatement rafraîchie.

CHANEL
PARFUMS ET EAUX DE COLOGNE

Quctre odeurs légères et exquises:
No. 5, Gardénia, Cuir de Russie, No. 22,
Eaux de Cologne: 2 oz. $2.00. 6 oz. $4.00.
Parfums: ¼ oz. $3.00, 1 oz. $10.00.

Et elle quitta la pièce, gagna la terrasse, descendit au jardin.

Le soleil parait le ciel de rouges lambeaux flamboyants ; son disque lumineux, près de sombrer à l'horizon, ensanglantait la mer qui roulait des rubis. Une brume légère, aux tons d'opale, tamisait la lumière de ce crépuscule automnal et la fauvè parure du parc bruissait doucement sous le vent tiède. Il sembla à Marie que la splendeur de ce soir habillé d'or avançait avec elle dans les allées, l'amenait dans une apothéose vers celui auquel elle allait lier ses jours.

Claude était assis au milieu d'une pelouse, dans un fauteuil de jardin. Sa pose abondonnée, son front rejeté en arrière, la tristesse amère de ses traits, que les rayons du ciel touchaient de leur rouge caresse, disaient l'immensité de sa peine.

La jeune fille vint à lui en silence, foulant l'herbe sans bruit.

— Claude ! fit-elle, lorsqu'elle fut de lui toute proche.

Il tressaillit, se leva, un secret instinct l'avertissant qu'elle allait prononcer d'importantes paroles.

Il y eut un silence pendant lequel ils entendirent battre leurs cœurs. Puis Marie ajouta, et ce fut comme si son âme montait à ses lèvres :

— Claude, il ne faut plus souffrir !

— Pourquoi me dites-vous cela, Marie ? balbutia-t-il.

Elle prit ses pauvres mains tremblantes :

— Parce que je vous aime, répondit-elle, et que, si vous le voulez, nous serons unis !

Il crut que le ciel venait de s'entr'ouvrir, un vertige fit chavirer sa tête, il tomba à genoux, bégaya :

— Marie, Marie ! Ayez pitié d'un pauvre homme ! N'abusez pas un malheureux, ne vous jouez pas de son cœur déchiré !

Elle le releva, passa sur son front ses mains pieuses.

— Je vous aime, Claude, répéta-t-elle, mon bonheur est auprès de vous !

Il l'enlaça de ses bras éperdus, serra sur sa poitrine cette fée qui lui ouvrait les portes de toutes les félicités humaines, ses lèvres touchèrent le front pur, scellèrent leurs fiançailles d'un baiser aveugle et frémissant.

Deuxième Partie

Chapitre Premier

Vladimir Nikof était un original. Venu de Pologne sans sou ni maille, il avait conquis Paris, la gloire et la fortune par la seule force de son énergie : la métropole l'avait proclamé le plus grand musicien de l'époque. Mais pas plus l'argent que la renommée n'avait réussi à assagir ce bohème impénitent dont l'humeur fantasque n'acceptait pour guide que son caprice et ses enthousiasmes. A présent, c'était un homme d'une soixantaine d'années, mais dont le cœur était demeuré impérissablement jeune et généreux.

Ce matin-là, délaissant sa voiture, il flânait à pied par les rues de Neuilly, humant l'air embrumé d'octobre. Le ciel lourd n'était que voiles gris et les arbres des avenues, des jardins, achevaient de se dénuder sous la poussée d'un vent aigre. Nikof aimait à errer ainsi, sans but et sans hâte, laisant son esprit enfourcher mille chimères.

Comme il entrait dans une allée où s'alignaient des villas coquettes, posées en retrait derrière les haies de leurs jardinets, une cascade de notes légères, issues d'un piano, vinrent toucher l'oreille du virtuose. Il s'immobilisa, la mélodie était prenante et celui qui l'exécutait témoignait d'une rare maîtrise. Nikof demeura planté sur le trottoir, soudain indifférent à tout ce qui n'était pas ces harmonies qui éveillaient en lui une vive attention.

La maison devant laquelle il était arrêté était la demeure d'hiver de Mme Lariège. Derrière ses murs tapissés de lierre. Claude, depuis des années, abritait ses rêveries, ses douleurs, ses espoirs. C'était lui qui jouait, qui traduisait sur le clavier le chant enivré né de son cœur en fête. L'amour est un divin créateur, il magnifiait l'inspiration du jeune homme, lui faisait trouver de merveilleux accents, des rythmes rares, précieux. La musique fusait de ses mains habiles, ruisselait autour de lui, débordait la maison, gagnait la rue, envoûtait de sa magie le maestro qui l'écoutait.

L'art avait sur Wladimir Nikof une invincible force, il demeura subjugué, saisi, magnétisé par la pureté unique de cette symphonie.

Le ciel embrouillassé se mit à l'envelopper d'une humidité grise, des gouttelettes s'accrochèrent au bord de son chapeau, à ses vêtements ; il n'y prit pas garde, agrippé à cette envolée de notes qui le ravissait.

Enfin, au paroxysme de l'enthousiasme, s'abandonnant à la fougue, à l'impétuosité qui lui étaient naturelles, l'artiste se mit à carillonner à la grille qui fermait le jardin, en proie à une véritable effervescence. Un domestique vint ouvrir, lui demanda qui il désirait voir mais Nikof, emporté par son admiration, ne l'écoutait guère, il passa devant lui en trombe, pénétra dans la maison en s'écriant:

— Qui joue là ? De qui est cette musique ?

Le valet de chambre crut avoir affaire à un fou et courut à sa suite guidé par le son. Le maître avait déjà franchi la porte de la pièce où se trouvait Claude ; il aperçut celuici de dos, assis devant son instrument, et à côté de lui la blonde Marie qui écoutait ces rythmes célébrant leur amour.

Elle se leva en voyant cet inconnu qui faisait irruption, mais qui mit un doigt sur la bouche pour lui demander le silence car Claude, absorbé par son jeu, n'avait pas entendu ouvrir la porte et achevait de dérouler ses mélodies.

La jeune fille, interdite, demeura un instant sans parole, ce qui permit au jeune homme de plaquer l'accord final.

— De qui est cette musique ? De qui est cette musique, s'écria Nikof transporté, ne réfléchissant pas à ce que son sans-gêne, son intrusion dans cete maison pouvaient avoir d'ahurissant.

Lariège se retourna à cette voix qui lui était inconnue et interrogea :

— Qui est là ? Qui me parle ?

Le maître découvrit avec stupeur que ses yeux fixes ne le voyaient pas. Un grand apitoiement le saisit : l'hymne triomphant qui l'avait charmé était issu des ténèbres, le chantre était aveugle !

Une exclamation lui échappa.

— Oh ! . . .

Et il ajouta, calmé soudain par le spectacle de cette infortune :

— Pardonnez-moi, je ne suis ni un fou ni un malfaiteur quoique j'aie un peu bousculé votre domestique ce qu'il me pardonnera, j'espère.

Il rit devant la figure ébaubie du valet de chambre et dit encore :

— La faute de mon irruption est imputable à cette fenêtre ouverte. La musique, quand elle est belle, m'exalte, j'ai cédé à une irrésistible impulsion et j'ai voulu savoir quel est l'auteur du morceau que vous exécutiez, Monsieur.

— C'est moi-même, répondit Claude, étonné, mais . . .

Le maître l'interrompit, lui saisit les mains et dit sur un ton ému où l'admiration à la compassion se mêlait :

— Votre musique est merveilleuse, jeune homme, et vous la jouez comme un archange !

Et comme Lariège avait un sourire sceptique :

— Vous pouvez m'en croire, acheva-t-il, je m'y connais, je suis Wladimir Nikof.

— Wladimir Nikof !

Claude répéta ce nom avec une vénération profonde, le génie de ce musicien célèbre l'avait toujours enthousiasmé, il exécutait toutes ses œuvres, suivaient passionnément ses récitals. L'appréciation d'un tel homme lui était précieuse, bienfaisante, versait en lui une énorme joie.

— Claude, Claude ! s'écria Marie, ravie de voir du bonheur sur son visage ; ne t'avons-nous pas toujours dit que tu es plein de talent !

Elle battit des mains de plaisir, transportée par cette hommage dont le bien-aimé était l'objet.

Nikof regarda la charmante enfant avec un sourire.

— Votre sœur ? questionna-t-il, s'adressant à Claude.

Le jeune homme prit dans les siennes les douces mains fines et répondit d'une voix émue, révélant combien le mot qu'il prononçait paraissait pour lui merveilleux :

— Non, ma fiancée !

Le vieux musicien surpris fixa un instant cette jeune fille dont le regard enveloppait de tendresse cet homme infirme. Une émotion le gagna :

— Oh ! combien joli ! . . . murmura-t-il.

Et son intérêt grandit encore pour l'artiste aux prunelles mortes. Le grand talent qu'il venait de découvrir, autant que cet amour touchant, si digne de respect, éveilla en lui l'idée de faire gravir au pauvre aveugle les marches du triomphe. Il s'enquit si Claude avait déjà eu des œuvres publiées, si la critique lui avait fait bon accueil, s'il se produisait lui-même dans des concerts.

— Non, répondit Lariège, jusqu'ici, à cause de mes yeux, je n'ai rien tenté, je me sentais tellement en dehors de la vie !

Nikof comprit tout ce que cette phrase contenait de tristesse. Il s'approcha de celui qui l'avait prononcée, posa sur son épaule une main compatissante :

— Jeune homme, dit-il, le destin vous a privé de la lumière, mais il vous a donné un autre don en échange : le génie ! Voulez-vous de la gloire ? Je ne crois pas me tromper en vous disant qu'elle est à votre portée et je suis prêt à m'entremettre pour vous aider à la conquérir.

— Maître . . . balbutia Claude Lariège éperdu, croyant à un songe.

Mais déjà le Polonais, pressé de réaliser le projet que lui avait dicté son enthousiasme, quittait les deux fiancés en disant :

— Demain, je reviendrai avec mon éditeur.

Une grande nervosité s'empara de l'infirme, un tumulte agita ses pensées, il répéta mentalement le mot magique que venait de prononcer le maestro :

— La gloire !

Jamais, jusque là, la pensée d'un possible succès ne l'avait effleuré, il avait cherché au contraire à dresser autour de lui les impalpables murailles de la solitude et de l'isolement, mais à présent qu'il avait remporté sur le sort cette incommensurable victoire : l'amour de Marie, la renommée prenait à ses yeux une valeur nouvelle, lui apparaissait comme

une compensation colossale à offrir à celle qui acceptait si généreusement de devenir la femme d'un être physiquement amoindri.

Si Wladimir Nikof ne se trompait point, s'il réussissait à faire rendre hommage à son talent par le grand Paris, dispensateur fantasque des couronnes de lauriers, Marie aurait un époux célèbre !

L'amoureux humble, anxieux qu'était Claude, envisagea une éventualité aussi merveilleuse avec un indicible tressaillement intérieur.

Depuis l'heure bénie où la jeune fille lui avait donné sa foi, Lariège vivait un rêve extasié mais non exempt de trouble. Sans doute il ne redoutait pas que l'amour de Marie fût une tendresse fragile, il en avait dès l'abord mesuré la valeur, il savait quel trésor était le cœur qui s'était associé au sien et ne craignait pas qu'il se lassât de se prodiguer au malheureux qu'il était. Mais il lui arrivait de se dire :

— Marie mériterait mieux que moi, quelle folie de sa part de s'enchaîner à un infirme, ne serait-elle pas digne de la plus brillante des unions ?

Et il souffrait alors intensément de son état, découvrait plus que jamais dans quelle infériorité sa cécité le plaçait vis-à-vis des autres hommes, se jugeait un pauvre être, méritant tout au plus de la charité et non de l'amour.

— Et pourtant elle m'aime, se répétait-il, elle se sent heureuse auprès de moi ! Mais ne regrettera-t-elle pas plus tard d'avoir choisi le triste époux que je suis ? Ai-je vraiment le droit d'accepter le don sublime qu'elle veut me faire ?

Il se torturait, s'abîmait dans des pensées cruelles que la présence chère ne parvenait pas à annihiler.

Parfois il lui venait des pudeurs douloureuses, il cherchait à dissimuler devant la jeune fille les multiples misères que lui valaient ses yeux éteints, s'efforçait de se passer de l'aide d'autrui pour se diriger, saisir des objets, tentait de se mouvoir tel un être normal.

Marie apercevait ces pauvres fiertés si touchantes, elle devinait quel sentiment les dictait et elle le saisissait alors dans ses bras avec une tendresse passionnée.

Claude, Claude ! s'écriait-elle. Sais-tu que tu me fais mal, ne veux-tu plus de « tes yeux »? Cher aimé, ne sais-tu pas que je t'aime d'un amour que rien ne peut éteindre, jamais? Que sont tes prunelles mortes à côté de ton âme que tant je chéris ? Je t'en supplie, ne redoute pas de me demander secours, de t'abandonner devant moi, il me semblerait que notre communion ne serait plus complète, qu'un fossé se creuserait entre nous. Je veux partager tes peines, Claude, encore plus que tes joies !

Et elle s'efforçait de l'envelopper de plus de tendresse encore, de lui faire oublier qu'un mur d'ombre implacablement l'encerclait.

Avec les derniers jours de septembre, ils avaient dit adieu à la maison normande où leur bonheur était né. On avait clos les portes et les volets du domaine et rejoint Paris déjà habillé de brumes froides annonçant l'hiver.

Madame Lariège, éperdue à l'idée que son fils allait être heureux, ne savait de quels mots de gratitude saluer Marie chaque fois qu'elle la voyait arriver dans la paisible demeure tapissée de lierre où Claude égrenait des harmonies, une exultation touchante faisant rayonner son visage aveugle !

Marie ! Comme il l'aimait ! De quelle félicité étaient à présent tissés ses jours ! Mais que n'eût-il donné, hélas, pour être un fiancé comme les autres, un fiancé dont on ne dit pas: pauvre garçon !

Ces deux mots apitoyés, il les avait entendus, saisis au vol, son ouïe développée discernant les moindres chuchotements. Mais jamais ils ne lui avaient fait mal comme à présent qu'il aimait, qu'il était aimé.

L'espoir inattendu, que venait de lui donner Wladimir Nikof, le remplit d'une immense fébrilité. S'il devenait célèbre, si Paris le hissait sur le pavois de la renommée, l'éclat qu'acquérait son nom ne compenserait-il pas la tare que constituaient ses yeux morts ?

Le sort de celle qui partageait sa vie ne serait-il pas ainsi plus enviable ?

Il l'attira à lui, la serra doucement contre son cœur tremblant d'espérance.

— Marie, dit-il, si cet homme disait vrai, si tu pouvais être un jour fier de moi !

Elle sourit, touchée, comprenant à quel point la gloire n'était pour lui qu'un prétexte à la rendre plus heureuse, à lui faire oublier qu'il était infirme. L'enlaçant de ses bras, elle dit, dans un baiser :

— Je suis fière de toi, mon Claude, je n'ai pas besoin des trompettes de la renommée pour frémir d'orgueil en me disant : il m'aime ! car pour moi tu es le plus noble et le plus digne, et ton génie, je l'ai depuis longtemps découvert dans mon cœur ! Mais savoir que l'on te rendra hommage, que Paris tout entier connaîtra ton mérite, voilà qui me ravit pour toi, car il n'y a pas de bonheur, mon aimé, que je ne te souhaite !

— Marie, Marie ! s'écria-t-il radieux, l'amour met en moi une ambition nouvelle ! Ah, fasse le ciel que le destin ainsi me venge, répare de cette façon le mal qu'il m'a fait.

CHAPITRE II

UN MOIS plus tard, Nikof ayant réussi à intéresser son éditeur à Lariège, d'innombrables affiches placardées sur les murs de Paris annonçaient le premier récital du jeune homme.

Marie, le cœur battant, vint avec sa mère chercher le bien-aimé pour le conduire avec Mme Lariège à la salle de concerts où il devait se produire.

Tous quatre demeuraient silencieux dans la voiture qui les emportait à travers les rues. Claude, visiblement nerveux, tenait dans sa main fébrile la main chérie, la lumière crue des lampadaires électriques éclaboussait au passage son visage tendu par l'espoir, la volonté du triomphe.

Le vieux maestro attendait son protégé, il s'était pris pour lui d'une amitié emportée, paternelle, sa réussite lui tenait à cœur comme s'il se fût agi de lui-même, il lui semblait qu'il transmettait entre les mains de l'artiste aveugle le flambeau de l'art qu'il avait, dans sa jeunesse, fait briller d'un si vif éclat.

— Allons, Lariège, fit-il en le prenant familièrement aux épaules, j'ai confiance et je veux vous infuser ma foi pour que vous affrontiez le public sans défaillance !

Claude le remercia d'un sourire.

— J'emmène déjà votre mère et Mme Nizolles dans la salle et je vous laisse encore un instant votre douce Marie, acheva le Polonais.

Et il entraîna les deux dames à travers les coulisses jusqu'à l'enceinte où se pressait une foule brillante et nombreuse.

L'aveugle se prépara à s'approcher du piano qui l'attendait derrière le rideau encore baissé ; sa fiancée lui adressa une dernière parole tendre, un encouragement tout plein

(Lire la suite page 41)

Votre Sourire Triomphe

QUAND VOS GENCIVES SUBISSENT LE TRAITEMENT SPECIAL IPANA !

Evitez la " Brosse à Dents Rosée " . . . faites que vos gencives soient plus fermes . . . vos dents plus brillantes avec

IPANA ET LE MASSAGE

UN SOURIRE enchanteur, radieux vous gagne l'admiration, où que vous alliez. Suivez donc l'exemple de milliers d'autres personnes : protégez ce sourire—consacrez quotidiennement un soin spécial à vos gencives tout aussi bien qu'à votre denture !

C'est que, voyez-vous, les gencives ont besoin constamment d'exercice et de stimulant—dont les prive la nourriture molle, bien cuite de nos jours. Privées d'exercice, les gencives ont tendance à devenir tendres, sensibles—laissant quelquefois sur votre brosse à dents cette légère teinte révélatrice "rosée".

Ne jamais négliger la "Brosse à Dents Rosée"

Si vous constatez "la brosse à dents rosée", voyez votre dentiste sans plus tarder. Il se peut que cela ne soit pas alarmant ; mais il n'appartient qu'à ce dernier d'en juger. Il y a des chances qu'il vous dise que vos gencives ont besoin de plus d'exercice, et il est très probable qu'il vous recommande le bienfaisant stimulant d'Ipana et du massage.

Car Ipana est plus qu'une bonne pâte dentifrice. Lorsqu'elle est massée sur les gencives avec le bout du doigt ou la brosse à dents, elle contribue à leur donner la fermeté et le stimulant dont elles ont besoin— facilite un regain de résistance en vue des ennuis sérieux en conservant les gencives fermes et saines.

Adoptez dès maintenant Ipana et le massage et collaborez ainsi avec votre dentiste pour conserver vos dents brillantes—votre sourire plus attrayant.

Un produit de Bristol-Myers

FABRICATION CANADIENNE

IPANA

PÂTE DENTIFRICE

TROIS CHOSES À RETENIR EN TEMPS DE GUERRE :

1 Nettoyez vos dents, massez vos gencives chaque jour et voyez votre dentiste régulièrement pour examen.

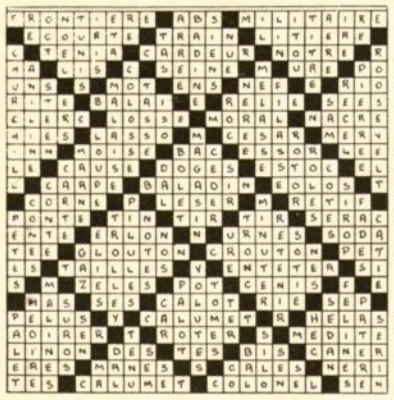
2 Ne gaspillez pas Ipana. Vous n'en avez besoin que de peu pour nettoyer et masser vos gencives.

3 Remettez au pharmacien un tube métallique vide lorsque vous achetez un nouveau d'Ipana.

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

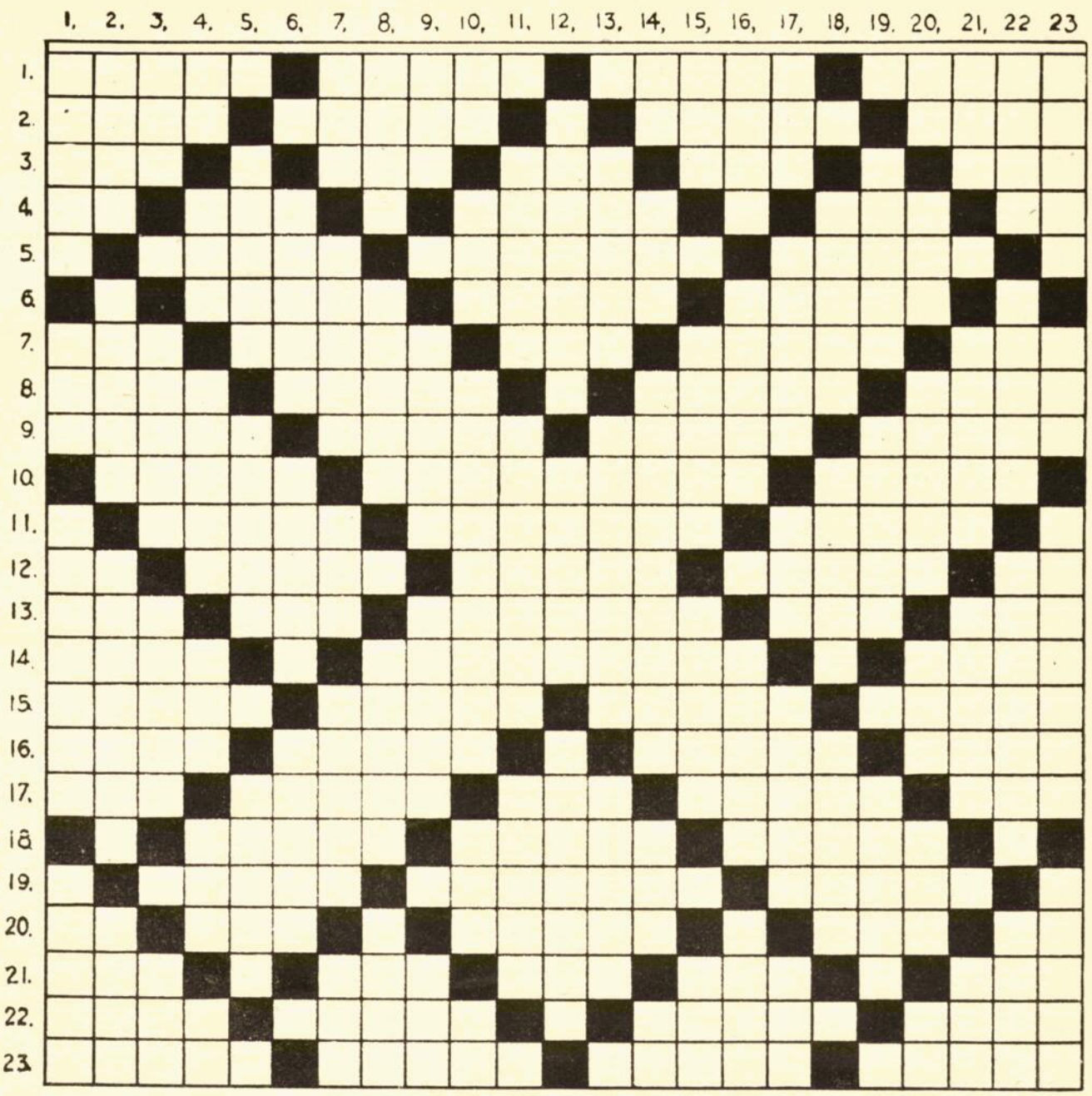
GRANDE SERIE — No 80

Solution du problème du mois dernier.



HORIZONTALEMENT

1. Matière grasse qui s'élève au-dessus du lait. — Infériorité de qualité. — Piqûre qu'on fait dans l'étoffe avec une aiguille enfilée de soie. — Champignon vénéneux.
2. Conduite d'appel d'air au-dessus de la voûte d'un four de boulanger. — Petite pelote ronde, servant à jouer. — Linge où l'on a mis une drogue pour la faire infuser. — Personne qui tient hôtel.
3. A toi. — Liliacée. — Bateau long. — Terme du jeu de tennis. — Funeste.
4. Lame chéniteuse. — Fer de prisonnier. — Pièce destinée à recevoir les invités. — Ophidien. — Interjection.
5. Farine alimentaire. — Hutte en planche des soldats. — Qui a de l'ordre.
6. Petite rave à saveur piquante. — Gros poisson du genre *gadi*. — Qui a la forme d'un cœur.
7. Ce qui termine un objet. — Animal engendré d'un âne et d'une jument. — Affirme qu'une chose n'est pas vraie. — Boue. — Béante.
8. Renverse. — Etat de l'Afrique septentrionale. — Angle d'un mur. — Robuste.
9. Petit couteau de poche. — Grosse lanterne à bord des vaisseaux. — Suite de mouvements cadencés du corps. — Genre.
10. Port sur la Méditerranée, à La Goulette. — Femme de chambre. — Abattue.
11. Vers plat. — Opérations pour séparer au moyen de l'eau les parties terreuses. — Sorte de tenailles.
12. Interjection. — Nom général de tous les mammifères. — Assujettir à demeure. — Engin pour prendre les animaux. — Avalé.
13. Gelée des eaux. — Possédée. — D'une bienveillance doucereuse. — Nuage. — Voix propre à chaque animal.
14. Successeur d'Abou-Bekr. — Gâteau léger. — Qui vient de la bouche.
15. Auges dans lesquelles se meuvent les meules. — Fleurs qui ne portent que des étamines. — Chef-lieu d'Ille-et-Vilaine. — Alarme.
16. Rotule. — Extrémités de l'axe. — Lestes. — Crochet de fer.
17. Ville d'Autriche. — Très jeune. — Substance friable. — Cérémonies religieuses. — A toi.
18. Doux et caressant. — Beau-frère de Napoléon. — Différentes parties d'une habitation.
19. Ville de Belgique. — Tube de verre au moyen duquel on fait le vide dans les ampoules des lampes électriques. — Chef-lieu, arrondissement de Mayenne.
20. A marqué un sentiment de gaîté. — Titre anglais. — Habitant d'un grand pays qui combat efficacement l'Allemagne sur les champs d'Europe. — Et le reste. — Conjonction.
21. Gendre de Mahomet. — Miette. — Marque de camion. — Ancien bouclier oblong. — Préfixe.
22. Fille d'Eurytos épousée par Héraclès. — Déclivité. — Membre d'une congrégation religieuse. — Convenable.
23. Eparpille. — Réunion de personnes qui professent la même doctrine. — Premier estomac des ruminants. — Qui est sans effet.



VERTICALEMENT

1. Duvet long et soyeux. — Grand baquet de bois. — Vache qui a perdu une de ses cornes. — Carbonate de chaux, tendre et blanc.
2. Chemins de ville. — Contestation. — Ane sauvage de l'Asie occidentale. — Groupe de maisons isolées.
3. Légumineuse. — Ouvrier en soie des fabriques à métier de Lyon. — Pierre bleue qui est du silicate d'alumine de soude de chaux. — Espace de terre entouré d'eau de tous côtés.
4. A moi. — Qui marque la raison. — Tonneaux qui servent à transporter de l'eau. — Roi, en latin. — Pronom démonstratif. — Préposition.
5. Nom donné par les Orientaux à un bouquet de fleurs. — Terminée. — Graminée connue sous le nom de *millet des oiseaux*.
6. Mollusque lamellibranche appelé *houlette*. — Découpée d'une manière tortueuse. — Oter la peau d'un fruit.
7. Ce qui est contraire au bien. — En Orient, riz gras. — Durée ordinaire de la vie. — Raison d'agir. — A moi.
8. Autrefois, en latin. — Fromage des Alpes, blanc et compact. — Qui prend plaisir à faire du mal. — Déliée et menue.
9. Eux. — Qui a rapport à la tonalité. — Pierre plate et ronde qu'on lance le plus près d'un but marqué. — Et le reste.
10. Adverbe. — Type représentatif du gouvernement des Etats-Unis. — Compagnons. — En état d'être récolté. — Conjonction.
11. Titre de noblesse au-dessous de celui de vicomte. — Redingotes un peu longues. — Humeur aqueuse.
12. Nom italien de la fièvre paludéenne. — Auteur d'un célèbre boléro. — Carbonate de plomb appelé blanc d'argent (pl.).
13. Nœud de ruban de cheveux. — Mûrir par la réflexion. — Forte corde pour prendre les animaux.
14. Pronom indéfini. — Nuage. — Agent de génie chargé de la conservation du matériel des casernements. — Employé pour toi. — A moi.
15. Une des Cyclades. — Bassin qui contient l'eau du baptême. — Ville de Palestine. — Agent politique et aventurier français.
16. Assorties. — Motif. — Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Berger que Polyphème écrasa sous un rocher.
17. Vaisseau de terre. — Inspection pour assurer que tout est en ordre. — Conifère. — Sans tache. — Indivisible.
18. Echassier des marais salants. — D'une manière plus accomplie. — Soumet à une pression.
19. Rondelle métallique qui bouche le trou d'un évier. — Rêve. — Sentier.
20. Interjection. — Temps écoulé depuis la naissance. — Puissance d'action physique chez un être vivant. — Ornement en forme d'œuf qui décore une corniche. — Aride. — Marche.
21. Substantif. — Serre-fil pour établir le contact électrique. — Chef-lieu, arrondissement de Diu. — Triage.
22. Etat d'Amérique. — Qui a encore de la sève. — Faire cuire à feu doux. — Place forte d'Algérie.
23. Conformément à. — Saison. — Morceaux de bois longs et ronds que l'on renverse à l'aide d'une boule. — Résine du pin.

LES DEUX BEAUTES

(Suite de la page 39)

d'amour et elle se disposait à le quitter pour se mêler à son tour au public, quand elle poussa une exclamation légère échappée malgré elle : les bras chargés d'une lourde gerbe de fleurs, Manon, plus belle que jamais, venait de surgir de la porte d'entrée, apportant à l'infirmière cette moisson de calices.

— Monsieur Lariège, dit-elle après avoir tendu la main à Marie, vous rappelez-vous Manon Ronceray ?

Le jeune homme tressaillit à ce nom, à cette voix dont le souvenir en lui s'était éteint. Mais l'éblouissante jeune fille ne lui laissa pas le temps de répondre, elle plaça dans ses bras les odorantes corolles et dit :

— J'ai pensé à vous apporter des fleurs, car jadis vous m'aviez dit passionnément les aimer. J'ai voulu que vous respiriez celles-ci avant de vous présenter au public pour la première fois, trouvez dans leurs pétales mes vœux de succès.

Déjà elle s'éloignait et Claude, stupéfait, aspira machinalement ces fleurs merveilleuses qu'il ne pouvait distinguer mais qui l'enveloppèrent de leurs effluves embaumées, touchèrent ses mains, ses joues de leur fraîcheur.

Marie était demeurée interdite, elle n'eut pas le temps de réaliser son propre sentiment, le moment était venu pour Lariège d'entrer en scène ; elle le quitta, rejoignit sa mère dans la salle. Un flot de pensées confuses tourbillonnaient en elle : Manon revenait à Claude ? Voulait-elle avec cette gerbe réveiller en lui l'amour dont elle l'avait autrefois embrasé ? L'idée de lui apporter ce bouquet était incontestablement délicate, ne fallait-il voir là qu'une réparation à la cavalière façon dont elle l'avait quitté sans même lui dire un adieu ?

Pendant une brève minute, la jeune fille se sentit saisie d'angoisse, le visage du bien-aimé respirant les troublants aromes des lis altiers, des roses fragiles dont Mlle Ronceray lui avait fait don, habita insupportablement son esprit. Mais le rideau se leva, un murmure ému courut dans le public devant cet artiste aveugle que l'on conduisait à son instrument. Marie oublia Manon, son cœur palpitant suivit l'élu de son âme, elle n'eut plus d'yeux que pour l'être cher qu'elle savait frémir d'un si pathétique espoir.

Claude gagnerait-il la partie qu'il jouait ? Elle savait quel prix il attachait à cette victoire, ce qu'elle représentait pour son cœur affligé.

Le musicien s'était mis à jouer, ses mains légères glissaient sur les touches, en extrayaient des sons rares et purs qui s'envolaient vers l'assemblée, la noyaient de frémissantes harmonies. Marie l'écoutait, accrochée à chaque note, chaque accord, chaque silence. Plus les instants avançaient, plus elle eût voulu pénétrer l'esprit des auditeurs, leur communiquer son admiration, arracher d'eux des applaudissements.

Claude jouait toujours, il semblait avoir oublié à présent ceux qui l'écoutaient, paraissait faire corps avec son instrument, n'être plus qu'une âme vibrante dont les accents touchaient aux cîmes.

Enfin elle s'arrêta et soudain, vertigineuse minute, la salle ne fut plus qu'un immense fracas, la houle folle des bravos bondit jusqu'à l'artiste, déferla à ses pieds en une grisante cascade, l'encercla de triomphantes clameurs, des claquements délirants des mains battantes.

Joie ! Allégresse ! Claude était vainqueur... Il venait de gravir les échelons qui le plaçaient au dessus des autres hommes. La foule enthousiaste lui tressait des lauriers !

Marie un instant le regarda s'incliner devant cette mer d'admirateurs qui n'était pour lui qu'un opaque mur d'ombre, un précipice obscur d'où montait l'encens de la gloire. Salut aveugle et bouleversant qui fit redoubler les louangeuses clameurs, les rendit frénétiques.

Des larmes ruisselaient sur le visage radieux de Mme Lariège, elle voulut traduire son bonheur à Marie, mais déjà la jeune fille avait volé vers le bien-aimé. Elle arriva en coulisses comme il sortait de scène et saisit ses mains que la jubilation faisait trembler.

— Claude, Claude, murmura-t-elle, es-tu heureux ?

— Oui, répondit-il, car ton fiancé, Marie, n'est plus un pauvre homme.

Il sourit et l'attira contre lui.

Elle appuya son front contre sa poitrine, sentit son cœur battre, trahir la joie qui le transportait. Et elle goûta un ravissement sans borne à se trouver si proche de lui dans cette minute bénie où il culbutait les barrières que lui valait sa cécité.

Claude, un infirme ? Oui, mais génial. L'aveugle venait, par ses propres forces, de se hausser au dessus des clairvoyants.

— Tu as été, tu es mon bonheur, Claude, dit-elle d'une voix que la félicité chavirait. Tu seras mon orgueil aussi !

Mains unies, ils s'abandonnèrent à une minute d'extase, mais un parfum violent et lourd vint toucher les narines de Marie, lui communiqua un trouble, presque un malaise : les lis et les roses de Manon Ronceray étaient posés sur la tablette de la loge du jeune virtuose, c'étaient eux qui répandaient autour des fiancés leur arome irritant.

Un froid subit glaça le cœur de Marie, elle revit le bien-aimé aspirant ces calices nacrés aux senteurs enivrantes, redoutables comme le charme de celle qui les avait apportés.

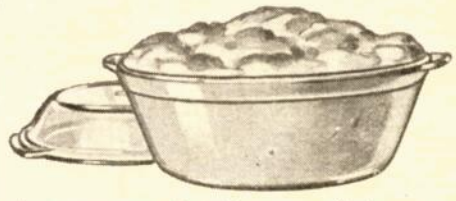
Chapitre III

La renommée de Lariège grandit rapidement. Ce fut comme une fusée qui embrassa l'enthousiasme des Parisiens, le jeune virtuose aveugle conquit vite une toute première place dans l'esprit de la foule comme dans celui de l'élite. Des engagements affluèrent pour lui de toutes parts ; la province et l'étranger, autant que la métropole, demandèrent cette nouvelle étoile dont l'émouvant début avait été une révélation.

La vie du jeune homme se transforma ; de la solitude farouche où il s'était si longtemps terré, du solitaire duo d'amour qu'il avait vécu avec sa fiancée, il passa brusquement à une existence fiévreuse, les ténèbres qui l'enveloppaient devenues vibrantes d'un crépitement de bravos et d'applaudissements.

Un attendrissant émoi l'avait gagné, il lui semblait que chacune des victoires qu'il remportait le rehaussait aux yeux de Marie, rachetait ses gaucheries d'infirme, faisait oublier ses yeux morts. Il lui venait des joies folles qu'il ne pouvait céler, auxquelles il s'abandonnait avec em-

Les jeunes mariées ont une faiblesse pour les USTENSILES EN PYREX !
BRAND

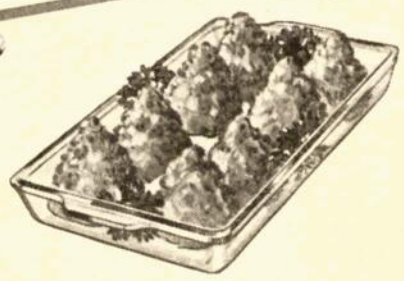


1. Plat-casserole à double usage — Toute mariée en a besoin. Illustré ici avec un Soufflé au Fromage facile à faire. Le couvercle sert aussi d'assiette à tarte. Quatre grandeurs.

2. Un joli cadeau pour un 'shower'. Ces Pots à Cossetarde transparents, en Pyrex, peuvent servir pour les légumes et les desserts, ainsi que pour faire des petits gâteaux ou pour garder des aliments.

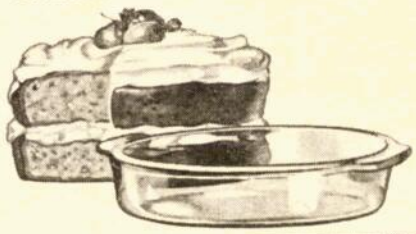
3. Une tarte aux petits fruits dans cette nouvelle Assiette à Tarte "Conserve-Saveur" en Pyrex a vraiment bon goût! Faites cuire 45 minutes dans un four à 400°. Epargne de temps et de combustible. Le bord festonné retient le jus et la saveur. La première Assiette à Tarte en Pyrex avec oreilles.

Inscrivez ces Ustensiles en Pyrex en tête de votre liste pour la mariée!



4. Bols à mélanger! Pour mélanger, servir, garder des aliments et faire de la pâtisserie. Le grand fait un beau Saladier. Le petit suffit pour un Dessert en Gelée pour deux personnes. Contenance — 80, 48 et 32 onces.

5. Les croquettes de poulet se font à la perfection dans ce Plat Utilitaire en Pyrex. Faites les cuire seulement 40 minutes dans un four à 350°. Servez-vous de ce plat pour tous les genres de viandes, pains, desserts! 2 grandeurs.



6. Elle se servira de ce beau Plat à Gâteau en Pyrex pour leur GÂTEAU de 1er Anniversaire! Elle pourra en surveiller la cuisson au travers. Utile aussi pour toutes sortes de gâteaux et pour servir à table. Elle en voudra certainement deux.

ORGANISONS UN 'SHOWER' D'USTENSILES EN PYREX!

Ustensiles de marque **PYREX**
ALLANT AU FOUR—ALLANT AU FEU
Voyez ces plats en Pyrex aujourd'hui à votre magasin préféré !
RECHERCHEZ LA MARQUE DÉPOSÉE PYREX POUR VOTRE PROTECTION!

Les Ustensiles en Pyrex sont de très beaux cadeaux pour un 'shower'. Chaque plat représente trois plats en un. La jeune mariée pourra s'en servir pendant des années, pour la cuisine, la table, le réfrigérateur. Ils épargnent du temps et du combustible, et réduisent le lavage de vaisselle. Et ils aident réellement une ménagère affairée parce qu'ils permettent de surveiller, au travers, la cuisson des aliments. Organisez, maintenant, un 'shower' d'Ustensiles en Pyrex pour la mariée que vous préférez!

Concessionnaires exclusifs pour le Canada: John A. Huston Co. Limited, Toronto

L'AVEZ-VOUS ESSAYÉ?

Savez-vous que votre corps a QUATRE DIMENSIONS? . . . Savez-vous quelle est votre QUATRIEME DIMENSION? Savez-vous comment elle contrôle la *ligne* et le *confort* de votre silhouette?

Le corset à la quatrième dimension est une révolution — scientifique — nouvelle. Seule votre corsetière CHARIS en connaît l'usage. Il lui permet d'étudier l'unique condition importante de votre corps qui, autrement, est négligée. Cela signifie — *dans bien des cas* — la différence qu'il y a entre une entière satisfaction et un désappointement avec le vêtement que vous achetez.

Téléphonez ou écrivez *dès aujourd'hui* à votre établissement local CHARIS pour qu'on vous donne, à domicile, une démonstration du CORSET A LA QUATRIEME DIMENSION. Aucune obligation de votre part. Si vous préférez, servez-vous du coupon ci-dessous.

Charis Ltd.,
New Toronto, Canada

Un modèle type de Charis muni des caractéristiques spéciales de contrôle. Dessiné de manière à vous procurer les avantages du Corset à la Quatrième Dimension.

Charis Ltd., Dépt. LRP3
New Toronto, Canada
S.V.P., m'envoyer sans frais ni obligations, tous renseignements sur le CORSET LA QUATRIEME DIMENSION.
NOMS .....
ADRESSE .....
VILLE ..... Prov. .....
Si vous êtes désireuse de devenir une corsetière CHARIS prière d'indiquer ici ☐

CHARIS DE MONTREAL
1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.
221 Edifice Drummond Tél.: PLateau 3322
CHARIS D'OTTAWA
15 Edifice Birks, Tél.: 2-5179, Ottawa, Ont.
CHARIS DE QUEBEC
251, rue St-Joseph, Tél.: 6567, Québec, P.Q.
CHARIS DES TROIS-RIVIERES
444, rue Des Forges, Tél.: 2626.
Trois-Rivières, P.Q.

Le placement le plus avantageux :
les Obligations de la Victoire

V. . . .

portement, comme si la gloire subite lavait de toute peine son cœur humilié.

Ce matin-là, janvier collait aux vitres une floraison pâle, légère, irréelle, comme tracée par le pinceau fantasque de quelque fée. Claude ne la pouvait voir, mais il entendait le rude vent d'hiver siffler dehors, pousser devant lui, dans un imperceptible frizelis, un léger voile de neige. La porte du living-room où il se trouvait s'ouvrit, deux bras tendres se nouèrent à son cou, il pressa sur son cœur sa fiancée dont le visage frais fleurait bon l'air froid et la bourrasque.

Plus que jamais, Mlle Nizolles consacrait à l'aveugle tous ses jours, toutes ses heures, elle lui lisait son courrier, le guidait dans ses déplacements, s'occupait de ses affaires avec une activité joyeuse qui laissait croire à Lariège qu'elle était heureuse de sa célébrité. Au moment de leurs fiançailles, il avait volontairement fixé la date de leur mariage à la fin de l'hiver, alors seulement près de naître, bien qu'il fût dévoré par l'anxieuse hâte de se voir uni à sa bien-aimée.

— Marie, lui avait-il dit, je veux m'imposer le supplice de cette attente, car je ne veux pas profiter trop vite de ta charité merveilleuse. Peut-être, d'ici quelques mois, verras-tu notre amour d'un œil plus calme et trouveras-tu que de ta part ce serait folie de t'enchaîner à moi. Je t'aime trop pour t'infliger la torture des regrets, mon adorée, si atroce que ta perte serait pour moi. Laissons passer six mois sur nos serments, Marie, six mois qui te permettront de réfléchir, de voir plus nettement ce que serait ta vie auprès de moi. Alors tu me diras en toute franchise si tu ne redoutes pas l'époux aveugle que je suis et, s'il le faut, je te rendrai ta parole, et je saurai me résigner.

Tant de noblesse, de générosité dans son amour avaient vivement ému la jeune fille, elle avait voulu le convaincre que son cœur ne pouvait plus changer, mais il s'était maintenu dans sa résolution bien qu'il sût qu'une rupture eût tari en lui son seulement la joie, mais aussi la vie même.

Aujourd'hui il s'applaudissait de s'être imposer ce délai à son bonheur, d'avoir laissé avec tant d'anxiété couler les jours sur leur premier baiser.

— Je ne suis pas l'infirme craintif que tout atteint, meurtrit, se disait-il, Paris m'a consacré, il m'a fait un autre homme, je puis espérer que ceux qui me verront conduire Marie devant l'autel ne s'apitoieront pas sur le destin qu'elle s'est choisi.

Incapable d'orgueil pour lui-même, le malheureux puisait dans l'excès de sa tendresse une ambition torturante, maladive ; Marie ! Que de félicité il rêvait pour elle ! Comme il souhaitait que leurs noces, au lieu d'être mélancoliques, fussent triomphales !

Tout en écoutant le babil de la jeune fille, il se dit encore, avec un ravissement intérieur, qu'à présent une femme pourrait peut-être avoir de la fierté à porter son nom, mais Marie, décachetant les lettres qu'avait apportées le courrier du matin, interrompit le cours de ses pensées en s'écriant :

— Oh ! Claude, le ministre des beaux-arts t'invite au bal monstre qu'il donne la semaine prochaine, en l'honneur de la musique française ! Tu es mis au rang des célébrités officielles !

Elle rit, joyeuse, et montra le bristol à Mme Lariège qui venait d'entrer.

— Un bal ? fit Claude. On m'invite à un bal ?

Un nuage soudain obscurcit son front, il se vit faire triste figure au milieu de la cohue brillante d'une telle soirée. Il poursuivit, avec un sourire redevenu amer :

— Le singulier cavalier que je ferais, bousculant les danseurs marchant sur les robes des femmes et renversant des verres au buffet. Wladimir Nikof est absent de Paris pour quinze jours ; il ne sera donc pas de la fête, et ne pourra pas me guider.

— Et moi, ne pourrai-je pas t'accompagner, Claude, fit vivement Marie, le sentant avec douleur repris par ses humiliations anciennes. Ne serait-il pas naturel que tu te fisses escorter par « tes yeux » ?

Elle lui sauta au cou et ajouta :

— Je serai fière à ton bras !

Elle avait trouvé la parole qu'il fallait lui dire, le visage du jeune homme se détendit, rasséréné.

La semaine suivante, tous deux gravissaient les marches de l'Opéra, où avait lieu le bal et la jeune fille inquiète croyait voir de la tristesse sur les traits de l'aimé.

Elle ne se trompait pas ; depuis plusieurs jours, la perspective de cette soirée avait fait réintégrer en Claude ses pensées chagrines. Une inquiétude maintenant dans son esprit se faisait jour : il se demandait s'il ne s'était pas trompé en croyant que sa célébrité, si fiévreusement acquise, le reclassait parmi les autres hommes, peut-être même au-dessus d'eux. Sans doute, dans les concerts où l'on sollicitait son concours, il touchait la foule, elle l'environnait, mais il ne s'y mêlait point. Ici, au sein de ce bal, il redoutait de redevenir brusquement, en dépit de sa gloire, l'infirme, l'affligé.

Tout d'abord, Mme Nizolles, sans s'en rendre compte, l'avait peiné.

— Ah ! mon cher Claude, lui avait-elle confié, croyant au contraire lui être agréable, votre petite Marie va vous faire honneur ! Je suis ravie du choix que nous avons fait de sa toilette, elle y est délicieuse ! Un taffetas glacé du plus tendre vert-d'eau, Claude. Rien de plus frais, de plus simple et de plus seyant. Elle a l'air de se mouvoir dans un miroitement de source, c'est vraiment joli !

Le pauvre garçon avait cherché à se représenter cette fiancée si chère parée pour le bal et il s'était dit avec douleur que d'autres hommes allaient la voir, l'admirer, la contempler à loisir, alors qu'elle ne serait pour lui qu'une vision de songe, âprement imaginée dans la nuit lourde où il vivait.

Pour la première fois, un sentiment de jalousie l'avait atteint, il avait envié avec véhémence ceux qui possédaient la lumière, il s'était dit que, pour lui, les atours dont s'était adornée Marie étaient inutiles.

A présent, montant l'escalier qui la menait à la salle du bal, il entendait bruire la soie de cette éblouissante robe de fête, son froufrou résonnait cruellement à ses oreilles, lui égratignait le cœur de son léger tapage.

Claude, es-tu triste ? demanda Marie, inquiète.

Il esquissa un sourire, lui assura que non et elle, pour le distraire, se prit à lui décrire la merveilleuse enceinte qui rutilait de lumières, le faste de la décoration, les gerbes, les cascades de fleurs lumineuses créées par les feux électriques ruisselant des cintres, la beauté des toilettes, des bijoux scintillant sur les épaules nues, le tourbillon prestigieux de la danse réunissant dans un vivant bouquet le chatoiement des soies et des velours avec les habits noirs.

— C'est beau, Claude ! acheva-t-elle.

Elle avait mis une exaltation, un enthousiasme dans ses paroles, cherchant à rendre vivant pour l'infirme le tableau qu'elle essayait de tracer. Mais lui se méprit sur cette ardeur, il crut y voir la compréhensible joie pour cette jeune âme, de se trouver au milieu de la gaîté et du plaisir. Il se jugea lui-même tel un boulet, une chaîne lourde que Marie traînait après elle, l'imagination toute frémissante de l'envie de se mêler aux danseurs, de se décharger, ne fût-ce qu'une seconde, de son pesant amour.

Une souffrance aiguë le traversa, il se sentit odieux à lui-même, eut honte d'avoir accepté le sublime sacrifice que la jeune fille lui avait offert.

Quelques admirateurs de son talent s'approchèrent de lui, apportant à sa peine une minute de diversion, on lui fit fête, il entendit des éloges, de flatteuses paroles. Mais un brillant cercle de jeunes gens avait entouré Marie, il surprit leurs rires, leurs propos joyeux ; tous la priaient de leur accorder une danse.

— Monsieur Lariège, s'écria l'un d'eux, permettez-vous que nous vous enlevions un instant votre fiancée ? Nous vous promettons de vous la rendre dès que l'orchestre se sera tu.

Marie protesta vivement, voulut demeurer auprès de l'aimé, mais son insistance même cingla le malheureux d'un terrible coup de fouet. Sans doute, la jalousie le mordait au cœur, l'idée qu'elle allait tournoyer aux bras de ces jeunes gens le tenaillait d'une âcre souffrance, mais il ne voulait point qu'elle soupçonnât sa peine, qu'elle renonçât à ce plaisir par pitié pour lui. La pitié ! Allait-il autour de lui la sentir renaître ? Ne serait-il, au milieu de ce bal, qu'un objet de compassion pour la bien-aimée, et pour tous ces séduisants cavaliers qui possédaient sur lui cette supériorité écrasante : la lumière !

Marie ! Non, il ne fallait pas qu'elle se crût prisonnière de sa tendresse, qu'elle lui sacrifiât les joies de ce bal, qu'elle lui fît devant tous cette charité.

Son amour autant que sa fierté saignante, il fit un effort immense pour ne rien laisser percer de son tourment et dit d'une voix qu'il voulut enjouée :

— Je t'en prie, ma chérie, accepte ! Cela me fera plus plaisir encore de savoir que tu t'amuses que de t'avoir auprès de moi.

Il eut un rire un peu nerveux et ajouta :

— Allons, Messieurs, prenez-moi mes yeux ! Je consens bien volontiers à demeurer aveugle la soirée entière si la danse plaît à ma bien-aimée.

Et, s'emparant au hasard du bras de l'un de ceux qui se trouvaient à côté de lui :

— Vous me mènerez bien au foyer, Monsieur ? demanda-t-il. Mlle Nizolles pourra plus aisément m'y retrouver qu'ici.

Il entraîna son guide, laissant Marie qui le regardait s'éloigner à regret.

Préférait-il vraiment qu'elle dansât ? Elle ne le démêla point et suivit toute songeuse le cavalier qui l'enleva, la transporta dans la virtigineuse ronde que formaient les danseurs.

L'aveugle fut bientôt assis dans la vaste embrasure d'une fenêtre dont les rideaux amples, les bouquets de palmes et de plantes vertes qui l'ornaient amortissaient un peu le bruit de la fête.

— Etes-vous bien là, Monsieur Lariège ? questionna celui qui l'y avait conduit.

Sur un signe affirmatif de Claude, il ajouta :

— Je m'en vais dire à votre fiancée où je vous ai laissé.

Et il le quitta, se doutant peu à quel tumulte intérieur le malheureux était en proie.

Pauvre Claude ! Il venait de choir du haut de son rêve, il venait de découvrir qu'il s'était trompé, que sa gloire ne le laissait pas moins infirme, que rien au monde ne pourrait racheter ses yeux morts.

Succès, célébrité ? Chimères ! Illusoires réparations dont l'avait leurré le destin !

Jamais il n'avait aussi violemment senti combien l'amour que lui vouait Marie était miraculeux, combien il était magnanime et il ne put étouffer en lui la voix qui lui criait :

— Tu n'as pas le droit d'accepter sa tendresse toute faite de sacrifice, tu n'as pas le droit de la lier à toi qui n'es qu'un pauvre être, un poids prodigieux qui s'agrippe à sa jeunesse. Va ton chemin ! La tristesse est ton lot, ne l'entraîne pas avec toi dans ton abîme, dans tes ténèbres, elle ne t'a déjà que trop donné !

Il s'abandonnait à ses réflexions accablantes quand une voix résonna à côté de lui, une voix dont les intonations chantantes, charmeuses lui étaient inconnues et qu'il identifia aussitôt comme étant celle de Manon Ronceray.

— Bonsoir, Monsieur Lariège, disait-elle, enfin, je vous trouve un instant seul et je vais pouvoir vous dire ce qui tant me pèse !

Le visage du virtuose exprima le plus vif étonnement à ce préambule, mais la jeune fille continua sans paraître se soucier de son effet :

— Il me faut d'abord vous apprendre que c'est moi qui me suis occupée de vous faire inviter à ce bal. Vous savez que mon père possède de puissantes relations politiques, je lui ai demandé de s'en servir pour vous y faire convier. Heureusement, le ministre n'ignorait rien de vos succès triomphaux et il a jugé qu'en effet il n'était que justice de placer votre nom sur la liste des invités.

— Je vous remercie, répondit Lariège, un peu contrarié du cas que Manon faisait à nouveau de lui, mais . . .

Elle l'interrompit :

— Je voyais là une occasion de vous revoir, reprit-elle et il fallait que je vous revisse, car je ne puis supporter plus longtemps le mal que vous pensez de moi.

Claude fronça le sourcil, ennuyé de la tournure que prenait l'entretien, mais Manon n'entendait pas lui laisser le temps de placer une parole, elle continuait sur un ton fébrile, presque angoissé :

— Je sais que vous êtes fiancé à Marie Nizolles, je sais que vous l'aimez et je m'y résigne, mais je ne peux souffrir que vous me haïssiez. Car vous ne pouvez nier que nous nous sommes aimés, Claude, bien qu'aucun aveu n'ait franchi nos lèvres. Vous allez me dire que c'est moi qui vous ai fui, moi qui vous ai oublié ! Eh bien, non ! c'est un mensonge que je vous ai laissé croire parce que mes parents exigeaient de moi que j'épousasse un autre que vous. Je n'osais leur désobéir et je voulais que vous m'oubliassiez vite pour vous épargner du chagrin. Maintenant, je suis délivrée de ce mariage que je détestais, mon fiancé a compris que mon cœur n'était pas à lui, et il m'a rendu ma parole. Il est, hélas ! trop tard pour moi de revenir vers vous, puisque vous aimez Marie à présent, mais suis-je coupable de ne pouvoir endurer que vous me méprisiez ? Déjà, une fois, j'ai voulu vous crier que j'avais menti en feignant vous oublier, c'est le jour de votre premier concert, quand je vous ai apporté des fleurs. Hélas ! je n'ai pas osé et je vous ai fui presque aussitôt, dès que je vous eus exprimé l'ardent désir que j'avais de vous voir triompher. Aujourd'hui j'ose, Claude, et je viens vous supplier, à défaut de votre tendresse, de m'accorder au moins votre amitié, de permettre . . .

Lariège, à la fois interdit et lassé, chercha à l'interrompre, mais comme il allait parler, quelques musiciens dont il avait fait récemment la connaissance survinrent, serrèrent la main du jeune homme sans se douter qu'il le soulageait d'un irritant tête-à-tête. Et soudain, Mlle Ronceray s'éclipsa, car elle venait d'apercevoir Marie qui revenait vers son fiancé, son doux visage pâli et une angoisse brillant dans ses yeux sombres.

L'avait-elle vue en compagnie de Lariège ? Manon ne s'en soucia guère, elle ne se douta pas que la jeune fille avait surpris son discours.

Dès qu'elle l'avait pu, Marie s'était hâtée de revenir vers celui qu'elle n'avait délaissé que d'un cœur inquiet et elle l'avait découvert en conversation avec celle dont elle avait jadis tant redouté le charme. La stupeur l'avait clouée sur place, elle était un instant demeurée interdite et avait ainsi saisi l'aveu de son ancienne rivale. Les hautes palmes qui garnissaient l'embrasure de la fenêtre la dissimulaient, et, de plus, Manon lui tournait le dos. La pauvre enfant s'était éloignée pour se ressaisir et maintenant, voyant l'entretien des deux jeunes gens interrompu, elle revenait vers Claude.

Tous deux quittèrent la fête bien avant qu'elle ne fût terminée, une lassitude énorme semblait peser sur l'infirme et Marie elle-même ressentait un indéfinissable malaise. Dans la voiture qui les ramenait, ils demeuraient silencieux et la jeune fille se demandait avec anxiété pourquoi il ne lui soufflait mot de sa rencontre avec Mlle Ronceray, de ce que celle-ci lui avait dit.

Déjà, la première fois que la brillante sirène avait reparu dans leur vie, le jour du début de Claude, elle s'était étonnée que son fiancé ne lui eût pas parlé, une fois qu'ils s'étaient retrouvés seuls, de cette réapparition inattendue et assez étonnante. La vérité était que Manon n'ayant plus aucune place dans le cœur du jeune homme, il avait aussitôt oublié sa venue, emporté comme il l'était par la joie d'avoir triomphé. Marie n'avait pas interprété ainsi son silence, elle avait cru qu'il ressentait encore un certain émoi à parler d'elle, et, non sans éprouver un peu de peine, elle s'était tue aussi sur ce sujet.

A présent que Mlle Ronceray lui avait si audacieusement fait un aveu, qu'elle s'était lavée à ses yeux du mauvais jugement qu'il avait jadis porté sur elle, pourquoi gardait-il cet entretien secret et pourquoi ne disait-il pas : « Manon est venue me dire des paroles d'amour, mais mon cœur est à toi, Marie, et je ne souhaite plus la voir. »

Une autre question se posa encore dans l'esprit de la jeune fille : quels mots aurait-il prononcé, qu'aurait-il répondu à Manon si ces artistes n'étaient pas venus ?

Un violent désir de voir le jeune homme sortir de son mutisme lui fit tourner le front vers lui : la voiture passait devant la devanture d'un café vivement éclairé, le visage de l'aveugle parut dans la clarté des globes électriques, et Marie le découvrit crispé, incroyablement douloureux.

Elle devrait être toute languissante . . . mais c'est son secret!

NOMBRE de femmes et de jeunes filles donnent une grande importance à la migraine, aux crampes, aux "papillons noirs" qui surviennent régulièrement à certaines dates, mais d'autres ne se laissent pas handicaper pour si peu. Au double point de vue physique et mental, celles-là sont redevables au Midol d'une existence plus agréable.

Les douleurs périodiques sont évitables. Le Midol n'a qu'un but: leur soulagement. Il ne contient pas d'opiacés. Si vous n'avez aucune affection organique qui exige des soins spéciaux, il devrait vous être d'une grande assistance. Un de ses ingrédients calme le mal de tête et les douleurs musculaires; un autre prolonge ce soulagement; un troisième "chasse le cafard"! Dans toutes les pharmacies, ou envoyez votre nom et votre adresse à Marie Dugal, General Drug Company, service 453, Windsor, Ontario —vous recevrez un étui-échantillon, gratis et franco.

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE

SOULAGE LES DOULEURS PÉRIODIQUES

Poils PARTIS Figure Lèvres Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils . . . ça m'enlaidissait . . . et je me décourageais. J'essayai différents produits . . . même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT : "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et son succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-317, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4¢ pour réponse.

Le Samedi 10c

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2 pour 6 mois. (Etats-Unis : $5 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois.) IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

visiblement en proie à des pensées tumultueuses.

Une terreur la bouleversa, elle se méprit sur le combat que le malheureux se livrait.

— Claude, bégaya-t-elle, en s'efforçant au calme, qu'as-tu ? Comme tu as l'air troublé ?

Il n'eut que la force de lui répondre :

— Je suis terriblement fatigué, ma chérie, ce bal m'a lassé.

Et, prenant sa main, il y déposa un baiser profond, mais la jeune fille sentit trembler ses lèvres ; elle ne douta pas qu'il mentait et qu'une préoccupation secrète tenaillait son cœur.

Une fois rentré chez lui, Lariège gagna sa chambre, se jeta sur son lit, mais jusqu'à l'aube, il ne put trouver le sommeil. Contrairement à ce que s'était imaginé la pauvre Marie, ce n'était guère Manon Ronceray qui remplissait ses pensées. La brillante jeune fille n'avait plus sur lui aucune emprise, il n'avait écouté son discours que d'une oreille distraite, n'y avait ajouté que peu de foi et ne se souciait point de renouer des relations amicales avec elle. Non, d'une part, il était trop persuadé que Manon n'avait jamais eu pour lui l'ombre d'une tendresse, et d'autre part la vive passion qu'il nourrissait pour sa fiancée le remplissait tout entier, effaçait en lui jusqu'au souvenir du sentiment qu'il avait autrefois éprouvé pour la séductrice. Quelle étrange fantaisie la ramenait vers lui? Il ne prenait même pas la peine de se le demander, tant maintenant elle disparaissait de son esprit à côté de l'être d'élite qu'était Marie.

L'amour de cette fiancée au grand cœur, l'ineffable bonheur qu'il goûtait auprès d'elle, voilà qui représentait à présent toute son âme et s'il n'avait pas songé à lui raconter son entrevue avec Manon, c'était que cet entretien n'avait fait que l'importuner et qu'il l'avait oubliée aussitôt, assailli comme il l'était par cet intolérable scrupule : avait-il vraiment le droit d'épouser Marie, de faire d'elle la femme d'un infirme, destin pesant dont elle découvrirait peut-être un jour la cruauté quand la la première flamme de son amour se serait, non éteinte, mais apaisée ?

Jamais encore il ne s'était posé cette question avec autant de netteté que depuis ce bal où il s'était rendu compte, avec une si cruelle lucidité, à quel point son état le laissait en dehors de la vie, en dehors des autres hommes.

Marie ! l'amour même qu'il avait pour elle ne lui commandait-il pas de renoncer à leur union, de s'arracher à cette félicité adorable que lui offrait son cœur sublime ?

Une immense détresse l'envahit à cette pensée, il s'enfouit la tête dans ses oreillers comme pour se dérober, fuir sa propre conscience, demeurer sourd à ses appels.

Ah ! perdre cet ange qui lui avait fait vivre un si vertigineux rêve, retrouver sa solitude amère, qui ne lui serait que plus affreuse ! Pourrait-il survivre à un tel déchirement ?

Et pourtant, quoique pour l'instant elle ne le pensât, le bonheur de Marie était-il auprès de lui ?

Poignant combat, impitoyable lutte que le malheureux se livrait à lui-même et qui le laissa pantelant, incapable de prendre une résolution, l'esprit en feu.

L'aube naquit sur sa peine, il entendit les bruits de la rue qui s'éveillait, monter à ses croisées : ronronnements d'autos, volets qu'on déploie, caquets de commères, rires d'enfants, pas hâtifs des hommes partant à leur tâche. La vie bourdonnant autour de lui, mais il se sentit intensément seul et pauvre au sein de ses ténèbres.

Bientôt, il se leva, il devait le jour même se rendre à Amiens pour y donner un concert. L'imprésario qui l'avait engagé s'était offert à le conduire lui-même et à lui servir de guide ; Marie ne devait donc point l'accompagner, mais elle lui avait promis de venir l'embrasser avant qu'il partît.

Quelques instants plus tard, il l'entendait entrer dans la maison, l'appeler de sa voix tendre :

— Bonjour, Claude ! Comment vas-tu, mon aimé ?

Il sentit son souffle sur sa joue, la chaste caresse de son baiser. Un trouble affreux l'avait saisi, scrupules, remords, regrets jaillirent dans un cri de son cœur ulcéré :

— Marie, Marie, ô mon ange bien-aimé, sais-tu qu'il ne faudrait pas que tu me donnes ta vie, tu es faite pour un autre destin. Qu'ai-je à t'offrir en échange du bonheur que tu m'apportes ? Fuis-moi, Marie, fuis-moi Ne te sacrifie point !

La jeune fille avait écouté cette soudaine explosion avec une atroce stupeur ; son angoisse de la veille renaquit, elle attribua les paroles torturées du jeune homme à un autre motif que celui qui les lui dictait, supposa qu'il venait de découvrir son amour pour Manon toujours vivant en lui. Sans doute elle-même n'avait été dans sa vie qu'une consolation merveilleuse qui l'avait leurré, lui avait fait croire à une nouvelle passion, et il était en proie à un intolérable supplice, son âme probe et délicate ne pouvait supporter qu'en échange de l'amour total qu'elle lui vouait, il n'eut plus à lui offrir qu'un cœur où le souvenir d'une autre s'était réveillé.

Une protestation éperdue monta à ses lèvres, malgré elle.

— Claude, Claude ! Qui te parle de sacrifice ? Sans toi je ne pourrais plus vivre !

L'aveugle sentit s'écrouler toutes ses résolutions à cette phrase qui lui semblait fermer ses plaies, il n'eut plus la force de se débattre, de repousser le bonheur, et il la saisit dans ses bras délirants, des sanglots pleins la gorge et sur sa bouche seulement le nom adoré, seules syllabes que son émoi lui permît de prononcer :

— Marie ! Marie !

Amour ou remords ? La jeune fille ne démêla point la cause véritable de son tumulte, mais force lui fut de dénouer vivement leur étreinte : la voix de l'imprésario qui venait chercher le virtuose résonna dans le vestibule, la porte s'ouvrit, livrant passage à cet homme qui s'avança vers eux avec un bienveillant sourire, ne soupçonnant pas à quel point sa venue était inopportune.

— Eh bien, M. Lariège, dit-il, êtes-vous prêt ? Il est l'heure, nous n'avons que le temps de joindre la gare.

Et il l'emmena, laissant Marie à l'immense peine qui venait de naître en elle.

Le destin, pour rompre le malentendu qui s'était glissé entre les deux fiancés, prit un tragique détour. Dans la soirée la mère de Claude reçut cette terrifiante dépêche : « Venez sans retard, accident de chemin de fer. Lariège légèrement blessé. »

Suivait le nom de la clinique, où l'infirme avait été transporté. La pauvre femme poussa un cri et manqua de perdre le sens ; Marie, quoique éperdue, trouva la force de la calmer, et aussitôt, accompagnées de Mme Nizolles, toutes deux volèrent vers celui qui était si cher à leurs cœurs.

Chapitre IV

LA PLUIE battait les vitres de la chambre où reposait Claude, hachurant le silence de son crépitement continu. Marie écoutait machinalement le bruit de cette eau grise ruisselant sur la croisée en pleurs, ses yeux fixés sur le visage livide, immobile dans la blancheur du lit.

Le front enveloppé de pansements, le blessé gisait, perdu dans la fièvre, ses mains cireuses inertes sur les draps.

Loin d'être légères, comme l'imprésario avait pris la précaution de l'annoncer, ses plaies étaient graves, et les médecins n'avaient pu encore, sur le danger qu'il courait, prononcer de définitives paroles.

L'accident s'était produit au retour, le train avait déraillé peu avant de rentrer en gare de Paris, plusieurs wagons avaient été projetés hors des voies. Il n'y avait eu toutefois guère de voyageurs sérieusement atteints, à part le malheureux virtuose que son infirmité avait empêché de se garer du choc et du danger des vitres volant en éclat. Grièvement touché à la tête, il avait été l'objet de soins immédiats, mais qui n'avaient pas réussi à le sortir de l'inconscience totale où il était plongé.

Incapable de quitter son chevet, Marie passait d'insupportables heures à regarder ses traits blêmes, sa bouche aux lèvres ternies, d'où s'échappaient des plaintes.

Ecroulée dans un fauteuil, Mme Lariège pleurait doucement, en dépit des paroles d'espoir que la mère de Marie essayait en vain de lui prodiguer.

Claude vaincrait-il la mort ?

Sa fiancée n'avait plus dans son cerveau égaré que cette question unique auquel tout son bonheur était suspendu.

La singulière façon dont le jeune homme l'avait quittée, les soupçons qui l'avaient traversée au sujet de Manon Ronceray, tout avait sombré en elle, qui ne sut pas le péril où était le bien-aimé. Ses mains, par instant, se joignaient dans une instinctive prière et des larmes chaudes brûlaient ses paupières.

Claude ! Non, elle ne pouvait endurer la pensée qu'il mourût, qu'il pût s'éteindre, s'anéantir dans les souffrances.

Les heures lentes coulaient intolérablement sur son supplice sans y apporter de remède, le souffle saccadé du blessé attisant son angoisse.

Une infirmière entra dans la pièce, annonçant qu'une demoiselle était là, qui désirait avoir des nouvelles du virtuose.

Une demoiselle ? Marie eut au cœur un malaise, elle devina aussitôt que cette visiteuse n'était autre que Mlle Ronceray.

— J'y vais, dit-elle à Mme Lariège.

Et elle se leva avec une hâte soudaine, gagna le couloir au bout duquel était l'antichambre de la clinique.

Manon ! Oui, c'était elle ; droite dans le jour glauque de ce matin d'hiver, elle attendait, ses traits un peu crispés, une fébrilité apparaissant dans ses yeux admirables.

— Mademoiselle Nizolles, s'écria-t-elle, les journaux m'ont appris l'accident, je suis accourue . . . Monsieur Lariège est-il gravement blessé ?

La belle jeune fille avait parlé avec une anxieuse vivacité, elle semblait avoir oublié qu'elle s'adressait à la fiancée de Claude, tant le souci où elle était du jeune homme mettait en elle de trouble et d'émoi.

Marie demeura un instant interdite, puis elle se ressaisit, expliqua à sa

rivale l'état dans lequel était le musicien.

— Les médecins ne pourront se prononcer avant demain, acheva-t-elle, il n'a pas encore repris connaissance.

Il y eut entre elles un silence un peu pesant, et que Manon rompit la première.

— Me permettez-vous de revenir ? interrogea-t-elle.

Elle leva sur Marie ses yeux aux lueurs d'émeraude et ajouta avec une gravité qui ne lui était guère coutumière :

— Je vous le demande instamment, mais en toute loyauté, Mademoiselle Marie, c'est-à-dire que je ne veux point mentir, ni vous celer mon cœur: j'aime Claude Lariège, et si j'ai l'audace de vous dire cela, à vous, sa fiancée, c'est que je me résigne à le voir à une autre qui sans doute vaut mieux que moi, et que je vais même jusqu'à former des vœux pour votre bonheur. Mais, en échange, je désirerais ardemment venir ici chaque jour, sans qu'il en fût instruit, pour savoir s'il va mieux, s'il souffre moins, si le danger s'écarte de lui. Ne voulez-vous pas m'accorder cette grâce ? S'il se rétablit, je vous promets de disparaître et de ne le revoir jamais !

Un violent désir de ne plus entendre cette voix qui implorait, cette voix troublante qui avait jadis agi sur Claude comme un sortilège, s'empara de Mlle Nizolles, elle eut hâte de rompre ce pénible entretien. Pourtant, l'apparence droiture de Manon l'avait touchée, elle lui tendit la main, dit seulement :

— A demain !

Et la quitta d'un pas rapide, pressée de revoir le pauvre visage douloureux, tant aimé.

Elle se rassit au pied du lit, tenta de s'absorber dans la contemplation de l'être cher, dans l'espoir de voir un peu de vie l'animer à nouveau, mais l'aveu de Manon la hantait, faisait naître en elle de bouleversantes pensées.

Marie était profondément droite. La duplicité, le mensonge, l'artifice étaient si éloignés de sa nature qu'elle ne pouvait les concevoir dans autrui. Elle se demanda, avec inquiétude si Manon n'avait pas dit vrai en assurant à Claude qu'elle n'avait rompu leur idylle que pour obéir à ses parents. L'empressement qu'elle avait mis à s'enquérir du blessé, la franchise dont elle avait usé vis-à-vis d'elle ne relevaient-ils pas d'un cœur probe, aimant, sincère ?

— L'avons-nous jugée avec injustice ? se demanda la douce jeune fille. Sa frivolité n'est-elle qu'apparente, ne cache-t-elle pas une âme capable des plus beaux élans ? Si elle dit vrai, si elle n'a cessé d'aimer Claude, comme elle doit souffrir !

Elle se remémora les jours amers où le bien-aimé était épris de Manon, et à la peine qu'elle avait ressentie alors, elle mesura le chagrin que devait éprouver celle que Richard Valirat avait si véhémentement taxée de coquette.

A dire vrai, le jeune avocat ne s'était pas trompé ; son jugement avait même été en deça de la vérité, car si Manon jusque là n'avait été qu'une évaporée seulement guidée par ses caprices, elle s'était tout à coup révélée une intrigante dont l'âpreté ne se souciait pas de scrupules, un revirement du destin l'ayant mise en face des réalités de la vie.

L'orsqu'elle avait quitté Houlgate, pour accomplir une croisière, c'était bien vers un mariage qu'elle était allée, mais loin de ne s'y résigner que par obéissance aux volontés paternelles, elle l'avait au contraire vivement souhaité, le futur étant un parti extraordinairement brillant. L'amour de Claude ? Elle avait eu tôt fait de l'oublier et ne s'était pas souciée des ravages qu'elle avait faits dans le cœur de l'infirme.

Malheureusement pour elle, le richissime fiancé de ses rêves avait bientôt appris, par un fâcheux hasard, que la fortune de M. Ronceray, témérairement engagée dans des affaires audacieuses, venait de s'engloutir plus qu'aux trois quarts, ce que la jeune fille elle-même ignorait. Bien que Manon lui parût radieusement belle, il avait préféré rompre, redoutant que ce mariage ne fût pour sa fiancée qu'un simple marché, une affaire. Se réfugiant derrière un prétexte habile, il avait dit adieu à cette troublante sirène qu'il avait devinée éprise avant tout de l'éclat de sa fortune.

M. de Ronceray, navré, s'était vu forcé de révéler à sa fille qu'il n'était pas éloigné de la ruine et qu'il n'était plus en mesure de lui assurer la lourde dot qu'il avait jusque là voulue pour elle. Pour la première fois, Manon avait découvert que la vie n'était pas seulement tissée de roses ; elle avait d'abord éprouvé une stupeur, une sorte d'incompréhension à ce coup du destin. Mais la soif de plaisirs, de luxe qui était en elle n'avait pas tardé à infuser dans ce cerveau frivole une énergie froide, une ténace volonté de retrouver la fortune, toutes les joies que celle-ci donne.

A la réalisation de ce but, elle ne voyait qu'un moyen le mariage. Mais hélas ! dans les milieux mondains qu'elle fréquentait, le bruit de la déconfiture de M. Ronceray s'était passablement répandu. Certes, Manon était assez belle pour qu'on s'éprît d'elle sans nourrir une pensée intéressée, mais nombre de jeunes gens avaient reculé devant une union avec une jeune fille possédant un aussi vertigineux goût de dépenses qu'elle et qui, à ce défaut, n'apportait plus la compensation de rentes solides ou d'un agréable capital. Les partis ne s'étaient pas présentés et une angoisse était née dans le cœur de Manon : allait-elle devoir se résoudre à une vie mesquine auprès d'un époux ne possédant qu'un chétif emploi ?

C'était alors que le souvenir de Lariège était revenu en elle. Elle s'était dit que si Claude était aveugle, il était riche et d'un caractère à ne pas s'inquiéter que sa femme eût une dot ou non, pourvu qu'il en fût épris. Epris ! N'avait-il pas laissé deviner qu'il l'était d'elle, jusqu'à la folie ?

— Bah ! une fois Madame Lariège, je réussirai bien, en dépit de l'infirmité de mon mari, à me créer une vie agréable et tout au moins exempte de soucis matériels, s'était-elle dit. Et puis, Claude est beau, cela rachète un peu sa cécité. En somme, dans la situation où je suis, il fait un parti qui a ses inconvénients, mais qui est acceptable.

Et sur ce raisonnement, elle avait expliqué son projet à sa mère et lui avait demandé ce qu'elle en pensait. Mme Ronceray, pas plus que sa fille, ne s'embarrassait beaucoup de sentiments et jamais la fortune ne lui avait paru plus précieuse que depuis qu'elle l'avait perdue. L'appât de l'argent avait guidé sa réponse, ce gendre aveugle ne lui avait pas semblé indésirable et elle avait fortifié Manon dans son désir de se rapprocher de lui. Mais, à ce moment, la jeune fille avait appris à la fois les fiançailles de Claude avec Marie Nizolles et son prochain début dans la carrière de virtuose.

Cette double nouvelle l'avait laissée rêveuse. L'orgueil, l'admiration où elle était d'elle-même, lui donnait l'espoir que, si elle reparaissait dans la vie de l'artiste, elle arriverait aisé-

Ayez de belles mains malgr votre travail de guerre

en suivant cette facile Méthode Cutex

A genoux sur le parquet de la chambre des enfants ou étendue sur le dos sous un bombardier, vous êtes la femme "nouvelle-édition" de 1943!

Et quand vous sortez le soir, vos mains seront aussi belles que si elles n'avaient jamais touché une clé anglaise, un huileur ou une brosse à plancher.

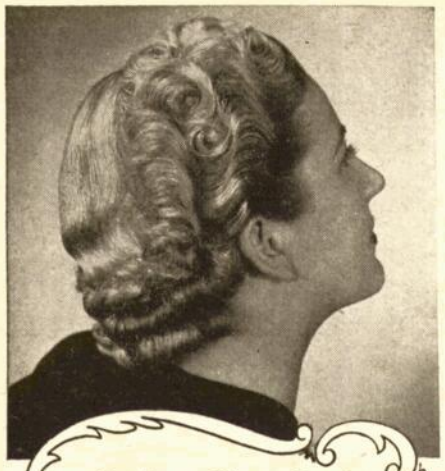
En 30 minutes par semaine, avec Cutex, vous pouvez avoir les doigts faits à la perfection. Ainsi, votre charme sera complet!

Traitement en 6 points

1. Enlevez le vieux poli avec l'Enlève-Poli oléagineux Cutex.
2. Limez l'ongle à l'aide d'une planchette d'émeri Cutex. Savonnez le bout des doigts dans de l'eau chaude.
3. Appliquez l'Enlève-Cuticule oléagineux Cutex avec un bâtonnet d'Oranger Cutex garni d'ouate.
4. Plongez les doigts dans de l'eau claire et blanchissez le dessous de l'ongle avec le crayon ou la crème de Blanc à Ongles Cutex.
5. Appliquez la Base pour Poli Cutex, puis le Poli Cutex. Enlevez l'épaisseur d'un cheveu au bord de l'ongle—le poli durera plus longtemps. Appliquez le protège-poli Cutex pour séchage rapide.
6. Massez la cuticule et le bout des doigts avec l'Huile pour Cuticule ou la Crème pour ongles Cassants Cutex.

Northam Warren, Montréal

CUTEX



Un de ces "luxes" qui sont encore légitimes: DE BEAUX CHEVEUX LUSTRÉS!

Vous économisez — comme tout le monde — mais cela ne signifie pas qu'il faille négliger vos cheveux. La Danderine, aussi peu coûteuse que jamais, conservera leur lustre et leur beauté. On l'applique sans perdre une seconde d'un temps précieux—tout en se coiffant.

Il suffit d'en verser quelques gouttes sur le peigne ou la brosse—plus de frictions qui ankylosent les doigts! Mais, en peignant ou brossant vos cheveux, vous les verrez reprendre leur éclat! Les cheveux ternes redeviennent brillants, et les pellicules — toujours déplaisantes — disparaissent. De plus, l'emploi quotidien de la Danderine aide à fixer l'ondulation. Essayez-la sans tarder.

Danderine

Méthode moderne pour embellir la chevelure, tout en gagnant du temps.

Tous les jours, des milliers d'hommes ont, eux aussi, recours à la Danderine. Pharmacies et grands magasins.

YEUX FATIGUÉS ?

DEUX GOUTTES

CALMENT VITE

Yeux fatigués? Piquent-ils et brûlent-ils par suite du surmenage, du soleil, de la poussière, du vent, de l'insomnie? Alors, rafraîchissez-les vite—avec Murine. Deux gouttes dans chaque oeil. Murine soulage immédiatement. Murine est un mélange scientifique de sept ingrédients—inoffensif et doux—et si calmant! Commencez à employer Murine aujourd'hui.

FAIT DU CANADA

MURINE POUR LES YEUX

CALME • NETTOIE • RAFRAÎCHIT

FIL DE 8000 VERGES, $1.98

Noir, blanc. Fil à machine, No 40, 50. Rouleaux de 2000 verges. $1.98, plus 12¢ de timbres. Aussi 8400 verges $2.15, plus 14¢ de timbres, en rouleaux de 1200 verges. Remboursement garanti. Wards, R.P., Boîte 2523, Montréal.

Le placement le plus avantageux : les Obligations de la Victoire

ment à supplanter la tendre Marie, qu'elle considérait comme une faible rivale, et à reprendre dans le cœur de l'aveugle la place qu'elle y avait occupée jadis. Mais, toutefois, elle ne se dissimulait pas qu'il lui faudrait agir avec une grande adresse pour ne pas laisser soupçonner à Lariège la raison qui la ramenait vers lui.

L'annonce du premier concert de Claude, placardé sur tous les murs de Paris, lui avait fourni une occasion, à son sens parfaite, pour jeter dans le cœur du malheureux la première étincelle capable de ranimer sa passion.

Par la suite, lorsque la renommée du jeune virtuose avait bondi dans le firmament parisien comme un foudroyant météore, l'intrigante ne s'était que plus attachée au projet de s'unir à cet homme sans regard. Les cachets pharamineux qu'il allait gagner ne promettaient-ils pas de décupler rapidement sa fortune ? D'acceptable, le parti qu'était Claude devenait prodigieusement intéressant. De plus, la vanité de la jeune fille se fut trouvée flattée si elle eût porté le nom d'un homme célèbre.

De ce moment, elle n'avait plus eu de cesse qu'elle ne se fût retrouvée en présence du jeune homme et elle avait vivement prié son père de s'y employer de tout son pouvoir. M. Ronceray avait remué tout ce qui lui restait de relations, et, aidé par la brillante renommée du musicien, il avait réussi à le faire inviter à ce bal où Manon, passant outre à toutes les barrières des convenances, avait joué à l'infirme cette scène pathétique qui la présentait telle une victime prétendant nourrir pour lui un amour résigné.

Sans doute, le jeune homme, à ces phrases enflammées, n'avait pas eu le temps de répondre, mais l'orgueilleuse se flattait de l'avoir troublé.

Et puis, le lendemain, était survenue la catastrophe, les journaux lui avaient révélé l'accident dont le virtuose avait été victime.

Manon n'avait pu se défendre d'une émotion à cette nouvelle, si dépourvue de cœur qu'elle fût. Puis, elle avait espéré que les blessures de Claude n'auraient pas de graves conséquences et elle s'était dit que, pour la réussite du plan qu'elle s'était tracé, il était indispensable qu'elle témoignât au jeune homme le plus brûlant intérêt.

Elle s'enquit donc du lieu où il avait été transporté et se rendit sans retard à la clinique. Certes, elle ne se disimulait pas que sa démarche était audacieuse et qu'elle risquait d'être froidement reçue par Mlle Nizolles, si celle-ci, comme c'était à supposer, était au chevet de son fiancé. N'était-il pas probable, voire certain, que Marie avait eu connaissance de l'idylle fugitive qui avait jadis existé entre Claude et elle ?

N'importe, elle ne recula pas devant cette entrevue et ne redouta pas non plus de montrer que de l'anxiété l'agitait.

L'annonce du danger mortel que courait le musicien la frappa d'un coup assez rude, non qu'elle l'aimât, son cœur n'était guère capable de tendresse, mais elle n'était tout de même pas dépourvue de sensibilité, au point de ne pas frémir en apprenant que celui dont elle avait songé à porter le nom allait peut-être bientôt entrer dans les affres de l'agonie.

Toutefois, la confiance qu'elle avait dans son propre destin, le peu de profondeur que possédaient ses sentiments, lui firent aussi caresser l'espoir que Marie s'exagérait l'état de Claude et que celui-ci reviendrait à la santé. Cette pensée une fois surgie en elle, elle se dit qu'il fallait lui témoigner les attentions les plus délicates.

Or, ce n'était pas là chose aisée. Comment vaincre la volonté de Marie qui, probablement, ne supporterait pas de voir Claude l'objet d'une telle prévenance de sa part.

Le plan de l'intrigante fut rapidement établi dans sa tête, elle n'ignorait pas l'immense bonté qui caractérisait Mlle Nizolles et jugea que le meilleur était de la prendre par les sentiments. Feindre la loyauté, implorer de venir aux nouvelles, comme si l'on demandait une charité, n'était-ce pas le moyen le plus habile ? Apitoyer Marie et non la heurter, c'était la stratégie dont il lui fallait user.

Manon sortit de la clinique en se félicitant : elle avait atteint le but qu'elle s'était proposé. Elle ne douta pas que, par la suite, elle arriverait à franchir la porte de la chambre de Claude, ou tout au moins à le faire mettre au courant des nombreuses visites qu'elle aurait faites à la maison de santé. Séduire à nouveau le jeune homme, une fois qu'il serait convalescent et détrôner Marie dans son cœur, voilà qui, après cela, lui paraissait un jeu.

La fiancée de Lariège soupçonnait peu ce plan machiavélique et bien qu'elle se remémorât mille preuves de frivolité qu'elle avait autrefois surprises chez la brillante jeune fille, un doute était né en elle, elle se demandait si elle ne l'avait pas injustement accablée et si l'amour de Manon pour Claude n'était pas réel.

Après cette question, une autre surgissait tout naturellement dans sa pensée : le jeune homme avait-il, lui aussi, reconnu la sincérité de Mlle Ronceray ? Avait-il rendu le destin seul responsable de sa rupture avec elle, avait-il senti renaître avec cette certitude la passion véhémente qu'il avait eue pour elle ?

Toutes ses alarmes de la nuit du bal redevinrent vivantes dans son cœur tremblant, elle se rappela l'explosion singulière au cours de laquelle, avant son départ pour ce voyage fatal, Claude lui avait dit qu'il ne fallait point qu'elle l'épousât.

— N'est-il plus enchaîné à moi que par des liens de reconnaissance ? se demanda-t-elle avec douleur. La soudaineté de la catastrophe m'avait fait oublier mes alarmes, mais à présent, il me semble que la vérité se dresse devant moi et m'accable.

Lariège fit un léger mouvement, une plainte plus vive s'échappa de sa bouche et Marie, aussitôt, se reprocha de penser à autre chose qu'à son salut.

Elle saisit sa main, la serra contre sa joue, dans une triste caresse.

— Ah ! aimé, songea-t-elle. Que d'abord tu vives, que tu triomphes de tes blessures, et alors je saurai confesser ton cœur et me sacrifier, s'il le faut. C'est ton bonheur que je veux, et non le mien !

CHAPITRE V

Huit jours avaient passé. Le chirurgien, penché sur le lit de Claude, défaisait lentement, de ses mains habiles, les multiples bandelettes entourant le front du jeune homme et soulevait imperceptiblement le large bandeau noir qui couvrait ses yeux.

Les blessures reçues par Lariège avaient nécessité qu'on lui fît subir une opération à la tête et le médecin, tout en renouvelant les pansements, tentait de voir si ses ciseaux et ses bistouris avaient obtenu le résultat qu'il avait espéré.

Bientôt, un large sourire détendit sa bouche. Il replaça les ouates et les gazes sur la tête meurtrie et contempla une minute le musicien sans regard.

Celui-ci avait repris conscience, mais la commotion qu'il avait subie l'avait laissé dans une grande faiblesse et il fallait qu'il demeurât dans un repos total, exempt de tout bruit, de toute agitation.

— Allons, Monsieur Lariège, fit le praticien, en lui posant amicalement la main sur le bras, je suis ravi, vous allez beaucoup mieux et votre convalescence est proche. Mais les soins que je viens de vous donner vous ont un peu fatigué sans doute, tâchez donc de dormir à présent.

Il quitta la chambre, en faisant signe à Marie de le suivre. Celle-ci obéit, et dès qu'ils se furent tous deux avancés dans le couloir, le médecin saisit les deux mains de la jeune fille et lui dit d'une voix joyeuse :

— Mademoiselle, êtes-vous forte devant le bonheur comme je vous ai vue vaillante dans l'anxiété ? Alors je vais vous apprendre une grande nouvelle : non seulement votre fiancé est hors de danger, mais l'opération dont il a été l'objet, le choc même que lui ont occasionné ses blessures ont réalisé un miracle, j'ose vous garantir que la lumière est tout près de revenir dans ses yeux.

Marie faillit pousser un cri.

— Docteur, docteur ! s'exclama-t-elle. Ne vous leurrez-vous point ? Jamais on n'avait donné à mon pauvre Claude le moindre espoir !

— Je le conçois, lui répondit le chirurgien, car il était en effet incurable. Mais cet accident qui a failli lui coûter la vie a été son salut. Je l'ai soupçonné dès le premier jour ; si je n'ai pas risqué de le lui révéler, ni à vous ni à sa mère, c'est que je craignais de vous donner une fausse espérance. A présent, j'en suis sûr, il ne tardera pas à apercevoir la clarté filtrer sous son bandeau noir.

Des larmes de joie jaillirent des paupières de Marie, inondèrent ses joues, sans qu'elle pût les retenir ni prononcer une parole.

— A votre émotion j'imagine la sienne, quand il saura, poursuivit le médecin. Quel bouleversement, quelle ivresse doit produire dans un être qui se croyait à jamais voué aux ténèbres, le retour soudain au jour ! A vous dire le vrai, je redoute un peu l'effet d'un si grand bonheur sur notre blessé si affaibli encore et je préférerais que vous lui cachiez le plus longtemps possible la merveilleuse allégresse qui l'attend. Il la devinera d'ailleurs de lui-même, quand l'ombre sous son bandeau commencera à blanchir ; il sera temps alors de lui dire qu'il est guéri. Mais il ne faut pas qu'il quitte ses pansements avant que je le lui permette ; une lumière trop vive risquerait de blesser à nouveau ses prunelles encore fragiles. Je compte sur vous pour lui faire prendre patience à ce moment-là.

— Comme sa mère sera heureuse ! balbutia la jeune fille éperdue.

— Je vous charge de lui apprendre la nouvelle.

Le docteur sourit et conclut :

— Il semble que le destin ait été ému de votre beau dévouement, Mademoiselle. On croirait que c'est vous qui avez attiré cette grâce sur ce malheureux jeune homme ; il n'est pas de guérison que j'ai obtenue, qui m'ait fait plus de plaisir que celle-là!

Claude allait cesser d'être infirme ! L'azur du ciel, la verte parure des frondaisons, l'aspect bigarré des villes coiffées de rouges chapeaux de tuiles, d'ardoises bleues posées sur des murs gris, l'ocre éclatant des blés murs, le blanc tapis de neige, le miroitement opalin des rivières, toute la prodigieuse symphonie de couleurs dont s'habille la nature, Claude allait la revoir, la découvrir à nouveau ! Prisme géant ! Monumentale palette baignée de rayons, le monde polychrome, bariolé, nuancé, multicolore.

allait lui apparaître rehaussé de ce fard magique : le soleil !

Et il ne serait plus celui que l'on plaint, sur lequel on s'apitoie, son cœur ne serait plus une vivante blessure que tout envenime, élargit, il reprendrait dans la foule des hommes la place que sa cécité lui avait ravie!

La joie déferla dans l'âme de Marie, comme la mer victorieuse envahit les rivages : sans même se prendre le temps de se saisir d'un manteau, d'une coiffure, elle quitta la clinique, vola vers l'hôtel tout proche, où, depuis l'accident, elle logeait avec sa mère et Mme Lariège.

La veille, Claude avait lui-même insisté auprès de sa mère pour qu'elle prît un peu de repos et la pauvre femme ne devait revenir auprès du blessé que dans le courant de l'après-midi ; Mme Nizolles lui tenait compagnie.

Toutes deux virent avec stupeur entrer en trombe dans la chambre une Marie rayonnante, riant et pleurant à la fois, ses blonds cheveux ébouriffés par le vent d'hiver, lui faisait une folle auréole.

— Les yeux de Claude vont revivre ! s'écria-t-elle d'un trait, incapable de garder pour elle seule, pendant la plus petite seconde, le secret merveilleux que le docteur lui avait confié.

Et elle saisit sur son cœur, dans ses bras frémissants, la mère douloureuse dont la chevelure avait blanchi à voir tâtonner son enfant dans les ténèbres.

Tous les jours qui suivirent, Marie les vécut dans une intense fièvre, une agitation intérieure d'autant plus vive qu'il fallait la celer à l'aimé. Pendant les moments où le jeune homme demeurait assoupi, recouvrant graduellement ses forces, elle resta immobile, les yeux fixés sur le beau visage pâli, un tourbillon de pensées courant si follement dans son cerveau qu'elle entendait à ses tempes battre son sang.

Sous le bandeau qui cachait les paupières, le miracle lentement s'opérait, la flamme se ranimait dans les prunelles éteintes.

Tout d'abord, la jeune fille ne put réaliser aucune idée qui ne fût pas celle-là : Lariège retrouvait la vue. Ce prodigieux revirement du destin, qui comblait son fiancé, remplit tout son cœur, elle passa des heures à imaginer sa joie, à s'en délecter par avance, à se réjouir de ce terme qui arrivait aux douleurs du jeune homme.

Mais Manon n'avait cessé de venir à la clinique, chaque jour elle imposait sa présence à Marie et cherchait à voir le virtuose. A l'exultation de la douce enfant se mêlèrent bientôt des inquiétudes déjà éprouvées et qui reprenaient force, grandissaient impitoyablement, décuplées par la situation nouvelle dans laquelle allait se trouver Claude.

Mme Nizolles avait jusque là ignoré les visites de la séduisante jeune fille.

— Que vient-elle faire ici ? demanda-t-elle à Marie, quand elle les découvrit. Que signifie l'intérêt subit qu'elle reprend à Claude ? Lui as-tu dit qu'il allait cesser d'être aveugle ?

— Non, je n'ai pas pu, je veux pendant quelque jours encore, garder ce bonheur pour moi !

A cette réponse, la charmante femme regarda avec étonnement le visage brusquement troublé de son enfant.

— Qu'as-tu, ma chérie ? questionna-t-elle. Je ne comprends pas bien tes paroles.

Marie eut un sourire singulier qui exprimait à la fois le déchirement et l'extase, la mystique ferveur d'un sacrifice proche. Sa mère n'en saisit pas le sens, et demeura inquiète, touchée d'une instinctive crainte.

Elle voulut l'interroger encore, mais la voix de Claude retentit derrière la vitre de la porte de la chambre.

— Marie, Marie, disait-il, viens, viens vite !

Un trouble immense chavirait ses mots dans sa gorge, il saisit les mains de sa fiancée accourue, cria presque:

— Marie, Marie, de la clarté ! Je vois de la clarté sous mon bandeau. De la clarté !

Haletant, débordé d'un miraculeux espoir, ses lèvres s'immobilisèrent sous le coup de l'émotion trop forte, il prononça encore, dans un bégayement informe :

— La clarté . . . la clarté ! . . .

Et Marie, éperdue, son cœur bondissant de la plus demesurée des joies, prit dans ses mains tremblantes la tête chère, lui révéla qu'il était au seuil de la félicité dont il avait depuis si longtemps perdu l'espérance.

Le jeune homme s'était dressé, délirant, dément, frénétique. Il crut qu'il extravaguait, qu'une folie subite le transportait au sein des mirages ! La vue . . . la vue . . . la lumière, le bonheur à la fois si naturel et si merveilleux de contempler toutes choses, il allait à nouveau en jouir, sa vie se métamorphosait !

Jubilation, houle désordonnée qui la submergea, le roula dans des cascades d'allégresse, lui arracha des cris, un flot emporté de paroles, de balbutiements, incohérents, fous, triomphants !

Marie écouta cette joie pathétique qui lui allait à l'âme, elle la contempla avec attendrissement sur le visage bouleversé de l'infirme. Eut-elle jamais osé espérer pour lui un tel ravissement ?

— Petite Marie, fit tout à coup le jeune homme, en posant sur ses mains des baisers pieux. Je vais te voir ! Je vais découvrir ton visage, je vais savoir comment tu es, toi qui a été si bonne, toi qui es mon bon ange !

Elle ne répondit pas, il y eut entre eux un silence dont Claude, tout à ses pensées joyeuses, ne ressentit pas le poids puis enfin elle dit, d'une voix un peu lointaine qui ne semblait qu'un écho de ses intimes pensées :

— Claude, mon Claude, tu seras heureux !

CHAPITRE VI

LA NUIT était blanche, noyée de lune, l'astre froid coulait dans la chambre de Marie sa clarté semblable à un translucide argent.

La jeune fille n'était pas couchée, elle allait et venait par la pièce dans une promenade lente, mille fois répétée, qui la révélait absorbée par des réflexions accablantes, implacablement tenaces et qui l'empêchaient de trouver le sommeil.

Pauvre Marie ! Elle livrait à elle-même un terrible combat, une lutte cruelle qui la laissait pantelante, harassée.

Le lendemain, Claude allait être débarrassé de son bandeau, il touchait à la minute capitale où ses prunelles à nouveau vivantes seraient mises en contact avec la lumière.

— Claude va voir !

Elle se répétait inlassablement ces trois mots, les imposait à sa pensée avec une volonté douloureuse, têtue. Et puis, elle y ajoutait la phrase de Lariège : « Petite Marie, je vais découvrir ton visage. » Et elle essayait de créer en elle l'énergie nécessaire à accomplir la décision torturante qui la hantait depuis tant de jours.

Après des hauts et des bas de doute, de foi, d'espoir et de détresse, la

PRATT & LAMBERT-INC. • FORT ERIE, ONTARIO • NEW YORK • BUFFALO • CHICAGO

La Joie d'une Jeune Mère
Lorsqu'elle a une bonne santé

Plusieurs jeunes mères ont la bonne fortune d'avoir les conseils de mères plus vieilles qui leur expliquent qu'elles profiteront par l'usage de la Nourriture Du Dr. Chase pour les Nerfs avant, ainsi qu'après la naissance du bébé afin d'assurer le bien-être de la mère et de l'enfant.

La Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs aide la mère à recouvrer promptement sa santé et ses forces et lui aide aussi pendant la période d'alimentation.

Ce n'est que naturel que cette expérience sape sa vitalité, mais la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs contenant la Vitamine B1 aide une mère à supporter la tension mentale et nerveuse et à recouvrer promptement la force et la vitalité et à jouir de la maternité.

Demandez pour le nouveau flacon économique de la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs.

Nourriture du Dr Chase
POUR LES NERFS

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

COUPON D'ABONNEMENT

$2.00 pour 2 ans
(Pour le Canada seulement)

Veuillez trouver ci-joint $2 pour un abonnement spécial de 2 ans à LA REVUE POPULAIRE. — IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Province ou Etat .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

La GLACE CONSERVE LES ALIMENTS ET VOTRE SANTÉ

La rareté et le rationnement des denrées rendent les aliments plus précieux que jamais! Il convient donc d'en utiliser sagement jusqu'à la dernière once. La *glace* devrait être votre protection constante contre la détérioration et le gaspillage—l'assurance journalière que les mets que vous servez n'ont rien perdu des vitamines et minéraux indispensables à la santé et à la vigueur de votre famille. Ménagez aliments, santé, argent—avec la *glace!*

Modèle construit au Canada par Sanderson-Harold Co. Ltd., Paris, Ontario.

Si votre présente glacière est inefficace, ou si vous n'en avez pas, examinez maintenant les jolis modèles 1943. Ménager les aliments à l'aide d'une bonne glacière, c'est une nécessité nationale — un devoir patriotique!

E. A. BOURQUE, LIMITEE,
339, rue St-André, Ottawa
H. BRUNELLE LTEE.,
1464, rue Préfontaine, Montréal
LA GLACE FRONTENAC LTEE.,
150, Avenue Renaud, Québec, Qué.
ICE MANUFACTURING COMPANY LIMITED
4093 oust, rue Ste-Catherine, Montréal
NAPOLEON LEDUC
1325, rue LeClaire, Verdun, Qué.
ADRIEN RIVERIN,
129, rue St-Georges, St-Jérôme, Qué.
J. C. ROBERT
27, rue Central, Granby, Qué.
J. A. THIBAULT,
2671, rue Reading, Montréal

MEMBRES DE L'ASSOCIATION CANADIENNE DES INDUSTRIES DE LA GLACE
Servant le Canada d'un Océan à l'autre

jeune fille à présent ne pouvait plus effacer de son esprit la certitude que les circonstances y avaient échafaudée : il lui semblait évident que l'amour de Manon avait ressaisi Claude et que le jeune homme trop probe et trop délicat pour lui révéler le changement de son cœur, à elle qui l'avait entouré d'une affection si dévouée, avait décidé de sacrifier sa passion à sa reconnaissance.

Mais de ce sacrifice, elle essavait de ne point vouloir, de se hausser à une abnégation plus grande encore que celle qu'elle avait souhaitée exercer envers le bien-aimé lorsqu'il était infirme.

Claude retrouvait la lumière, le destin avait pitié de lui. Serait-elle plus inexorable que le sort envers cet être qu'elle aimait tant ?

N'avait-il pas mérité, après tant d'années de souffrance, d'avoir un bonheur complet, total ?

Manon ? Sa beauté incomparable, sa grâce sans égale, les feux merveilleux de ses yeux irradiants comme des gemmes, son port royal, Claude allait voir cette splendide statue de chair qui lui avait dit : « Je vous aime ! Même infirme, vous êtes la vie de mon cœur . . . »

La voir, subir le charme prestigieux de cette déesse et se contraindre à renoncer à elle, tel serait le supplice de Lariège.

Marie pensa à l'admiration éperdue qu'elle avait lue jadis dans les yeux de Richard Valirat quand celui-ci avait vu Mlle Ronceray pour la première fois et elle se dit avec une douleur indicible qu'elle reverrait ce même émerveillement dans les regards ressuscités du virtuose et que son doux visage à elle semblerait au jeune homme, à côté de celui de Manon, une modeste fleur des champs comparée à l'éclat somptueux d'un calice rare.

Elle se ressouvint avoir elle-même exécuté Valirat de sa passion soudaine et s'être dit : « Il est bien naturel qu'il me la préfère, le cœur d'un homme résiste-t-il à la beauté ! »

Claude, parce qu'il était bon et tendre, échapperait-il à cette loi ? Devait-elle douter que la vue de Manon achevât de l'entraîner, de l'unir à elle dans le secret de sa pensée ?

La beauté ! Elle l'estimait une souveraine à laquelle rien ne résiste, une sorte de fée à l'irréductible pouvoir.

Et puis, Mlle Ronceray en revenant au jeune homme, alors qu'il était aveugle encore, n'avait-elle pas donné la preuve de la sincérité du sentiment qu'elle avait pour lui ? Donc si le musicien était libéré de ses fiançailles, il avait chance d'être heureux auprès de la belle jeune fille, de la découvrir une épouse aimante et fidèle.

Le libérer ! Oui, ce devoir-là, s'imposait à l'amour vaste que nourrissait pour Claude cette fiancée au cœur précieux. L'idée du sacrifice prit dans son âme une invincible force, arriva à lui faire atteindre une sorte de plénitude faite de la douleur et de la joie qui créent les saints et les martyrs.

Construire le bonheur de Claude, à présent qu'il n'avait plus besoin de son patient dévouement, le donner à une autre, accumuler sur lui les félicités et garder pour elle les souffrances, de cela Marie était capable, elle l'aimait assez pour le perdre, dût-elle après, de tristesse, en mourir.

La nuit l'entourait de silence, mettait dans la pièce un mélange confus de clarté et d'ombre. Tout à coup elle dit, presque à voix haute :

— La lumière, la gloire, l'amour. Il aura tout, il sera heureux !

Un frisson la parcourut au son de ses propres paroles qui précisaient sa décision, mais elle se raidit contre toute défaillance, tourna le commutateur et, prise d'une hâte soudaine, elle se mit à écrire à l'aimé une lettre frémissante qui était un adieu.

« Claude, disait la missive, l'heure est venue pour moi de te quitter, de te laisser à un bonheur que tu mérites tant, que tu as d'avance payé d'années et d'années d'amertume. Tu aimes Manon, je l'ai deviné, et elle t'aime aussi. Tu vas la voir, Claude, tu découvriras comme elle est belle et tu me remercieras de t'avoir dit : épouse-la sans remords, savoir que tu es heureux est pour moi la joie la meilleure, ne crains pas me peiner, c'est moi qui te délie ! Si tu penses à moi, que ce soit d'un cœur paisible, garde-moi une tendresse fraternelle et un souvenir ému, je ne demande rien davantage. Ne me cherche pas, ne perds pas, en essayant de me rejoindre par un inutile scrupule, les minutes précieuses que tu pourras savourer dans la joie. Adieu, Claude, il est des félicités étranges, trempées de pleurs féconds pour le bonheur de ceux qu'on aime. Adieu, mon aimé ! »

Marie releva son front que des gouttes de sueur glaçaient aux tempes, elle passa ses mains fiévreuses sur ses joues ruisselantes, cacheta la lettre cruelle et sans s'accorder une trêve, un délai capable de la faire revenir sur sa décision, elle adressa à Mme Lariège une autre lettre dans laquelle elle lui confiait cet émouvant billet de rupture :

« Vous que j'appelais déjà ma mère, lui écrivit-elle, je vous charge de dire à Claude que je l'ai fui. Son bonheur n'est pas auprès de moi, je l'ai compris. Son cœur a secrètement élu une fiancée plus belle, celle-là viendra à la clinique demain à l'heure où votre fils sera délivré de son bandeau ; conduisez-la auprès de lui, car vous aussi, n'est-ce pas, vous voulez avant tout qu'il soit heureux ? »

Elle posa les deux lettres en évidence sur la table, puis, l'aube commençant à blanchir le ciel, elle s'habilla pour sortir et se rendit sans bruit à la chambre de sa mère. Tout dormait encore dans l'hôtel, elle frappa à la porte un coup discret, dans un souffle :

— Maman, ouvre-moi !

Mme Nizolles, réveillée aussitôt, ouvrit l'huis en hâte, angoissée par cet appel trop matinal.

Elle vit Marie livide, ses yeux rougis de larmes, tous ses traits décelant un déchirement immense.

— Qu'as-tu, qu'as-tu ? s'écria-t-elle.

— Maman, dit la jeune fille d'une voix tremblante, ne me demande pas pour l'instant quel est le trouble qui m'agite, je n'aurais pas la force de te le dire. Plus tard, tu sauras, je te le promets. Mais, par grâce, aide-moi, accède à ce que je vais te demander !

La mère aimante qu'était Mme Nizolles ne comprit rien à ce discours, sinon que son enfant souffrait et qu'elle avait besoin de son secours.

— Que veux-tu, que veux-tu ? interrogea-t-elle fébrile.

— Je veux partir d'ici avec toi sans retard, sans attendre une minute, je veux fuir tout de suite.

La foudre tombant aux pieds de la maman ne l'eut pas davantage stupéfiée que ces paroles.

— Fuir ? s'écria-t-elle. Mais pourquoi ? Et Claude, Clotilde ?

— Maman, maman, bégaya Marie, par pitié, dépêche-toi, ne prolonge pas mon supplice !

Et elle se tapit dans un fauteuil, désormais muette, claquant des dents, de grosses larmes coulant sur ses joues.

Eperdue, Mme Nizolles hésita d'abord à lui obéir, essaya encore de lui arracher une explication, mais elle comprit bientôt qu'elle ne tirerait rien de la pauvre petite et qu'elle ne pouvait se soustraire à lui accorder ce qu'elle lui demandait.

Précipitamment elle s'habilla, mais non sans répéter mille fois la question qui malgré elle fusait de ses lèvres :

— Pourquoi, Marie, pourquoi ?

Quelques instants plus tard, les deux femmes se laissaient emporter par un taxi. La voiture passa devant la clinique dont les volets étaient clos encore. Marie réprima un cri : là, derrière ces murs blancs, reposait celui qui était tout son bonheur ! Pour lui l'aube se levait resplendissante, s'apprêtant à éblouir ses yeux extasiés ! Mais hélas sa joie, le délire d'allégresse qui allait l'envahir avec cette clarté retrouvée, elle ne les verrait pas, elle s'en allait loin du bien-aimé, vers la douleur !

Son cœur pantelant se cabra, eut une ultime révolte, mais elle le vainquit et s'abattit sanglotante sur le sein maternel, cependant que l'auto filait à travers les rues que le matin réveillait.

Chapitre VII

Les stores abaissés ne laissaient filtrer dans la chambre de Lariège qu'une lumière amoindrie, tamisée, un clair-obscur délicat, un mol amalgame de lumière et d'ombre propre à ne pas blesser ses prunelles à peine renaissantes.

La minute merveilleuse était venue où le médecin allait délivrer le jeune homme de la barrière que son bandeau mettait encore entre le jour et lui.

A son réveil, Mme Lariège avait appris avec stupeur le départ de Marie et de sa mère et la lettre de celle qu'elle appelait déjà sa bru l'avait plongée dans un grand émoi. Persuadée que la pauvre enfant se trompait, que le cœur de Claude était plein d'elle, Clotilde s'était affolée à l'idée du coup que cette fuite allait donner à son fils. Que lui dire, comment parer à sa peine, comment lui annoncer une telle nouvelle ?

Avec impatience elle avait attendu l'arrivée de Wladimir Nikof, rentré le jour même à Paris, et qui avait promis d'accourir pour serrer les mains de son protégé. Tenu au courant de l'accident survenu à Claude et des conséquences heureuses de l'opération qu'il avait subie, l'excellent homme se réjouissait de voir son jeune ami recouvrer la lumière et il voulait être auprès de lui à cet instant.

Dès qu'il était arrivé, Mme Lariège, qui guettait sa venue, lui avait communiqué la lettre de Marie et lui avait demandé conseil.

Très surpris tout d'abord, le maestro avait réfléchi et, hochant la tête :

— Le cœur des hommes est parfois étrange, Madame, avait-il fait. Qui nous dit qu'en effet Lariège n'a pas toujours regretté cette première passion, la brillante créature qui la lui a inspirée ? Je ne doute pas qu'il soit touché jusqu'à l'âme de la bonté de Mlle Nizolles, qu'il chérisse, vénère sa fiancée, mais il n'est pas impossible que la flamme vive qui l'avait agité fût encore vivante au fond de lui. Pour ma part, à moins que le médecin craigne pour Claude une émotion trop forte, je crois qu'il vous faut obéir à la pauvre, la délicieuse Marie, faire, quoi qu'il vous en coûte ce que vous a demandé cette jeune fille qui mérite toutes les admirations.

— Je ne peux pas croire cela, je ne peux pas le croire ! s'était encore écriée Clotilde, mais puisque Marie

(Lire la suite page 55)

Kodak

VOUS DEMANDEZ-VOUS CE QUE VOUS POURRIEZ FAIRE DE PLUS POUR CELUI DES VÔTRES QUI EST DANS L'ARMÉE?

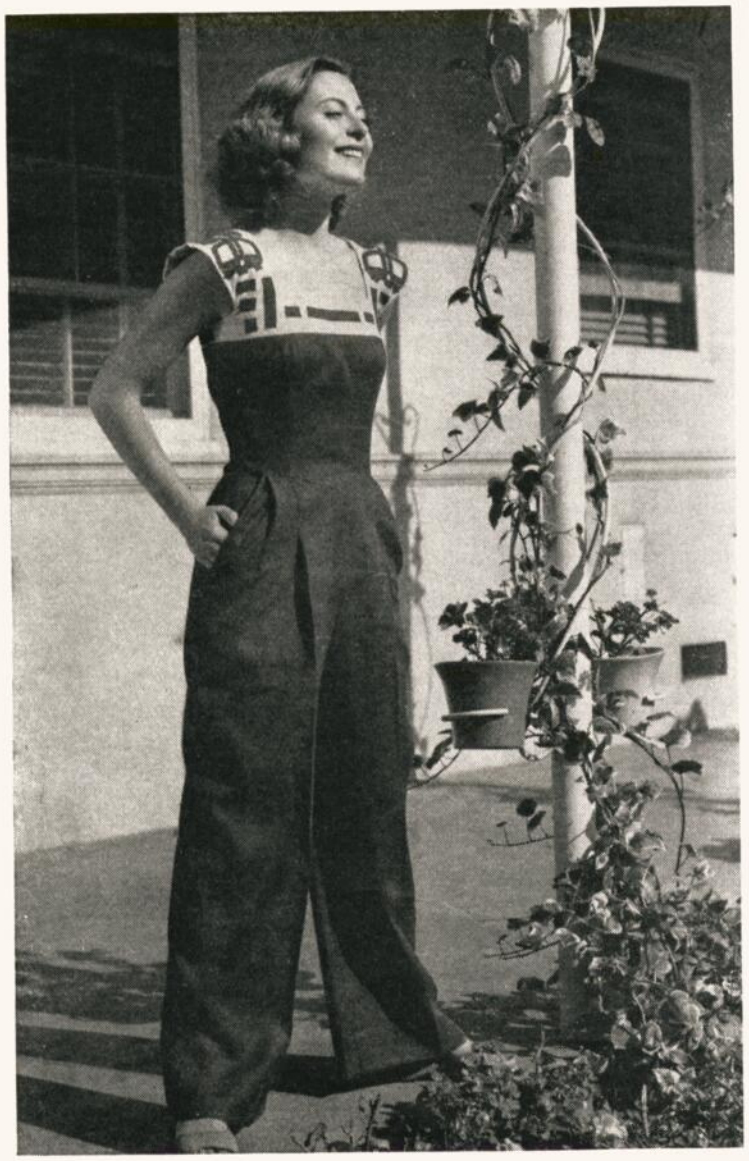
Eh bien, voici ce que des milliers d'hommes ont demandé . . .

"DE plus en plus d'instantanés de la famille" voilà ce qu'ils veulent avant tout. Ils l'ont dit eux-mêmes. Alors, pourquoi ne pas envoyer plusieurs instantanés cette semaine à votre marin, soldat ou aviateur?

Naturellement, vous ne trouverez pas autant de film qu'en temps normal. Le Film Kodak est rationné aux marchands parce que la Marine, l'Armée et l'Aviation en ont énormément besoin. Utilisez donc sagement chaque rouleau de film pour faire ce travail important. Faites-lui, chaque semaine, une visite "en instantanés."

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

Faites-lui, chaque semaine, une visite "en instantanés"



MICHELE MORGAN porte le slack sans grande formalité. Comment faire autrement quand on est chez soi à la campagne et qu'on a le goût de se balader autour de la maison !

Si vous voulez

. . . connaître la vie intime des grandes vedettes de cinéma.

. . . voir un magnifique choix de photos de vos artistes préférés.

. . . lire des articles intéressants, souvent écrits par de grandes vedettes.

. . . un magazine de cinéma qui donne, avant tous les autres journaux, les scènes des plus beaux films américains.

. . . lire les beaux romans d'amour qui sont l'œuvre d'excellents écrivains.

Achetez LE FILM régulièrement

Notre roman d'amour complet pour juin :

LE CRIME DE BERNARD

PAR MARCEL JEAN

Coupon d'abonnement LE FILM ----------

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.
IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. — 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

Quand on écrit son journal

Par Francine

C'est là un passe-temps intelligent et amusant qui aura peut-être plus tard une valeur documentaire inestimable pour vos arrière-neveux. Il n'est pas nécessaire d'être un écrivain, un philosophe ou une jeune fille sentimentale pour écrire chaque jour son journal. Il suffit d'avoir une faculté d'observation toujours en éveil, une imagination vive, un soupçon de psychologie et une curiosité marquée pour les problèmes d'autrui.

Un journal n'est pas un de ces étroits livres de cuir qu'on glisse dans sa poche ou dans sa bourse et qu'on rédige à la façon d'un memorandum ou d'un almanach de la température. C'est un bon gros cahier dont la couverture en toile cirée est aussi pratique que peu décorative. Là on inscrira pêle-mêle, au jour le jour, non seulement ce qu'on a fait mais ce qu'on a observé et les conclusions qu'on en déduit. Il n'est pas mauvais d'y coller de temps à autre une photo ou une coupure de journal. Elles pourront fournir plus tard une documentation sûre quant aux modes d'alors ou aux opinions qui avaient cours dans le public. Il est prudent de rédiger ce journal à l'encre si l'on veut assurer sa survivance et aussi pour échapper à la tentation d'effacer ou de modifier après coup certains passages. Le plus pratique pour ménager les yeux de nos descendants, serait sans doute de l'écrire à la machine, sur des feuilles volantes qu'on réunirait ensuite dans une couverture détachable. Cependant, cette manière présente aussi un risque puisqu'on serait tenté d'arracher une feuille sur laquelle on avait formulé un jugement trop hâtif ou fait une prédiction que l'avenir n'a pas justifiée. Sans compter que la note pratique apportée par le dactylographe semble mettre en fuite le romantisme qui s'attache à la rédaction d'un journal et nuire à la spontanéité du récit. Avouons pourtant que cette dernière remarque est peut-être dictée par un préjugé qui prendra fin avec les gens de ma génération, à moins que ce ne soit le résultat de la lecture très assidue de Georges Duhamel, cet ennemi irréductible des machines et des inventions modernes.

De quoi dont-on parler dans un journal ? De tout ce qui intéresse celui qui l'écrit. Il n'est pas nécessaire de se demander trop souvent : qu'en pensera-je dans un an ? et il peut être imprudent de se poser la question : cela intéressera-t-il quelqu'un autre ? En effet, si l'on a un désir inconscient et non avoué qu'un journal survive, il serait dangereux de se proposer ce but en l'écrivant.

Ne vous contentez pas de formuler vos propres pensées, d'exprimer vos opinions. Notez aussi une remarque spirituelle que vous aurez entendue, une discussion dnt vous aurez été témoin, un passage d'une lecture que vous avez faite ou d'une conférence à laquelle vous avez assisté. Est-il besoin d'ajouter que les potins ont aussi leur place dans un journal? Ne sont-ils pas une peinture non embellie des mœurs d'une époque ou la clef avec laquelle on pénètre chez certaines natures un peu secrètes ?

Si l'on veut songer à un journal d'une façon plus sérieuse, on peut se dire qu'écrit en toute sincérité il peut constituer un véritable examen de conscience en même temps qu'un guide averti dans certaines circonstances délicates. La scène qui a eu lieu hier dans un ménage n'est pas la premier de ce genre, et peut-être qu'en se reportant plusieurs pages en arrière on constatera que ce qui nous causa autrefois un gros chagrin avait en réalité si peu d'importance qu'on l'a depuis complètement oublié. Des tendances fâcheuses qu'on avait notées chez un enfant se sont développées avec l'âge et il n'est que temps de les combattre, ou des confidences reçues dans un moment d'expansion inaccoutumée pourront expliquer l'humeur changeante et difficile d'un enfant, en même temps que nous fournir la plus sûre méthode de l'apaiser ou de le consoler.

Taches sur les Tapis

S'il est important de faire disparaître une tache sur-le-champ, cela est surtout vrai dans le cas des tapis toujours exposés à être abîmés par les mites et aussi parce qu'en marchant on fait pénétrer la tache plus profondément de sorte qu'elle devient parfois impossible à enlever.

Animaux : Les taches faites par les animaux domestiques disparaîtront si l'on procède de la manière suivante : les éponger d'abord avec une solution d'eau salée dans la proportion de ¼ de tasse de sel par pinte d'eau pour une partie d'ammonia-ammoniaquée contenant 20 parties d'eau pour une partie d'ammoniaque.

Sang : En étancher le plus possible avec un chiffon mou en ayant soin de ne pas étendre la tache. L'éponger ensuite avec un linge imbibé d'eau froide.

Cire : Gratter la tache avec un couteau qui n'est ni pointu ni trop aiguisé. Éponger ce qui reste avec du tétrachloryde de carbone.

Lait, graisse, huile : Peuvent également être nettoyés avec du tétrachloryde de carbone.

Liqueur, café, thé : Laver avec un linge trempé dans de l'eau savonneuse et rincer à l'eau claire.

Chocolat : En enlever le plus possible au moyen d'un couteau dont la lame est émoussée. Saupoudrer la tache avec du borax en poudre, l'humecter d'eau froide et essuyer avec un chiffon mouillé. Brosser avec une brosse douce quand le borax est sec.

Peinture : Ces taches s'enlèvent avec de la térébenthine mais il ne faut pas tarder.

Boue : Laisser sécher complètement et brosser.

Encre : Etancher le plus possible, puis laver à l'eau tiède et claire. Le lait donne aussi de bons résultats mais il faut ensuite l'éponger avec du tétrachloryde de carbone.

Ne pas oublier qu'on peut prolonger l'existence d'un tapis d'escalier en le déplaçant afin qu'il s'use également.

Faciles à confectionner

4678 — Robe en une seule pièce pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 14 à 40. Tissu requis pour la grandeur 36 : 3⅛ v. de 35″, 2⅞ v. de 39″. Dentelle contrastante : ⅝ v. de 35″ de largeur. Prix : 25 cents.

4677 — Robe en une seule pièce pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 16 : 3¼ v. de 35″, 2⅞ v. de 39″. Prix : 25 cents.

4701 — Robe deux-pièces pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 3¼ v. de 35″ ou 3 v. de 39″. Prix : 25 cents.

4691 — Robe deux-pièces pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : 3¼ verges de 35″ ou 2⅞ verges de 39″. Prix : 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

Pour tous les jours de la semaine

Par
Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

Ces menus ont été préparés à la demande de nombreuses lectrices et toutes les recettes conviennent ordinairement pour 6 personnes. Elles sont rationnelles et économiques et peuvent servir de base à l'alimentation journalière.

« On remarquera que ces menus ne contiennent pas de beurre et peu de sucre. » Si l'on n'a pas une provision de miel ou de sirop d'érable, il faudra modifier les desserts. Cependant, dans une famille où il y a des enfants qui ne prennent aucun breuvage sucré, il sera facile de trouver du sucre pour confectionner les desserts contenus dans ces menus.

Je conseille aux personnes qui n'ont pas l'habitude de servir des salades de légumes crus au moins 1 fois par jour, d'essayer les recettes que je donne dans les menus qui suivent. Si ces salades sont bien préparées, on s'y habituera et il sera ensuite difficile de s'en priver. C'est le moyen le plus sûr ou à peu près de trouver dans notre alimentation la vitamine "C" si précieuse au maintien de la santé.

COMMENT DOUBLER VOTRE QUANTITE DE BEURRE ?

Faire gonfler durant 5 minutes dans ¼ de tasse de lait froid 1 c. à tb. de gélatine. Mettre au-dessus de l'eau bouillante pour faire fondre la gélatine et quand elle a la consistance d'un sirop, l'ajouter à 1¾ de tasse de lait tiède. Défaire en crème 1 livre de beurre et y ajouter graduellement le lait et la gélatine en battant avec un moussoir. Mettre dans des pots couverts et conserver au frais. Vous aurez ainsi 2 lbs de beurre qui sera excellent pour la table ou les sandwichs mais qui ne convient pas pour la cuisson.

VOULEZ-VOUS BATTRE DE LA CREME CLAIRE ?

Faites-la congeler au réfrigérateur et quand elle commence à geler dans les bords, battre avec un moussoir jusqu'à ce qu'elle soit bien mousseuse et ferme. Cette crème remplacera la crème fouettée dans vos recettes de crème glacée tout comme au bon vieux temps où la crème à 35% faisait si belle figure sur nos tables et nous ne nous en porterons pas plus mal et qui sait, si notre ligne n'y gagnera pas ? C'est un atout en faveur du rationnement, n'est-ce pas, Mesdames ?

Dimanche

BOUILLON CHAUD AUX TOMATES

Faire macérer dans du jus de tomates 1 oignon, quelques feuilles de céleri, 1 feuille de laurier, au moins 1 heure. Chauffer jusqu'au point d'ébullition sans laisser bouillir. Couler et servir bouillant.

PATE CHAUD AU POULET

1 poulet de 5 à 6 livres
1 petit oignon
1 cuillerée à table de sel
3 tasses d'eau chaude
1 carotte
Quelques feuilles de céleri

Bien préparer le poulet, le vider et le séparer en morceaux. Le mettre dans une marmite avec tous les ingrédients ci-haut mentionnés et laisser cuire doucement 1½ heure à 2 heures ou jusqu'à ce qu'il soit bien tendre. Retirer les morceaux de poulet et les désosser. Couler le bouillon, ajouter 1 tasse de lait, faire bouillir quelques minutes et épaissir avec 4 cuillerées à table de farine. Mettre le poulet dans un plat rond en pyrex si l'on en a, couvrir de sauce et disposer sur le dessus des rondelles de pâte à short-cake.

PATE A SHORT-CAKE

Mettre dans un bol 2 tasses de farine, 1 cueillerée à thé de sel, 4 cuillerées à thé de poudre à pâte, 4 cuillerées à table de beurre. Bien mélanger tout comme la pâte à tarte, délayer avec ¾ de tasse de lait. Travailler la pâte vivement et légèrement pour la rendre lisse. Etendre à ¾ de pouce d'épaisseur, découper en rondelles, en couvrir tout le dessus du plat, badigeonner de lait. Cuire à four chaud (450° F.) jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Servir aussitôt. Cette manière de présenter le poulet peut servir 10 à 12 personnes.

CASSEROLE DE LEGUMES

Couper en dés 2 tasses de pommes de terre, 1 tasse de carottes, 1 oignon. Mettre dans une casserole avec 2 cuil. à table de graisse, ½ tasse d'eau chaude, 1 cuil. à thé de sel, ¼ de cuil. à thé de poivre et laisser cuire ½ heure à petit feu. Ajouter 1 tasse de petits pois. Laisser mijoter encore 5 minutes, juste assez pour chauffer les petits pois. Si la cuisson est bien conduite, les légumes seront bien cuits et l'eau sera entièrement absorbée.

TARTE DELICIEUSE AU CHOCOLAT

Couvrir l'envers d'une assiette à tarte de belle pâte brisée. Piquer la pâte pour l'empêcher de gonfler et faire cuire 10 à 12 minutes à 450° F. Remplir d'une crème au chocolat.

CREME AU CHOCOLAT

Mettre dans un bain-marie ¼ de tasse de sucre, 4 cuil. à table de cacao, 3 cuil. à table d'amidon de maïs. Délayer avec 1½ tasse de lait et y ajouter 2 jaunes d'œufs. Faire cuire le tout jusqu'à épaississement. Laisser refroidir un peu et verser dans la croûte de tarte préalablement cuite. D'autre part, remettre au bain-marie les deux blancs d'œufs avec ¼ de tasse de miel et ½ tasse de sirop de maïs. Placer le bain-marie au-dessus de l'eau bouillante et battre avec un moussoir jusqu'à ce que la meringue soit bien ferme. Mettre en garniture avec la tarte au chocolat. A défaut de miel et de sirop de maïs, on peut employer ¾ de tasse de sucre.

Lundi

POTAGE JARDINIERE

Couper en petits dés 1 tasse de carottes, 1 tasse de navet, 1 tasse de poireau, 1 tasse de céleri. Faire fondre dans une marmite 2 cuil. à table de graisse de rôti ou de saindoux. Faire revenir dans cette graisse tous les légumes. Ajouter 2 cuillerées à table de farine grillée puis 2 pintes d'eau chaude. Laisser cuire 1 heure. Ajouter 2 cuil. à table de riz bien lavé et continuer la cuisson encore ½ heure. Il est préférable de préparer le potage d'avance pour qu'il puisse reposer au moins ½ heure avant de le servir.

BIFTECK SUISSE

1½ livre de bœuf dans l'épaule, la croupe ou la ronde
¼ de tasse de farine
1 cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à thé de moutarde
½ cuillerée à thé de poivre
2 tasses de tomates
1 oignon piqué de 2 clous de girofle
1 feuille de laurier

Bien mélanger la farine avec les assaisonnements : sel, poivre et moutarde. Passer la tranche de bœuf dans ce mélange et, à l'aide d'un pilon, presser la viande pour y faire entrer toute la farine. Faire chauffer dans un poêlon du gras enlevé de la viande. Quand ce gras est bien chaud, y faire saisir la viande de tous côtés jusqu'à ce qu'elle soit bien brune. Ajouter l'oignon haché finement, la feuille de laurier puis les tomates, fermer la casserole et laisser mijoter 1½ heure à 2 heures. La viande de bœuf fraîche tuée est plus dure, par conséquent, doit cuire plus longtemps. Dans bien des cas, 1 heure de cuisson suffira. Cependant, il vaut mieux commencer la cuisson d'avance plutôt que de courir le risque d'avoir une viande coriace et à moitié cuite.

PUREE DE POMMES DE TERRE

Faire cuire avec la pelure 6 à 8 pommes de terre, les peler et les passer en purée. Assaisonner de sel, poivre. Ajouter 1 tasse de lait chaud et battre la purée jusqu'à ce qu'elle soit bien légère.

SALADE DE CHOU

Hacher finement 2 tasses de chou, 2 petites tranches d'oignon, ¼ de tasse de persil frais. Mettre dans un bol avec 1 cuil. à thé de sel, ¼ de cuil. à thé de moutarde, ¼ de cuil. à thé de poivre, 2 cuil. à table d'huile à salade et 2 cuil. à table de bon vinaigre. A l'aide de 2 fourchettes, remuer la salade pour la bien imprégner de la marinade. Faire cela juste au moment de servir.

TARTE AUX POMMES

Faire une pâte à tarte avec les ingrédients suivants :
2 tasses de farine
¾ tasse de graisse
1 cuillerée à thé de sel
Eau froide : ¼ à ⅓ de t. pour lier la graisse et la farine

Abaisser la pâte, en couvrir une assiette à tarte profonde. Trancher des pommes très minces et ne pas les peler si la pelure est tendre ; il en faudra 4 ou 5 suivant la grosseur des pommes. Défaire de la gelée de pommes avec une fourchette et en couvrir les fruits. Emietter sur le tout 2 biscuits secs, saupoudrer d'une ½ cuillerée à thé de cannelle ou d'un ¼ de cuillerée à thé de muscade si l'on en a. Couvrir la pâte, ayant soin de faire des incisions sur le dessus pour l'échappement de la vapeur. Cuire à four chaud (450° F.) 10 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson jusqu'à ce que la tarte soit bien dorée.

Mardi

RAGOUT D'AGNEAU AUX PETITS POIS

Couper en gros dés 2 livres d'agneau dans l'épaule. Faire chauffer dans un petit chaudron en fer ou une casserole épaisse ¼ de livre de lard maigre,

saupoudrer au fond de la casserole ½ cuillerée à thé de sucre pour obtenir une belle coloration, y mettre la viande et remuer en tous sens. Ajouter 1 oignon coupé en rouelles ainsi qu'une carotte, du sel, du poivre, 1 feuille de laurier, quelques grains de muscade. Couvrir d'eau chaude, 2 tasses environ, et laisser cuire jusqu'à ce que la viande soit tendre, 1½ heure environ. ¼ d'heure avant la fin de la cuisson, couler 1 boîte de petits pois, mettre l'eau dans le potage et ajouter les pois à l'agneau. Servir sur des assiettes bien chaudes avec des pommes de terre nature.

POMMES DE TERRE NATURE

Brosser des pommes de terre d'égale grosseur et les faire cuire dans leur pelure jusqu'à ce qu'elles soient bien tendres.

BETTERAVES A LA VINAIGRETTE

Brosser et laver des betteraves et les faire cuire dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'elles soient tendres, ce que l'on constate lorsque la pelure s'enlève facilement. Les retirer de l'eau et les passer à l'eau froide pour pouvoir les peler plus facilement. Les trancher en rouelles et les metttre dans un bocal avec 1 cuillerée à thé de sucre, 1 cuil. à thé de sel, ⅛ de cuil. à thé de poivre et du bon vinaigre pour couvrir.

SHORT-CAKE AUX POMMES

Défaire en crème ¼ de tasse de végétaline, y ajouter ½ tasse de sucre et brasser pour obtenir un mélange bien crémeux. Ajouter 1 œuf et bien battre. Tamiser de la farine et en mesurer 1½ tasse, ajouter 2½ cuil. à thé de poudre à pâte, ¼ de cuil. à thé de sel et tamiser de nouveau. Ajouter au premier mélange alternant avec ½ tasse de lait. Aromatiser avec 1 cuil. à thé de vanille. Verser la pâte dans 2 assiettes à gâteau beurrées et cuire à 375° F. 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de marmelade de pommes.

MARMELADE DE POMMES

Laver et couper en morceaux sans les peler 8 à 10 pommes. Cuire avec ½ tasse d'eau jusqu'à ce que tendres. Passer en purée. Remettre sur le feu avec ¼ de tasse de miel et ¼ de tasse de sucre ou, à défaut de miel, ½ tasse de sucre, et cuire jusqu'à ce que ce soit épais. Laisser refroidir et mettre entre le gateau.

Mercredi

SOUPE AUX POIS

Laver et trier 2 tasses de pois, les faire tremper la veille au soir dans 2 pintes d'eau. Le lendemain matin, les mettre à cuire dans la même eau en y ajoutant 1 oignon émincé, 2 carottes, 1 tasse de blé d'Inde lessivé, ½ livre de lard salé. Ajouter 1 autre pinte d'eau et laisser cuire jusqu'à ce que les pois et le blé d'Inde soient bien tendres et que le bouillon soit onctueux. Ajouter quelques brindilles de sarriette. ½ heure avant la fin de la cuisson, il faut vérifier l'assaisonnement et ajouter au besoin poivre et sel.

SAUMON BOUILLI

Gratter le saumon et laver la peau. Mettre à cuire dans une casserole contenant de l'eau bouillante salée à laquelle on ajoutera 1 carotte tranchée, 1 oignon, quelques feuilles de céleri et 1 feuille de laurier. La cuisson doit être bien douce et en bas du point d'ébullition. Laisser cuire 15 à 20 minutes à la livre ou jusqu'à ce que la chair se détache des os. Retirer de l'eau, égoutter et servir sur plat chaud avec sauce persillade.

SAUCE PERSILLADE

Mettre dans une casserole 2 cuil. à table de graisse, 4 cuil. à table de farine et délayer avec 1 tasse d'eau de cuisson du saumon et 1 tasse de lait. Mettre cuire en brassant jusqu'à épaississement. Laisser bouillir doucement 3 à 4 minutes. Ajouter du persil frais haché.

POMMES DE TERRE RISSOLEES

Faire cuire des pommes de terre dans leur pelure jusqu'à ce qu'elles puissent se peler facilement. Couper en tranches minces et faire rissoler dans de la graisse chaude.

SALADE VERTE

Hacher finement 1 tasse de chou et 1 tasse d'épinards, saler, poivrer et bien mélanger dans un bol avec 2 cuil. à table d'huile et 2 cuil. à table de vinaigre.

BLANC-MANGER AU CHOCOLAT

Mettre dans une casserole 3 cuil. à table d'amidon de maïs, 4 cuil. à table de cacao et une pincée de sel. Délayer avec 2 tasses de lait. Faire cuire jusqu'à épaississement et laisser jeter quelques bouillons. Retirer du feu, aromatiser avec ½ cuil. à thé de vanille. Verser dans des coupes et servir très froid avec quelques cuillerées de crème claire.

Jeudi

SOUPE AUX TOMATES

Mettre dans une casserole 2 cuil. à table de végétaline, y faire blondir un oignon finement haché, ajouter 1 boîte de tomates, 1 pinte d'eau chaude, 1 tasse de pois verts, 1 tasse de fèves en conserve coupées en bouts d'un ½ pouce puis 1 tasse de pommes de terre coupées en cubes. Faire bouillir le tout ½ heure et servir bien chaud.

CHARTREUSE DE VIANDE

Faire une purée de pommes de terre bien assaisonnée, ajouter 1 œuf et bien battre. Tapisser de cette purée l'intérieur d'un plat à gratin à l'épaisseur d'un ½ pouce, y mettre 2 à 3 tasses de desserte de viande. Dans ce cas, cela peut être un mélange des viandes servies lundi et mardi. Si l'on a peu de viande, on peut y ajouter des légumes, tels que carottes et navets cuits. Le tout bien assaisonné et recouvert de la purée de pommes de terre. Badigeonner le dessus du pâté de lait et faire dorer à four chaud 15 à 20 minutes.

POUDING AU RIZ A L'ERABLE

Bien laver ½ tasse de riz et le faire cuire dans 1 tasse d'eau bouillante légèrement salée 10 minutes ou jusqu'à ce que l'eau soit entièrement absorbée. Ajouter 2 tasses de lait chaud et continuer la cuisson jusqu'à ce que le riz soit bien tendre. Battre 2 jaunes d'œufs avec ¼ de tasse de sirop d'érable, l'ajouter au riz. Mettre dans un plat à pouding beurré et cuire au four de 350° F. jusqu'à ce que le pouding soit bien ferme. Battre les 2 blancs d'œufs, y ajouter ¼ de tasse de sirop d'érable graduellement. Mettre cette meringue par cuillerées sur le pouding et remettre au four de 300° F. pour faire dorer.

Vendredi

CREME AU BLE D'INDE

Couper en dés 2 petites tranches de lard salé et faire chauffer jusqu'à ce que bien doré. Ajouter 1 oignon émincé, 2 tasses de pommes de terre coupées en dés, 1 tasse d'eau bouillante. Laisser cuire jusqu'à ce que les pommes de terre soient bien tendres. Ajouter 1 boîte de blé d'Inde, 3 tasses de lait et laisser cuire ¼ d'heure. Saler et poivrer et parsemer de persil frais.

CROQUETTES DE MORUE A LA CREOLE

2 tasses de morue cuite ou autre poisson
1 tasse de pommes de terre en purée
2 œufs battus
1 cuillerée à table d'oignon râpé
Sel et poivre
Chapelure

Défaire la morue à l'aide d'une fourchette jusqu'à ce qu'elle soit réduite en petits morceaux. Ajouter 1 tasse de pommes de terre cuites dans leur pelure et passées en purée, puis 2 œufs battus et 1 cuil. à table d'oignon râpé. Saler et poivrer. Etendre ce mélange dans une lèchefrite beurrée et laisser refroidir. Couper en carrés, passer dans de la farine puis faire frire dans de la graisse bien chaude jusqu'à ce que les croquettes soient bien dorées. Servir avec une sauce au fromage.

MANIERE DE DESSALER LA MORUE

Défaire en feuillets, mettre dans une casserole, recouvrir d'eau froide. Porter à l'ébullition, changer d'eau et recommencer tant que la morue ne sera pas complètement dessalée. Cette opération cuit la morue.

SAUCE AU FROMAGE

Mettre dans une casserole 2 cuillerées à table de graisse, 4 cuil. à table de farine et délayer avec 2 tasses de lait. Faire cuire en brassant jusqu'à épaississement et laisser bouillir quelques minutes. Retirer du feu et ajouter ½ tasse de fromage râpé.

SALADE DE CAROTTES

Tailler en tranches très minces sur la longueur des carottes fermes, les mettre dans un plat d'eau glacée au moins 1 heure. Si elles ont été taillées bien minces, elles rouleront. On les sert ensuite sur feuilles de laitue bien croquantes, accompagnées de mayonnaise.

GATEAU D'ENTREMETS A LA CREME

Battre 2 œufs jusqu'à ce qu'ils soient légers, ajouter ¾ de tasse de sucre et continuer à battre jusqu'à ce que le mélange fasse le ruban. Mettre ½ tasse d'eau. Tamiser de la farine, en mesurer 1½ tasse puis 2 cuil. à thé de poudre à pâte et ¼ de cuil. à thé de sel. Tamiser de nouveau et l'ajouter au premier mélange en battant juste pour incorporer le mélange à la pâte. Verser dans 2 assiettes à gâteaux beurrées et faire cuire à 400° F. 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de crème à l'érable entre les deux gâteaux.

CREME A L'ERABLE

Mettre dans une casserole 1 cuillerée à table de farine, 1 tasse de sirop d'érable et ½ tasse de lait riche. Laisser bouillir jusqu'à consistance crémeuse. Refroidir et mettre entre les deux gâteaux.

Samedi

SAUCISSES A L'ALSACIENNE

Hacher un chou moyen et 1 oignon. Eviter de prendre le cœur qui est ordinairement trop dur ainsi que les grosses côtes. Réserver ces morceaux qu'on hachera finement pour un potage. Faire cuire le chou et l'oignon dans l'eau bouillante salée 5 à 6 minutes, juste pour l'attendrir. Egoutter et conserver à la chaleur. D'autre part, faire griller les saucisses soit à la poêle ou au four jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées. Passer le chou dans la graisse de cuisson des saucisses. Mettre dans un plat et dresser les saucisses en couronne sur le chou. Remettre au four pour servir le tout bien chaud.

BISCOTINS A LA FARINE D'AVOINE

Défaire en crème ½ tasse de végétaline, y ajouter ¾ de tasse de cassonade puis 1 œuf et bien battre. Tamiser de la farine, en mesurer 1 tasse et la tamiser de nouveau avec ¼ de cuil. à thé de bicarbonate de soude, 1 cuil. à thé de cannelle moulue et ½ cuil. à thé de clou. Ajouter au premier mélange avec 2 cuil. à table de lait. Incorporer en dernier lieu 1 tasse de farine d'avoine roulée. Jeter par cuillerées sur une tôle beurrée, aplatir avec une fourchette et cuire à 375° F. jusqu'à ce que bien doré.

ŒUFS A LA NEIGE

Séparer 2 œufs, battre les blancs en neige ferme, avec 2 cuil. à table de sucre. Faire chauffer dans une poêle jusqu'au point d'ébullition 2 tasses de lait. Jeter par cuillerées les œufs battus dans le lait bouillant mais dont l'ébullition ne se continue pas, et laisser pocher jusqu'à ce qu'ils soient bien gonflés. Mettre de côté. D'autre part, mélanger 2 cuil. à table rases de sucre avec 2 cuil. à table d'amidon de maïs (cornstarch). Ajouter au lait en brassant et laisser cuire jusqu'à épaississement. Battre légèrement les jaunes d'œufs et les ajouter au lait graduellement. Laisser cuire sans toutefois faire bouillir quand les œufs sont introduits dans la sauce. Retirer du feu. Aromatiser avec 1 cuil. à thé de vanille. Verser dans un grand plat et mettre sur cette crème les blancs d'œufs cuits. Garnir de gelée et servir bien froid.

LES VACANCES APPROCHENT...

4666 — Robe en une seule pièce pour fillettes, dans les grandeurs 10 à 16. Tissu requis pour la grandeur 14 : 3 v. de 35″, 2¾ v. de 39″. 20 cents.

4669 — Robe pour fillettes, dans les grandeurs 2 à 8. Tissu requis pour la grandeur 6 : 1½ v. de 39″, 1⅝ v. de 35″. Bordures brodées : 1¾ v. par 3½″ de largeur. Prix : 15 cents.

4670 —Robe pour fillette, dans les grandeurs 1 à 4. Tissu requis pour la grandeur 3 : 1⅝ v. de 35″, 1½ v. de 39″. Contrastant pour col : ¼ de v. de 35″ ou 39″. Prix : 15 cents.

4687 — Robe en une seule pièce pour fillette, dans les grandeurs 2 à 6. Tissu requis pour la grandeur 4 : Corps de robe, jupe et taille : 1¼ v. de 35″, 1¼ de 39″. Manches courtes et haut de la jupe, ⅝ v. de 35″, ½ v. de 39″. Bordure en dentelle : 3⅛ v. de ¾″ de largeur. 15 cents.

4668 — Jupe et vêtement sport pour fillettes, dans les grandeurs 10 à 16. Tissu requis pour la grandeur 12. Vêtement sport : 2½ v. de 35″, 2¼ v. de 39″. Garniture : 2¼ v. de ⅝″ de largeur. La jupe : 1⅞ v. de 35″, 1¾ v. de 39″. Empiècement pour revers : ⅛ v. de 35″ de mousséline. Prix : 15 cents.

4686 — Robe en une seule pièce pour jeune fille, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 14 : Corps de robe, jupe et taille : 2⅜ v. de 35″, 2¼ v. de 39″. Contrastant pour les manches et haut de la jupe, ¾ v. de 35″ ou 39″. Bordure en dentelle, 3⅝ v. de ¾″ de largeur. Prix : 20 cents.

LES DEUX BEAUTES

(Suite de la page 48)

m'a confié cette tâche pénible : conduire mon fils à sa rivale, je me rendrai à son désir, avec l'espoir le plus profond qu'elle s'est trompée et que ce sera elle que mon enfant appellera. Marie ! cet ange qui a guidé ses pas d'infirme, qui a témoigné de toutes les abnégations !

Et elle était allée à Mlle Ronceray, comme celle-ci arrivait à l'hôpital. Avec une émotion douloureuse, elle lui avait communiqué la lettre laissée par Mlle Nizolles.

Une rouge bouffée de sang avait empourpré le visage de Manon en apprenant à la fois que le virtuose avait retrouvé la vue et que sa fiandée lui cédait la place auprès de lui : victoire plus grande qu'elle n'avait jamais espéré en remporter !

Elle avait su se dominer assez pour jouer à Mme Lariège une habile comédie, laissant croire que l'amour le plus exalté existait en elle à l'égard de son fils.

— Puisque Marie l'a demandé, Mademoiselle, avait fait Clotilde, avec tristesse, soyez auprès de Claude quand ses yeux s'ouvriront.

Et maintenant, dans la chambre pleine de moelleuse pénombre, le jeune homme, ayant entendu des pas accompagner ceux du médecin, crut que c'était sa bien-aimée qui entrait. Il n'eut pas la patience d'attendre que le chirurgien enlevât son bandeau, il l'arracha lui-même en jetant un cri :

— Marie, je vais te voir !

Ses paupières un instant papillonnèrent, puis il aperçut devant lui sa mère, ses traits affaissés, ses cheveux de neige, les rides profondes qui sillonnaient son front. Il balbutia:

— Maman !

Identifia avec émoi ce visage ruiné, le compara à celui dont il avait gardé le souvenir : le visage jeune et joyeux qui avait été celui de Mme Lariège, alors qu'il était enfant.

Avec un attendrissement immense, il contempla cette figure implacablement marqué par le temps et la douleur et dont le désastre révélait tous les pleurs que sa mère avait versés sur lui.

Pendant un instant, il oublia tout ce qui n'était pas cet être qui lui avait donné la vie et auquel il était lié par une si véhémente tendresse. Il se dressa de la chaise-longue où il était étendu, glissa lentement aux genoux de la vieille dame, couvrit de baisers ses mains pâles, ses mains dont il avait tant de fois senti sur son front la tremblante caresse.

Et tous deux s'étreignirent dans un embrassement profond, incroyablement doux, bienfaisant à leurs cœurs et qui renouait au passé le présent redevenu radieux.

— Ma mère, murmura-t-il, en passant des doigts pieux sur sa tête blanche, quel émoi de retrouver ton visage, d'y baiser les sillons que les larmes y ont tracés! Ah ! Quelle bouleversante ivresse : refaire connaissance avec les images des jours enfuis, découvrir celles que l'on n'a pas encore aperçues !

Il tourna le front en disant ces mots, cherchant Marie, et ses yeux, à travers le brouillard léger qui subsistait encore sur sa vue, rencontrèrent la superbe Manon, qui lui adressait le plus subjuguant des sourires.

Il demeura interdit, hésitant, fixant cette beauté altière qui paraissait une fleur superbe miraculeusement jaillie de la pénombre. Mais il ne trouva pas sur ce visage l'angélique douceur, la bonté sereine qu'il savait exister dans celle qu'il aimait. Son cœur lui dit : « Ce n'est pas elle », et il se souvint en même temps de la description que lui avait faite Davoncel : « Des cheveux de flammes, des yeux pareils à des émeraudes miroitantes, une bouche semblable à un calice éclatant posé sur le marbre pur de son teint. »

Il devina l'identité de la merveilleuse jeune fille :

— Mademoiselle Ronceray ! s'exclama-t-il, surpris et quelque peu fâché de la voir là.

Ravie qu'il l'eût reconnue, elle s'écria :

— Claude !

Et elle s'approcha de lui, voulut lui prendre les mains. Mais le jeune homme la repoussa presque, avec une inconsciente brusquerie, tant il ne songeait qu'à son amour.

Il promena un rapide regard sur ceux qui l'entouraient et s'écria, anxieux, palpitant :

— Marie ? Où est Marie ?

Son attitude vis-à-vis de Mlle Ronceray laissa aussitôt deviner aux assistants que Mlle Nizolles seule le préoccupait, avec une place dans son âme. Sa mère éperdue, mesurant déjà quelle allait être l'explosion de son désespoir, le prit vivement dans ses bras, essaya de lui expliquer l'absence de sa fiancée.

Claude l'écouta, devenu soudain livide.

— La lettre ! La lettre . . . bégaya-t-il.

Clotilde ouvrit la missive d'adieux, la lut elle-même, redoutant que ses yeux convalescents se brouillaient à cette lecture.

Les mots tracés par Marie touchèrent le jeune homme d'autant de coups de poignard ; ses traits convulsés dirent sa souffrance, sa stupeur désespérée.

« Adieu, Claude, acheva Mme Lariège, prononçant d'une voix chavirée la dernière phrase du billet, il est des félicités étranges, trempées de pleurs féconds pour le bonheur de ceux qu'on aime. Adieu, mon aimé. »

Le malheureux s'était dressé, balbutiant, presque hagard :

— Ce n'est pas vrai, Marie, ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il à demi-dément, c'est toi que j'aime, c'est toi qui es ma vie ! Que t'es-tu imaginé, quelle douleur a dû être la tienne, Marie, ma petite Marie !

Il chancela, s'abattit, sanglotant, indifférent à la présence de Manon, répétant inlassablement cette prière :

— Mère, il faut la retrouver, il faut la joindre ! Ma joie s'envole avec elle, mère, ramène-la moi !

Chapitre VIII

Madame Lariège acheva de disposer les fleurs dont elle avait voulu décorer sa maison pour le retour de Claude, qui, ce jour-là, quittait la clinique et s'en revenait chez lui.

Une auto ronfla à la porte : c'était Wladimir Nikof qui ramenait le jeune homme. D'un pas alerte, ce dernier franchit les marches du petit perron qu'il avait si longtemps gravies à tâtons, pénétra dans le salon qu'embaumaient les parfums unis de tant de calices.

La maison ! La maison où il avait vécu tant d'années en aveugle, il la découvrait avec une émotion indicible. Mais à sa joie de revoir toutes choses se mêlait une tristesse atroce: il n'avait pas encore retrouvé Marie: la jeune fille et sa mère, en dépit de toutes les recherches que Mme La-

EN BAS

(et mes dispositions sont aussi en baisse)

VOUS rappelez-vous comme vous étiez fière . . . lorsque vous avez trouvé cet emploi, le premier jour de vos vacances ? C'était votre manière à *vous* de vous enrôler . . . de remplacer un homme pendant qu'il se battait pour la liberté !

Vous n'avez pas oublié la joie qui se peignit sur le visage de votre mère lorsque vous êtes arrivée avec votre première paie, dont une partie était déjà placée dans des timbres d'épargne de guerre. Votre père, lui, rayonnait de fierté . . .

Mais comme tout est différent aujourd'hui . . . vous voudriez n'avoir jamais commencé ! Et vous vous demandez comment d'autres jeunes filles se tirent *toujours* d'affaire . . . ne semblent jamais déprimées. Elles filent leurs huit heures de travail et la soirée . . . sans le moindre souci !

Peut-être pensiez-vous tout haut ! Car Cécile, la "starter", vous prend sous son aile — et vous dit comment les jeunes filles averties vaquent à leurs affaires, *chaque* jour, comme si de rien n'était. "Ce n'est pas une question de chance", explique-t-elle, "c'est parce que nous avons appris que les serviettes périodiques Kotex sont faites pour rester molles durant l'usage!"

Remontez-vous !

Comme elle avait raison (et vous êtes contente de ne pas avoir manqué votre rendez-vous) ! Kotex est très différente des serviettes qui ne *semblent* molles qu'au premier contact. Ce n'est pas cette mollesse de neige qui disparaît sous la pression. La Kotex vous donne *plus de confort* . . . moins de volume . . . et (par bonheur) pas de mauvais côté pour causer des accidents.

Tout cela — et la *confiance !* Pas besoin de manquer de maintien, même un moment, grâce au centre de sûreté à 4 plis . . . et vous pouvez compter sur ces bouts plats, pressés, ils ne trahiront pas votre secret !

Avec tous ces avantages, vous vous attendriez naturellement à ce que les femmes emploient plus de Kotex que de toutes les autres marques réunies . . . n'est-ce pas ? *Et c'est exactement le cas !*

Soyez active et confortable — avec KOTEX!

ÇA VA ? ÇA NE VA PAS ? "Les jours difficiles"— et qu'en faites-vous ? La brochure gratuite "Entre femmes" parle de la vie intime d'une jeune fille . . . vous donne des conseils sur la tenue, les activités, les relations sociales. Envoyez votre nom et votre adresse à: Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dépt. K3-5, 330 University Ave., Toronto, Ont. N'oubliez pas—que c'est GRATUIT !

Fraîche comme une rose . . . voilà ce que vous êtes quand vous employez QUEST, la poudre désodorisante Kotex ! Saupoudrez tout simplement QUEST sur votre serviette périodique. Créée expressément pour cet usage, QUEST est un moyen *sûr* de ne pas incommoder car elle *détruit* complètement les odeurs de la serviette et du corps !

(★T.M. Reg. Can. Pat. Off.

SIMPLE comme "Bonjour"

LA GILLETT enlève les taches et garde propres les bols de cabinets

● Saupoudrez un peu de Lessive Gillett dans le bol pour en voir disparaître à l'instant les taches répugnantes. Activez la chasse d'eau et la porcelaine redevient immaculée. La Gillett dégage aussi les renvois et sert à toutes sortes de nettoyages.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE: Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure Gillett qui explique comment la Lessive Gillett facilite les travaux du ménage.

FABRICATION CANADIENNE

LES CHEVEUX DOIVENT . . . ÊTRE CONSERVÉS PROPRES

Un nettoyage capillaire régulier au shampooing hygiénique scientifiquement préparé est de première importance. Il nettoie, nourrit et protège la chevelure mieux que ne saurait le faire aucun savon. Souvenez-vous que le *laisser-faire* ou la négligence concernant la chevelure peuvent compromettre à jamais son attrait. La meilleure sauvegarde est indubitablement.

LE SHAMPOOING

Evan Williams

ACHETEZ

Viyella REGD.

A LA VERGE

Faites votre propre jupe, robe, ensemble ou tenue de sport

● Robe unie ou Tartan — tout se façonne mieux et dure plus longtemps quand c'est fait avec Viyella — la Flanelle anglaise douce et légère.

Le chic tissu anglais inusable

GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE

Largeur, 36 ou 54 pouces. Dans tous les magasins ou écrivez à Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal

Le placement le plus avantageux : les Obligations de la Victoire

rière avait opérées, étaient demeurées introuvables, n'ayant point reparu à leur domicile et n'ayant laissé aucune adresse à leur concierge.

Claude, navré, avait attendu avec une fébrile hâte que ses forces lui permissent de sortir, espérant qu'il serait plus heureux que sa mère pour découvrir la retraite de la bien-aimée.

A présent, en respirant tous ces aromes délicats dans lesquels baignait la pièce, il se souvint du premier jour où sa fiancée et lui s'étaient rencontrés et se remémora, en contemplant un frais bouquet de roses que sa mère avait posé sur le piano, la description que Marie lui avait faite de semblables corolles, sa charité voulant les dépeindre au pauvre être sans regard qu'il était alors.

La voix chère reprit vite dans son cœur, il crut entendre à nouveau les bienfaisantes paroles : « Des roses adorables, votre mère en a fait un choix exquis. Les unes sont pourpres, éclatantes, elles font opposition à leurs voisines pâles, si délicatement teintées . . . Et puis, il y en a de sombres, on dirait leurs pétales ourlés de nuit . . . C'est ravissant ! »

Claude baissa la tête, presque ému aux larmes à ce souvenir, il prit dans ses mains frémissantes les fleurs aux riches calices, les porta à ses lèvres en un baiser à la fois plein d'ivresse et de douleur.

— Oh ! mère, dit-il en saisissant sa vieille maman dans ses bras, comme c'est joli ! Comme tu as bien fait d'étaler tant d'éblouissantes corolles sous mes yeux ranimés ! Tu es bonne, je te remercie. Mais, hélas, à chaque objet que je découvre, chaque couleur qui frappe mes regards, le souvenir de Marie est attaché et me déchire. Ne m'a-t-elle pas tout dépeint, tout expliqué pour éclairer ma nuit ? Ah ! ne la verrai-je jamais, elle qui m'est si chère ! N'aura-t-elle pas pitié de mon désespoir ?

— La, la ! s'écria Nikof, cherchant à ranimer son courage je vous jure que nous retrouverons Mlle Nizolles, Claude ! Dussions-nous pour cela fouiller le monde entier !

La jeune virtuose essaya de sourire, ne voulant pas assombrir la joie de sa mère qui voyait avec extase son fils poser sur elle des regards vivants. Il l'embrassa encore, se montra joyeux, même exubérant, mais de ce jour il commença une vie fiévreuse, dont la recherche de Marie était le seul objet.

Dans l'étrange état d'âme où il était : délirant de joie à revoir le spectacle merveilleux qu'est la terre, le ciel, les hommes, toutes les splendeurs que ceux-ci ont créées et désespéré d'avoir perdu l'être qui était la vie même de son âme, il sentait l'allégresse et le chagrin se joindre en lui, se mêler en des heurts bouleversants qui le laissaient dans une agitation cruelle, portaient au paroxysme sa hâte de joindre l'aimée.

Hélas ! vingt fois il se présenta chez elle, sonna à sa porte, supplia la concierge de ne point lui celer ce qu'elle savait. Peine inutile : l'appartement aux volets clos, le courrier amoncelé dans le casier de la loge et parmi lequel il reconnut les innombrables lettres qu'il lui avait écrites, l'invariable réponse à laquelle il se heurtait : « Ces dames ne sont point revenues et ne m'ont fait parvenir aucune instruction », le plongèrent dans une fébrilité de plus en plus violente.

Un jour, il se présenta chez Suzanen Dalangeau, lui dit à brûle-pourpoint :

— Suzanne, où est Marie ? Par pitié, dites-le moi, je ne puis vivre sans elle, il me semble que je pourrais devenir fou de l'avoir perdue !

Elle le regarda avec stupeur, le devinant dans un extraordinaire état d'exaltation.

Depuis plusieurs mois, les relations d'amitié qui existaient entre les deux jeunes filles s'étaient quelque peu relâchées, non que leur affection eût tiédie, mais l'amour né dans leurs jeunes cœurs les avait accaparées tout entières. En effet, si d'une part Marie s'était fiancée à Lariège, Mlle Dalangeau, elle aussi, avait choisi l'être auquel elle voulait unir sa vie et l'ivresse neuve qu'elles goûtaient toutes deux à leurs fiançailles avait fait qu'elles avaient espacé leurs mutuelles visites.

Toutefois, Marie avait écrit à son amie, alors que Claude était encore à la clinique : « Bientôt, Suzanne, je te convierai à contempler un miracle qui me remplit le cœur de joie : Claude va guérir ! »

Mais, depuis cette heure, plus rien, pas un mot qui avertît Mlle Dalangeau que cette guérison espérée s'était accomplie. Elle avait attendu, supposant que l'invitation de Marie à voir son fiancé rétabli allait suivre et à présent, elle demeurait stupéfaite, découvrant à la fois que le jeune homme avait reconquis la vue et perdu son amour.

Elle lui saisit les mains avec compassion et s'écria, bouleversée par ce bonheur et ce malheur qui le touchaient en même temps :

— Monsieur Lariège, que me dites-vous ? Où est Marie ? Mais je n'en sais rien ! Que s'est-il passé entre vous ? Elle m'avait seulement écrit que vous alliez guérir.

Claude comprit qu'elle était sincère, qu'elle ignorait autant que lui la retraite de sa fiancée. Il poussa un soupir, accablé, se laissa tomber sur un siège et raconta à Suzanne sur quel malentendu, quelle méprise, Marie s'était enfuie, imaginant faire son bonheur.

— Ah ! Manon Ronceray ! acheva-t-il avec un sourire amer, j'ai eu beau voir, découvrir son visage merveilleux, plonger mes yeux clairvoyants dans ses troublantes prunelles, elle ne m'a pas distrait une minute de la pensée de ma bien-aimée, j'ai depuis longtemps démêlé que son âme est à celle de Marie ce que l'ombre est au jour !

— Vous avez raison, Claude, fit Suzanne, émue. Si mon amie m'avait dit ses alarmes, j'aurais pu m'employer à les dissiper, je lui aurais démontré clairement que Manon, en revenant vers vous, alors que vous étiez infirme, n'agissait que par un intérêt vulgaire. Les Ronceray sont ruinés, mon père me l'a appris et sans doute votre fortune et votre situation de virtuose réputé étaient pour une part dans ce prétendu réveil de sa tendresse. Marie, si elle avait su cela, aurait peut-être hésité à vous laisser à une aussi indésirable épouse. Mais, hélas ! puisqu'il est trop tard et qu'elle a pris cette navrante résolution sans me consulter, il faut employer toutes nos forces à retrouver celle qui vous adore, Claude, et qui doit en ce moment tant souffrir ! Je vous promets de réfléchir, de chercher des moyens de la joindre, enfin de vous aider. Votre amour était trop beau ; il serait navrant qu'il fût brisé.

Le jeune homme la remercia de sa bienveillance et la quitta sur cette question :

— Ah ! Suzanne, ai-je vraiment recouvré mes yeux, puisque je ne vois pas Marie ? N'avez-vous d'elle aucune photo, aucune image qui pût me l'évoquer ?

Mlle Dalangeau demeura une seconde avant de répondre, puis elle dit :

MÉNAGEZ L'ÉLECTRICITE pour le Canada

N'EN DÉPENSEZ QU'AU BESOIN !

Quand vous vous servez du fer ou du grille-pain, chauffez-le juste ce qu'il faut, puis fermez le courant. L'électricité que vous ménagez ainsi aidera notre vaste industrie de guerre, qui en a le plus urgent besoin. Ensuite, en ménageant vos appareils électriques, ils vous dureront plus longtemps.

RENFREW ELECTRIC AND REFRIGERATOR COMPANY LIMITED - RENFREW, ONTARIO

Aubaine pour musiciens membres de fanfare !

Ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de se procurer les partitions de QUATRE MARCHES MILITAIRES pour harmonies et fanfares, n'auront qu'à remplir le coupon ci-dessous et l'adresser comme suit : POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.

Nom .....

Adresse .....

Localité .....

Province .....

LISEZ CHAQUE MOIS

LE FILM

LE FILM, le plus à la page des magazines canadiens de radio et de cinéma. Sa correspondante exclusive de Hollywood vous renseigne sur les derniers faits et gestes du monde cinématographique. Son supplément de radio abondamment illustré est unique en son genre. Un roman amoureux tous les mois.

En vente partout ..... 10 cents

— Non, Claude, je n'ai pas de portrait de Marie. Mais prenez patience, elle ne nous échappera pas longtemps.

Quelques instants plus tard, une fois qu'elle eût estimé Lariège suffisamment éloigné de la maison, la jeune fille s'habilla en hâte, tout en racontant à sa mère ce qu'elle venait d'apprendre et elle courut chez Wladimir Nikof.

Elle n'ignorait pas l'amitié que le musicien avait vouée à celui auquel il avait fait gravir les marches de la gloire et elle estimait que peut-être il pourrait l'aider à secourir Claude et Marie, à leur faire reconquérir leur bonheur.

— Monsieur Nikof, s'écria-t-elle, comme le musicien la faisait entrer dans le vaste studio où il avait pris l'habitude de travailler, vous rappelez-vous m'avoir rencontrée chez Mlle Nizolles, et savez-vous que nous sommes, elle et moi, de grandes amies ?

— Certainement, répondit le vieillard, souriant à ce début qui lui faisait augurer que cette charmante jeune fille savait quelque chose au sujet de la retraite où se cachait la fiancée de Claude.

Il ne se trompait qu'à demi. Sans doute, Suzanne n'avait reçu de Marie aucune confidence, mais elle savait que Mme Nizolles possédait des cousins qui, après avoir longtemps habité le nord de la France, où ils possédaient des usines de tissage, s'étaient retirés en Belgique, dans la ravissante cité de Bruges, dont le calme souverain, l'aspect paisible et si pittoresque leur avaient paru propices à abriter leur vieillesse, et où ils se promettaient de finir leur vie.

— J'ai supposé que Marie n'avait pas songé à parler à Claude de ces parents, car il est clair que sans cela il leur aurait écrit, se serait enquis d'elle auprès d'eux. Et je me demande si ce n'est pas là, dans la maison provinciale de ses cousins, au milieu de cette ville morte, dont les rues grises, courant au long des canaux paresseux doivent charmer sa mélancolie, je me demande si ce n'est pas là que Marie a caché sa peine.

— Alors, que ne l'avez-vous dit à Lariège ? interrogea vivement Nikof.

Suzanne sourit.

— Parce que j'ai bien compris le cœur de ma pauvre Marie et que je voudrais la guérir à jamais de cette pensée que je devine exister en elle: je ne suis pas assez jolie pour plaire à Claude, à présent qu'il peut me voir. Il doit certes me préférer Manon, qui est merveilleuse et même s'il me dit non, je ne le croirai pas, je ne pourrai le croire, je m'imaginerai toujours que ce n'est que par reconnaissance qu'il me dira m'aimer.

— Mais, s'exclama le musicien, si Mlle Nizolles n'est point réellement belle, elle est plus que charmante, elle est délicieuse et son doux visage, la grâce de son sourire, sont capables de rendre amoureux n'importe quel homme.

— C'est mon avis, répondit Suzanne avec un sourire, mais ma gentille amie est persuadée que la beauté triomphe toujours dans les cœurs masculins, et c'est de cela que je voudrais la guérir pour que son bonheur, lorsque Claude l'aura retrouvée, fût total, sans le moindre nuage. Alors, Monsieur Nikof, si vous vouliez me permettre de tenir secret envers Lariège le plan que je vais vous proposer, je vous livrerais l'adresse des cousins de Mme Nizolles et vous pourriez, car je vous devine non seulement bon, mais habile, jouer le rôle du dieu sauveur qui réunit les amoureux !

Ils rirent tous deux et Suzanne ajouta :

— Ne croyez-vous pas, Maître, que si Marie à séduit Claude aveugle, elle pourra aussi le charmer clairvoyant ?

Le compositeur eut un large sourire heureux.

— J'en suis bien sûr ! dit-il.

Et, tendant la main à Mlle Dalangeau, il ajouta :

— Allons, dites-moi ce que vous voulez faire, je vous promets à la fois le secret et ma complicité.

Suzanne lui chuchota quelques phrases à l'oreille avec un grand air de mystère.

— Bravo ! s'écria Nikof, transporté.

Et quelques istants plus tard, il expédiait à Bruges, à l'adresse de M. Van Damme, le cousin de Mme Nizolles, une lettre sur l'enveloppe de laquelle son écriture était soigneusement déguisée.

Chapitre IX

La glace renvoya à Marie son image parée d'une robe éblouissante et légère comme un nuage d'aurore.

La jeune fille contempla avec une attention inquiète sa charmante toilette, y piqua à l'épaule un frais bouquet d'anémones, retoucha avec soin les vagues d'or de sa coiffure de la poudre de riz, et puis demeura un instant immobile devant la spyché, le cœur battant.

Mme Nizolles, entrant dans la chambre, la regarda avec émotion et sourit.

— Ah ! ma chérie, dit-elle, je ne t'ai jamais vue si coquette !

Si coquette, oui, c'était vrai, jamais Marie n'avait donné tant d'attention, accordé tant de souci à son aspect. Mais aujourd'hui, ne fallait-il point qu'elle essayât de se rendre la plus jolie possible ? Claude n'allait-il pas la voir ?

Claude ! Sa seule pensée la faisait tressaillir, glissait des larmes sous ses paupières soudain brûlantes.

Claude ! Il allait venir dans cette ville où elle s'était terrée, il allait franchir le seuil de cette maison où elle se cachait, elle s'approcherait de lui, sans qu'il sût qu'elle était Marie et elle verrait ses yeux redevenus vivants se poser sur elle.

Ses yeux ! Ses yeux délivrés de ténèbres, elle y lirait l'impression que lui ferait son visage.

Lui plairait-elle ? Ou la trouverait-il insignifiante, neutre, sans beauté ?

— Sois tranquille, fit Mme Nizolles, qui devinait les pensées de son enfant, tu es délicieuse !

Marie n'eut pas le temps de lui répondre, Mme Van Damme entra, quelque peu affairée :

— Etes-vous prêtes, mes cousines, s'écria-t-elle. La voiture de notre invité vient de s'arrêter devant la porte.

Tout le sang de Marie reflua à son cœur, il lui sembla qu'elle marchait dans un rêve, elle gagna le salon aux lourdes tentures, au mobilier désuet, qui était celui de ses parents et soudain elle vit Claude, beau et grave, une tristesse poignante noyant ses traits.

Il leva le front, aperçut cette fleur délicate surgie dans ce cadre provincial, si fraîche et si pure, avec la lumineuse auréole de son visage, pareille à un rayon de soleil pénétrant dans cete demeure austère.

Pendant une vertigieuse minute, la jeune fille sentit posé sur elle ce regard ressuscité et enfin le virtuose sourit, visiblement charmé.

— Ma fille Marie, fit M. Van Damme, proférant malicieusement ce mensonge, pendant que le jeune homme s'inclinait.

SYMÉTRIE DYNAMIQUE

LES LOIS de la symétrie dynamique que suivirent Phidias, le sculpteur, et les grands artistes des âges subséquents tels que Michel-Ange, Rembrandt, Leighton et les principaux artistes d'aujourd'hui s'appliquent à la peinture et à l'architecture tout autant qu'à la sculpture. Elles s'appliquent à TOUS les arts, y compris l'art du dessin et de la Décoration Intérieure. Le choix et la disposition des meubles, des gravures et autres accessoires constituent le genre de symétrie qui intéresse le propriétaire d'un foyer. Les murs et le plafond forment le fond de scène, " la partie la plus importante de la décoration de la pièce", d'après Lionel Scott, auteur de " L'histoire merveilleuse de la décoration ".

Les papiers-tentures Empire revêtent de la dignité, de la grâce et de la beauté pour vos pièces et vos passages. Voyez-les à votre plus proche salle d'étalage ou demandez à votre décorateur de vous faire voir les Albums Empire.

• Notre nouveau livret "L'histoire merveilleuse de la décoration" contient abondance de renseignements sur la décoration intérieure et vous aidera à obtenir la symétrie dans votre foyer. Demandez aujourd'hui même par lettre votre exemplaire *Gratuit* et un questionnaire sur les caractéristiques de vos pièces.

EMPIRE WALL PAPERS *Limited*

Ecrivez à Dépt. 41, 3455, Ave du Parc, Montréal

TORONTO • KITCHENER • WINNIPEG • REGINA

Distributeurs exclusifs à :

Hamilton, London, Ottawa, St-Jean, N.-B.

LA PLUS GRANDE MAISON DE PAPIERS-TENTURES AU CANADA

Rend LE JOUR DU LAVAGE un JOUR DE GAIÉTÉ!

L'empois domestique le plus fiable, il conserve toujours la même qualité supérieure. Silver Gloss donne aux vêtements lavés, le fini voulu.

Son paquet attrayant est pourvu d'une ouverture commode qui permet de verser facilement l'empois du paquet.

Le mode d'emploi sur le paquet vous dit comment obtenir les résultats qui ont fait de Silver Gloss l'empois le plus populaire au Canada. Se vend à bas prix.

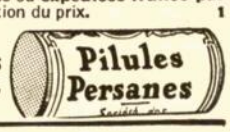
L'EMPOIS
SILVER GLOSS
Un des célèbres produits de
The CANADA STARCH COMPANY, Limited

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boite, 6 boites pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle**, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal



JE VOUS RECOMMANDE
ANTALGINE
POUR SOULAGER
Les DOULEURS PÉRIODIQUES
39

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans ; (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Presque inconsciemment, Lariège répéta ce nom qui lui était si cher et il resta silencieux devant cette petite madone blonde qui le regardait avec des yeux émus.

La ruse de Suzanne Dalangeau avait réussi, Claude et Marie étaient remis en présence, grâce à la manœuvre habilement menée par Wladimir Nikof.

Tout d'abord, la lettre que le Polonais avait envoyée à M. Van Damme avait eu dans le cœur de ce dernier un vif écho.

Lorsque Marie et sa mère étaient arrivées chez lui, disant qu'elles souhaitaient s'éloigner quelque temps de Paris et qu'elles se sentiraient moins seules chez des parents que dans l'indifférente foule d'un hôtel, il avait, ainsi que sa femme, deviné aussitôt, au visage défait de la jeune fille, que c'était une douleur secrète et non un caprice qui avait fait fuir aux deux femmes la métropole.

Dès qu'elle s'était trouvée seule avec ses cousins, Mme Nizolles avait révélé ce qui s'était passé dans le cœur de sa fille.

— Je ne sais que faire, comment la secourir, avait-elle dit. Persuadée que son fiancé ne l'aime pas d'amour, elle m'a arraché la promesse de garder le secret de sa retraite, d'agir même en sorte que les lettres de Claude ne puissent lui parvenir. «Il croira de son devoir de m'assurer qu'il n'aime pas Manon, de son devoir aussi de ne pas l'épouser. Il faut donc que mon silence obstiné ait raison de ses scrupules, m'a-t-elle déclaré, et il finira par se résoudre à accepter son bonheur. »

Mme Nizolles avait ajouté dans un soupir :

— Je ne sais si je dois contrevenir à sa volonté, peut-être faut-il tout d'abord laisser quelque peu agir le temps.

Et des jours avaient passé . . . Marie avait promené sa mélancolie à travers la ville aux rues vieilles encapuchonnés à toits lourds. Les canaux lents, brumeux, pareils à des miroirs embués par une haleine, avaient reflété son visage triste que le brouillard né de leurs eaux semblait couvrir d'un voile.

Puis mars était venu, levant le ciel à nouveau bleu, posant d'éblouissants rayons de soleil sur les pignons ajourés, des dentelles de pierre du beffroi, les eaux tranquilles du Lac d'Amour, où voguent des cygnes blancs, tels des oiseaux de songes nés de l'âme même de la ville morte.

— Un peu d'espoir ne viendra-t-il pas au cœur de ma petite Marie avec ce printemps qui naît ? avait demandé Mme Nizolles à ses cousins.

Le lendemain, était arrivée la lettre de Nikof, qui disait à M. Van Damme : « Monsieur, si vraiment, comme je le crois, Mme Nizolles et sa fille se cachent chez vous, ne voulez-vous pas m'aider à reconstruire le bonheur de deux êtres qui sont faits l'un pour l'autre et que le plus navrant des malentendus sépare ? Je ne doute pas que Mme Nizolles s'associe à nous pour rendre Marie à celui qui si désespérément l'aime et l'espère. Répondez-moi, Monsieur, voulez-vous ? La joie de deux vies tient entre vos mains. »

M. et Mme Van Damme étaient des vieillards pleins de bonté, le chagrin de la douce Marie les avait vivement émus, ils s'étaient empressés d'entrer en rapport avec le maestro et de mettre tout en œuvre pour la réussite du plan que celui-ci avait édifié de concert avec Suzanne Dalangeau.

Huit jours après, Claude avait été pressenti pour donner une série de récitals à Bruges. L'offre de cet engagement lui était faite par M. Van Damme lui-même qui s'était, pour la circonstance, improvisé impresario.

Une fois l'affaire conclue et Mme Nizolles mise au courant, l'excellent homme avait dit à sa cousine :

— Chère petite Marie, figurez-vous que je suis fatigué de ma vie oisive de rentier et que j'ai décidé de me mettre à gagner de l'argent et cela d'une façon pour moi toute nouvelle. Je vais monter des concerts, Marie, des galas auxquels tout Bruges va accourir. Tout d'abord, je vais commencer par exhiber Claude Lariège, ce jeune virtuose français qui vient de recouvrer la vue et dont les journaux français ont tant parlé.

Et il avait ajouté avec malice, voyant l'émotion que trahissait le visage de la jeune fille :

— Ne croyez-vous pas, ma mignonne, qu'avec cet artiste-là je serai assuré du succès ? Votre mère m'a dit que vous l'aviez connu à Paris, alors qu'il était encore aveugle et que vous étiez à présent brouillés. Mais, à cela ne tienne, ma petite Marie, ce jeune homme vous connaît, mais il ne vous a point vue ; si cela vous ennuie de vous retrouver en sa présence, il nous sera aisé de ne point vous nommer, je vous présenterai comme une étrangère. Qu'en pensez-vous ? Je compte l'inviter beaucoup chez moi, lui faire les honneurs de Bruges, car on m'a assuré qu'il est infiniment sympathique et j'oserais gager, ma petite, que vous aussi vous êtes de cet avis-là !

Le brave homme avait éclaté de rire, et il avait ajouté, saisissant Marie aux épaules dans une paternelle étreinte :

— Petite cousine, on dit aussi que Claude Lariège souffre d'amour, que celle qu'il adore l'a fui, lui laissant au cœur une inguérissable blessure. Peut-être trouvera-t-il dans votre joli visage tendre une distraction à sa peine, peut-être votre charité vous inspirera-t-elle les mots capables de l'arracher à son tourment ?

Et il avait embrassé la jeune fille, trop émue pour répondre, ni pour se défendre de cette entrevue proche.

Un tourbillon de pensées avait envahi la brave enfant. Elle n'avait pas eu le courage de fuir une seconde fois son amour, n'avait pas résisté à son désir de revoir l'aimé.

Et maintenant, après des jours pleins d'une fébrilité à la fois douce et douloureuse, ils étaient l'un en face de l'autre, Claude et Marie, les fiancés de jadis.

M. Van Damme avait invité le virtuose à dîner chez lui avant le concert, il le pria de passer dans la salle à manger et s'empressa de placer Marie à ses côtés.

La jeune fille, tremblante d'émotion, n'avait pas encore pu proférer une parole. Elle fit un effort, commença d'engager la conversation sur des banalités.

Lariège tressaillit si visiblement à sa voix qu'elle manqua de se troubler, mais Mme Nizolles, que son cousin avait présentée comme une amie, l'encouragea d'un sourire, l'aida à rattraper son aisance.

Une joie délirante inondait la délicieuse enfant à voir Claude débarrassé de son infirmité, se mouvant avec la désinvolture des clairvoyants.

Claude ! Il était là, à côté d'elle, il posait sur son visage des regards qui disaient la sympathie qu'elle lui inspirait. Mille fois, elle fut sur le point de lui sauter au cou, de lui crier son identité véritable, de lui dire : « Je ne peux pas me passer de ton amour ! »

Mais elle domina le fol élan de tendresse qui voulait qu'elle se trahît, garda son personnage, se montra enjouée, joyeuse.

La BEAUTÉ PHYSIQUE
c'est la joie de vivre

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT
SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A» .

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Votre nom .....

Votre adresse .....

Lariège l'écoutait, ravi et étreint à la fois, subissant l'envoûtement de cette voix qui lui rappelait ses joies défuntes, cette voix qui lui allait aux entrailles.

Parfois il oubliait de lui répondre, demeurait à regarder ses traits si doux, ses beaux yeux profonds.

Que pensait-il ? Quels sentiments agitaient son cœur ? Etait-ce seulement l'émotion d'un souvenir, ou bien l'amour qui mettait sur son visage ce visible émoi ? Marie se le demandait avec angoisse.

Après vint pour le jeune homme l'instant de se rendre à la salle où déjà l'attendait le public et il sembla à la jeune fille qu'il ne se séparait d'elle qu'avec regret.

Perdue au milieu de la foule accourue pour applaudir le virtuose, elle l'écouta avec passion arracher de son instrument les plus troublantes harmonies, et trouva que jamais il n'avait atteint à autant d'émotion dans son art. Les notes s'envolaient comme des cris échappés d'une âme, des sanglots né d'un cœur en détresse.

Etait-ce sa fiancée perdue qui inspirait à l'artiste de tels accents dans son jeu ? Ne se leurrait-elle pas en croyant qu'il avait gardé d'elle un souvenir aussi déchiré ?

Le lendemain, M. Van Damme ayant proposé à Claude de lui faire visiter le joyau d'art qu'est la cité de Bruges, le jeune homme arriva à la maison de son hôte avant l'heure convenue, pressé d'entendre la voix chère qui soulevait en lui un tel émoi.

— Monsieur Lariège, lui dit le vieillard, il nous arrive un contretemps, une visite inattendue qui va nous forcer, ma femme et moi, de demeurer à la maison. Mais ma fille s'offre à vous servir de cicerone, elle connaît la cité aussi bien que moi et sera pour vous le plus éclairé des guides.

Le musicien accepta avec empressement la compagnie de la pseudo Mademoiselle Van Damme et ils se mirent tous deux à cheminer par les rues bordées de maisons coiffées de pignons dentelés à la mode espagnole.

Le pimpant mois de mars riait dans le ciel clair peuplé de nuages légers, floconneux, tout faits de miraculeuses blancheurs. Le soleil se mirait dans les eaux lisses des canaux coulant sans hâte sous les menus ponts de pierre aux arches basses. Des giroflées odorantes étaient accrochées dans les sculptures des façades et des vaillées comme des dentelles et des arbres en fleurs jaillissaient des murs gris derrière lesquels s'abritent des jardins. Le carillon, du haut du beffroi, égrenait ses notes légères, les semait sur la ville tout embaumée des effluves du printemps naissant.

Un indescriptible émoi agitait le cœur de Claude, un secret instinct l'avertissait qu'il marchait vers une renaissance, que cette cité éteinte, dont le granit rongé par le temps était envahi par la floraison neuve de la nature triomphante, était l'image de son cœur dont les cendres, touchées par quelque miraculeuse étincelle, allaient se rallumer.

Bouleversé, frémissant, il écoutait habiller Marie et se répétait avec un entêtement inlassable, douloureux :

— Pourquoi m'est-elle étrangère, pourquoi n'est-elle point celle que désespérément j'appelle et dont elle possède la voix tendre ? Marie ? La douce Marie ? La douce enfant que j'aime ? Non. Une petite fille des Flandres aux cheveux de lin, gracieuse et frêle comme les images de vierges peintes par les maîtres de jadis, mais une petite fille qui ne connaît point mon cœur, qui n'est pas ma bien-aimée.

— Ma bien-aimée !

— Ma bien-aimée !

— Ma bien-aimée !

Il se répéta encore une fois ce mot, pensif et il continua d'avancer en silence.

Marie aussi s'était tue, oppressée par tout l'émoi qu'elle sentait en elle. Ils étaient arrivés à l'enclos du Béguinage dont les arbres bruissaient, le vent se jouant dans leur parure légère, à peine déployée. Ils entrèrent dans le vaste jardin du cloître, des pâquerettes naïves semaient le gazon de blanches étoiles, on voyait, aux fenêtres des petites maisons basses, les béguines penchées sur leurs coussins de dentellières, leurs coiffes empesées frémissant comme des ailes d'oiseaux.

Claude s'arrêta, saisi par le charme de ce jardin tranquille que le soleil magnifiait. Il regarda sa compagne, son visage pur, ses yeux candides si pleins de bonté, son sourire ému.

Et soudain il se dit que c'était ainsi qu'il avait imaginé l'adorée, qu'elle aussi devait posséder cette expression charmante, infiniment délicate, infiniment jolie et malgré lui le nom aimé fusa de ses lèvres, jaillit de son cœur palpitant :

— Marie !

La jeune fille leva sur lui un regard anxieux, troublé, et lui se reprit aussitôt, comprenant tout ce que cette appellation trop familière devait avoir de choquant pour Mlle Marie Van Damme.

— Pardonnez-moi, s'exclama-t-il, votre nom est celui de ma fiancée, je n'ai pu m'empêcher de le prononcer en vous voyant, car votre voix me rappelle étrangement celle de cet être que je chéris et il me semble que vos visages aussi doivent avoir une ressemblance, que ses traits sont doux et tendres, pleins de charme comme les vôtres.

Il avait prononcé ces phrases avec une tristesse lourde, accablée, comme s'il mesurait l'abîme qui s'était creusé entre lui et son amour. Marie l'avait écouté, le cœur bondissant.

— Votre fiancée ? Ne l'avez-vous donc point vue, Monsieur Lariège ? interrogea-t-elle.

Il eut un sourire navré.

— Non, le jour où j'ai recouvré la lumière, elle disparut, croyant que j'étais épris d'une péronnelle qui, bien qu'elle soit radieusement belle, ne mérite pas qu'on s'attarde à elle, même une seconde.

Il poussa un soupir et ajouta :

— Imaginez-vous cet étrange destin, Mademoiselle ? Retrouver la vue après douze ans de cécité et ne pouvoir contempler celle que l'on aime ! Ah! malgré mes yeux reconquis, il me semble parfois que pour moi le ciel est noir ! Marie ! Un ange adorable dont la pensée seule fait à mes paupières monter les larmes . . . Ah ! je donnerais ma vie pour la joindre, la serrer dans mes bras, ne fûsse qu'une minute ! Je comprends à présent que j'aurais préféré demeurer aveugle plutôt que de la perdre.

Il se tut, sa voix s'étranglant dans sa gorge. Tout à coup il vit des pleurs ruisseler sur le visage de Mlle Van Damme, pourtant éclairé d'un sourire radieux, et une colossale émotion l'empoigna ; il saisit dans les siennes les mains fines qui s'étaient mises à trembler. Un cri lui monta aux lèvres, crevant son cœur assailli par un espoir trop grand :

— Marie, Marie ! C'est toi, c'est toi . . . Marie bien-aimée !

Leurs bras se nouèrent dans une irrésistible étreinte, la jeune fille balbutia, délirante :

— Claude, mon Claude !

Et ils demeurèrent un instant sans paroles, comme si leurs âmes réunies n'avaient pas besoin de mot pour renouer leurs serments. Le calme

LES MEILLEURES FAÇONS DE SOIGNER SA BEAUTE

Avouez que ce titre vous surprend un peu et même vous laisse incrédule. Le maquillage, les exercices physiques et en général tous les soins de beauté passent pour faire perdre chaque jour aux femmes un temps précieux.

Quel dommage pourtant de les mettre de côté et de renoncer à paraître à son avantage. Rappelez-vous tous les frais de toilette vous faisiez quand vous étiez fiancée et quel soin vous preniez alors pour mettre en évidence vos moindres qualités physiques.

Maintenant que vous êtes mariée et peut-être maman, vous jugez que vous étiez alors frivole et coquette, et il y a assurément du vrai là-dedans. Rappelez-vous, cependant, que même si vous êtes devenue bien sage, votre mari, lui, n'a pas vieilli : ce qui lui plaisait chez vous il y a un an est de nature à lui plaire encore. Il est même possible qu'inconsciemment ou non il le recherche chez d'autres femmes qui feront des frais pour lui ou avec lesquelles son travail le met quotidiennement en contact. Ne permettez pas que l'on ébranle votre cher bonheur. Continuez d'être charmante, ce sera le meilleur moyen de lutter contre les rivales possibles et de conserver l'affection de votre jeune mari. Profitez de toutes les occasions d'améliorer votre maintien et votre apparence, sans dépenses exagérées ni perte de temps trop marquée.

Quand le réveille-matin sonne, sautez vite hors du lit, cela vous donnera le temps d'aller à la fenêtre respirer l'air frais et aussi de faire un bout de toilette avant de pénétrer dans la cuisine.

Le matin en faisant les lits et le soir en les préparant pour la nuit, exécutez certans mouvements précis qui vous seront profitables. Ainsi, penchez-vous sans plier les genoux. Y penser quand vous accomplissez des besognes domestiques qui peuvent servir de culture physique. Un excellent exercice, par exemple, consiste à détacher, brosser, repasser et suspendre les vêtements.

Pourquoi ne pas profiter du temps où vous écoutez un programme de radio pour faire la toilette de vos ongles ? Après tout, les figurants ne vous voient pas, et pourvu que vous ayez soin de mettre à votre portée ce dont vous avez besoin pour vous acquitter de ce petit travail il ne devrait pas absorber trop de votre attention.

De même, les instants consacrés à la flânerie ne seront pas du temps perdu si vous en profitez pour essayer une nouvelle manière, plus seyante, de coiffer vos cheveux.

Pendant que vous prenez votre bain, la crème faciale dont vous aurez enduit votre visage pénétrera d'autant mieux que la vapeur qui se dégage de l'eau l'y aidera.

Avant de vous installer dans un vaste fauteuil en compagnie d'un livre, frictionnez-vous les mains avec une crème appropriée, puis enfilez de vieux gants, ils ne vous empêcheront pas de tourner les pages et préserveront votre livre.

Enfin, choisissez un soir où votre mari a dû sortir pour vous laver la tête, vous onduler les cheveux et donner à votre beauté quelques soins élémentaires.

FRANCINE

en pleine croissance, en pleine formation, astreint à rester de longues heures assis, immobile à l'école, les nerfs tendus pour comprendre et s'assimiler les enseignements des maîtres ne pourra résister, tombera malade ou faillira dans des examens.
Aidez-le avec le GLOBEOL! L'effort deviendra facile, les nerfs se détendront, le cerveau comprendra mieux et il conservera ses forces et sa santé. Faire prendre du GLOBEOL à son enfant, c'est comme si on lui transfusait une pinte de sang neuf. Il accroît, en un mot, de toutes les façons, la résistance et augmente la force de vivre.

GLOBÉOL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Retournez ce coupon pour avoir magnifique brochure.

Etablissements Chatelain
Dépt. RP., Case Postale 27, Station N, Montréal.

S.V.P. m'expédier votre brochure gratuite intitulée "Connaissez-vous"

Nom .....

Adresse .....

C'est un produit CHATELAIN FABRICANT DE LURODONAL

3 à 4 livres de tissu $2.98

17 à 20 verges. Imprimé, broadcloth, tentures, gabardine, rayonne. Largeurs ½ v. à 3 v. Confectionnez chemises, robes, tabliers, blouses. Valeur de $7.00 environ. C.O.D. plus quelques sous pour l'affranchissement. Garantie de remboursement. Ward's 54, Montréal.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Le placement le plus avantageux : les Obligations de la Victoire

NOIR, BLEU et TOUTES les TEINTES de BRUN

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122 E, Blvd. Charest, Québec.

Le livre que toutes les femmes voudront avoir :

L'AMOUR

Par Fernand de Verneuil

Ecrit selon une formule nouvelle, c'est toute la gamme du cœur dans une série d'articles agréables et de lecture claire.

C'est le livre de chevet de la Femme

Un volume imprimé sur beau papier, avec une couverture artistique. Prix 75 sous. (Prière d'ajouter 10c pour taxes et frais de port).

•

Adresser dès maintenant les commandes à

J. O. Bertrand, imprimeur
2467, rue Champagne, Montréal

jardin austère paraissait bénir leur amour reconquis, ils quittèrent à pas lents son gazon épais émaillé de fleurs, regagnèrent la berge de la rivière menue qui, autour de l'enclos, fait courir son ruban plein de murmures.

Ils allèrent, leurs mains enlacées, fondant leurs regards, mêlant leurs pleurs et leurs sourires, de l'extase illuminant leurs traits.

— Marie, Marie, fit le jeune homme, pourquoi m'as-tu fui ? Pourquoi nous as-tu à tous deux imposé tant de douleur ! Quel calvaire inutile tu as gravi, chère adorée ! Mon bonheur, pouvais-tu douter qu'il fût auprès de toi ? Que tu fûsses l'âme qu'avait élue mon âme et que la mort seule eût été capable de briser les doux liens dont tu m'avais enchaîné ? Manon ? Tu t'es imaginé qu'elle avait repris mon cœur ?

Il sourit, posa un baiser fervent sur la main chère.

— Ange aimé, continua-t-il, je découvre avec ivresse ton visage adorable, le velours ardent de tes beaux yeux ! Moins belle que Manon ? Peut-être. Mais mille fois plus délicieuse. Et sais-tu que si même tu avais été laide, si tu n'avais possédé qu'un pauvre visage sans grâce, c'est toi encore que j'aurais élue, car ton cœur est un joyau plus précieux que cette merveilleuse statue vide que tu t'es complue à croire ta rivale.

« Ne sais-tu pas qu'il existe deux beautés, Marie ? Celle de l'âme et celle du visage ? Celui qui choisit la dernière n'est qu'un sot et ne mérite pas d'être aimé !

Elle l'enveloppa d'un regard heureux où tout le ravissement que lui causaient ses paroles était exprimé et lui s'arrêta, chaviré par ce brusque bonheur, si grand qu'il lui semblait irréel : un rêve qui le transportait vers des régions enchantées.

— Douce enfant au sourire d'archange, murmura-t-il en contemplant les traits frémissants d'allégresse, il n'est pas de joie que tu ne mérites, puissé-je de ta vie faire un enchantement !

Leurs pas avaient rejoint la maison où Mme Nizolles les attendait avec une nerveuse impatience. Elle les vit entrer enlacés, leurs fronts unis, le même ravissement peint sur leurs deux visages.

Un cri s'échappa :

— Claude, mon fils... Ma petite Marie !

Et elle serra dans ses bras maternels ces deux moitiés de son cœur.

— Bravo ! s'écria Van Damme en saisissant les mains du virtuose cependant que sa femme embrassait la jeune fille. J'étais bien sûr qu'en vous faisant venir à Bruges, j'allais à un succès. cours envoyer un télégramme à mon correspondant, Wladimir Nikof, qui, en compagnie de Mme Lariège, attend fébrilement que je lui annonce si j'ai réussi mon rôle d'impresario.

Claude ému le remercia avec un sourire.

— Monsieur, dit-il, je ne saurais assez vous bénir, vous m'avez rendu mon bonheur !

Epilogue

L'ardent soleil d'août déployait sur la jolie cité d'Houlgate ses rayons aveuglants. La mer rutilait, venait s'abattre au pied de la propriété de Mme Lariège, de grands falbalas floconneux ourlant ses vagues miroitantes.

Un vrombissement courut sur la route ; au bas de la pente où était juché le domaine, un klaxon retentit, sa voix sonore arriva jusqu'à la mère de Claude qui, avec Mme Nizolles, était sur la terrasse.

— Henriette, Henriette, ce sont eux, s'écria-t-elle, ce sont nos enfants... Les voilà !

Les deux femmes se précipitèrent à la grille : Claude et Marie revenaient, après avoir accompli leur voyage de noces, vers la chère maison où était né leur amour.

— Mes chéris ! Nos mamans...

Des baisers, des rires, des effusions, de la joie !

Et puis le jeune homme découvrit, avec une émotion ravie, le vaste jardin fleuri que Marie lui avait jadis si patiemment dépeint : le saule au fastueux feuillage ondoyant sous le vent, les flammes roses des glaieuls, le dômes bruissant des branches au-dessus des allées et au delà la nappe mouvante des flots roulant des jonchées d'étincelles sous le ciel lumineux, fulgurant.

— Marie, murmura-t-il, il me semble que dans chaque sente, chaque herbe, chaque corolle de ce jardin plein d'aromes où tu as si souvent guidé mes pas, je retrouve un peu de ta tendresse, de ton cœur magnifique !

Ils étaient arrivés au banc où, jadis, il avait éclaté en pleurs. Claude sourit à ce souvenir, serra dans ses bras la bien-aimée et lui dit dans un baiser fervent :

— Marie, je suis heureux !

Marthe Doranne

RENÉ RICHARD

(Suite de la page 13)

vins au pays. Le mal du Nord me reprit. La nostalgie de la forêt sauvage, du fleuve attirant, des berges accueillantes ou traîtresses, de la solitude, du chaud et du froid, de la lutte avec les éléments, tellement plus égale que la lutte avec les hommes. La nature quand on la connaît, quand on sait s'y prendre, n'est pas à craindre. Tenez, une des premières choses que je fis en forêt, ce fut de jeter à l'eau ... ma boussole... Mais oui, ma boussole ! ! ! Car je me disais : si je ne fais pas comme le sauvage, l'Esquimau, le trappeur d'expérience, et que je n'arrive pas à m'orienter tout seul, comme eux, je ne vaux rien, et si un jour je perds ma boussole, je suis perdu...

Alors, au printemps de 1930, après un séjour chez mon frère et chez mes parents, je repars, seul, cette fois. Tout seul, avec mon canot de seize pieds et mes provisions. Une course de trois ans... Je voulais explorer la région de la Baie d'Hudson, du fleuve Churchill, et tout le pays des alentours. Je courus six cents milles sur le fleuve, remontant des rivières inconnues, loin dans l'intérieur, revenant au fleuve, pêchant l'été, chassant l'hiver, faisant la traite des belles peaux de martre, de vison, de renard, de rat-musqué. Dessinant aussi toujours, inspiré par la beauté sauvage, rude et grandiose de ces régions de solitude. Une belle course, une vraie... trois ans...

Et puis, retour à Winnipeg, après une exploration dans la rivière Saskatchewan et le Lac Winnipeg. D'autres courses encore, de 1933 à

FORTIFIEZ votre SANTE

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épulsement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :
Jeudi et samedi de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Lecteurs de LA REVUE POPULAIRE, connaissez-vous...

LE FILM

Si non, ne manquez pas de vous procurer le dernier numéro. Et, lorsque vous le connaîtrez, vous ne tarderez pas à vous y abonner. Il vous renseigne parfaitement sur le monde de la radio et du cinéma.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Ne souffrez plus grâce au TRAITEMENT MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave. de Chateaubriand
Case Postale 2353 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

Souffrez-vous d'indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
3686, rue Saint-André
Case Postale 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

1936, dans les contrées de la Rivière Athabasca, au Fort Assiniboine, au Fort McMurry. Des randonnées de cinq cents milles un peu partout par là. De 1936 à 1938, faire le trappeur dans la région de Primrose Lake, au nord de l'Alberta. Et toujours, le crayon, le pinceau. Même que pour me procurer du matériel d'artiste un été, je m'engageai comme prospecteur avec un ingénieur-minier, très calé ; et après mes études de géographie sur place, j'appris avec lui un peu de minéralogie « the hard way ». Non, ce que j'ai appris, ce ne fut pas comme mon frère, dans les livres, ce que je n'aurais certes pas dédaigné, mais qui n'aurait pas convenu à mon tempérament. Non, je l'ai appris dans un beau grand livre, à ciel ouvert, la nature vierge, accueillante, sereine, consolatrice et libre. Mais mon métier d'art, par exemple, je l'ai appris avec un maître incroyablement bon et fort . . .

En 1938, monsieur Gagnon m'invite à Québec. Pays nouveau pour moi et enchanteur. Horatio Walker venait de mourir. Je connais l'Ile d'Orléans, la région avoisinante, et grâce à la bienveillance de mon homonyme, monsieur Louis-Arthur Richard, sous-ministre, je me laisse diriger vers la Gaspésie, et son Parc National. Pays grandiose qui m'emballe et où je séjourne deux ans, à explorer l'intérieur, cette région de la Montagne de la Table, unique au monde par la beauté âpre et rude de ses sites, l'harmonie de ses lacs et de ses bois. J'en rapporte de nombreux dessins.

En 1940, après m'être fixé à la Baie Saint-Paul, pays que me recommanda particulièrement mon maître, j'entreprends un voyage en canot en Abitibi et aussi sur la Lièvre et le Saint-Maurice où l'on m'arrêta trois fois comme espion. Je voulais même refaire l'odyssée d'Iberville et gagner la Baie James par la chaîne de lacs et rivières qui s'étend de l'est à l'ouest dans le nord du Québec et de l'Ontario. Mais je m'aperçois que les longues courses deviennent dures. Je vieillis . . . J'y renonce, et de retour à la Baie Saint-Paul, je m'y installe définitivement.

Je rencontre là une jeune Canadienne qui me plaît beaucoup, que j'aime, et que j'épouse, mademoiselle Blanche Cimon.

Nous occupons près de la rivière une vieille maison qu'habita autrefois mon maître monsieur Gagnon. J'y retrouve sa présence avec son souvenir. Un peu comme Montaigne, je cultive mes choux, et comme Christophe Plantin, je soigne un beau potager. « Un jardin tapissé d'espaliers odorants. » Un grand poulailler, ma vache, un verger plantureux. Nous nous occupons de notre vieille belle-maman — quatre-vingts ans passés — qui nous enveloppe de sa bénédiction maternelle.

Je me suis fabriqué un bateau. Je navigue toujours. L'Ile-aux-Coudres est toute proche. La rive nord m'attire, je descends vers Cap-à-l'Aigle, Port-au-Persil, Saint-Siméon, Tadoussac. Mon moteur pousse le nez de mon bateau solide le long des caps de ce fjord splendide du Saguenay, dont la puissante et grandiose beauté m'écrase, me confond et me transporte . . .

Et toujours, je dessine, je peins, je travaille. Le Musée de la Province de Québec vient de m'offrir l'hospitalité de ses belles salles pour une exposition de mes dessins de la Gaspésie, et quelques pochades de la Baie Saint-Paul. J'y ai mis du sentiment, de l'émotion, de la sincérité, en traduisant à ma façon ce pays magnifique que j'aime, où j'ai fixé et mon cœur, et ma vie . . . »

Ainsi me parla René Richard, miracle de volonté, d'énergie et de patience ; une des personnalités les plus marquantes de notre monde artistique d'aujourd'hui. Il s'exprime avec modestie, facilement, sans emphase, d'une voix lente et grave, qui traîne un peu ; traînante comme son long pas de trappeur qui semble toujours hâler sa traîne ou sa raquette. En parlant, il vous regarde, la tête rejetée vers l'arrière, ce qui accentue la masse de cheveux relevée haut sur le front et qui, sur la nuque, forme une masse épaisse d'un ton doux de brun presque roux. On devine à peine la couleur de ses yeux, petits, clignants, qui semblent bruns ou presque gris parfois, sous une arcade profonde marquée d'un sourcil très pâle et séparé par deux rides verticales. Figure ovale, allongée, le nez et la lèvre minces, le menton énergique, les traits fins. Il agite parfois ses longs bras pour souligner d'un geste large un point saillant, et ses mains sont longues, grandes, larges, bien faites pour le travail rude ou fin, d'une grande force, les doigts noueux, solides et souples — mains éloquentes. Quand il se lève — et l'on comprend alors pourquoi on l'a surnommé « Slim » — il faut regarder haut, car il mesure bien six pieds et trois pouces, mais ne pèse que cent soixante livres, et ses épaules très hautes, étroites, carrées, semblent bien faites pour endosser le paqueton ou le canot dans les portages ardus. Mais on sent une structure solide et ferme sous des apparences frêles, et une force latente, malgré le teint terreux d'une peau halée par tous les vents, les froids et les soleils du Nord.

Il écoute, pour la première fois peut-être, l'*Héroïque* de Beethoven, sans dire un mot, tout au long, et quand on lui demande son impression, il répond simplement : « Pour moi, toute musique se traduit en lignes et en couleurs ; cette pièce, c'est du Rembrandt. » De suite, il rejoint ainsi deux sommets ; ce qui est bien dans le tempérament de ce mystique, qui, durant ses longs mois de solitude en pays désert, se réserve chaque jour, dit-il « au moins deux ou trois heures de méditation et de contemplation devant la nature ».

Quand on le voit, quand on l'entend discourir de ses courses stupéfiantes, comme on parlerait du tour de l'île, avec une simplicité qui déconcerte, on comprend mieux dans son œuvre, la note mélancolique et prenante qui en ressort et aussi, cette précision enveloppée d'une espèce de brume vaporeuse qui estompe plans et lignes, qui vous touche au cœur, et qui faisait l'enchantement et l'admiration de son maître, Monsieur Gagnon, intarissable d'éloges à l'égard de son élève.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Cette Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

SÛREMENT N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

RAPIDEMENT Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essuyez le superflu et vous vous habillez.

EFFECTIVEMENT Enraye la transpiration et l'odeur.

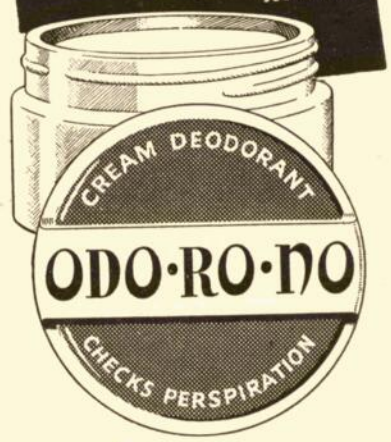
DURABLEMENT Garde les aisselles *sèches* et *inodores* pendant 3 jours.

AGRÉABLEMENT Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

et

ce grand pot contient 21 applications* de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus

*pot 50% plus grand — le contenu entier est utilisable (ne sèche pas)



LA NOUVELLE CRÈME ODORONO CONTIENT UN ASTRINGENT EFFICACE QU'ON NE TROUVE PAS DANS LES AUTRES DÉSODORISANTS

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement). Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
Propriétaires
975, rue de Bullion Montréal

Le placement le plus avantageux : les Obligations de la Victoire

Vous aimerez ces plats de viande *peu coûteux*

. . . dit **Mme E. McGuire de Vancouver**

EN ces jours où l'on pratique l'économie à la cuisine, tout le monde recherche des recettes peu coûteuses, et Mme McGuire en a donné de très bonnes.

"Ce qui compte réellement dans la préparation de plats de viande économiques," dit Mme McGuire, "c'est d'employer les meilleurs ingrédients et d'y mettre juste ce qu'il faut pour en rehausser la saveur. J'ai toujours aimé préparer des marinades et de bons plats de viande, et j'emploie de la moutarde dans les deux. La moutarde donne un goût que l'on ne peut obtenir d'aucune autre façon et j'ai toujours employé la meilleure des moutardes."

Essayez ces recettes avec la Moutarde Keen.

COURONNE DE VIANDE HACHÉE

1 livre de porc passé au hachoir
1 livre de boeuf passé au hachoir
¾ tasse de lait
1 cuil. à thé de sel
¼ cuil. à thé de poivre
1 c. à thé de moutarde
1 c. à thé de Sauce Worcestershire
1 orange
8 à 10 pommes de terre

Mélangez le porc et le boeuf et ajoutez le lait et l'assaisonnement. Mélangez bien, donnez la forme d'une couronne et placez dans un plat à rôtir graissé. Mettez des tranches de bacon sur le dessus et parsemez de pointes de graisse de rôti. Essuyez l'orange et placez-la au centre de la couronne avec ¼ tasse d'eau bouillante. Faites cuire une heure au four, à 400° F. et arrosez avec la graisse. Faites bouillir les pommes de terre jusqu'à ce qu'elles soient presque tendres. Epluchez-les, roulez-les dans de la chapelure de pain ou de crackers et mettez-les autour de la viande une demi-heure avant la fin de la cuisson.

PAIN DE JAMBON ET DE BOEUF

1 livre de boeuf passé au hachoir (dans la ronde si possible)
1 livre de jambon fumé passé au hachoir (jambon roulé)
1 tasse de chapelure molle
½ c. à thé de sel
1 c. à thé de moutarde
Pincée de poivre
2 oeufs
1 tasse de lait
Pincée de glous de girofle broyés

Mettez les viandes ensemble, ajoutez-y les autres ingrédients et mélangez bien. Donnez la forme de rouleau et placez dans un moule à pain graissé, avec ¼ tasse d'eau. Faites cuire au four à 400° F. pendant 1 heure. Servez avec une Sauce Tomate ou un Condiment à la Moutarde froid.

LIVRE DE RECETTES GRATUIT

Pour avoir d'autres recettes, écrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal, et demandez un exemplaire du livre intitulé "Les Délices de l'Hôtesse". Puis commandez de la Moutarde Keen et essayez ces excellentes recettes. La Moutarde Keen est renommée pour sa pureté et sa force.

LA CHAPELLE DE LA . . .

(Suite de la page 10)

La question la plus grave fut de trouver un endroit propice aux réunions des Congréganistes qui jusqu'alors avaient toujours été les hôtes des Jésuites, soit dans la chapelle principale de leur collège, « le collège de Québec », soit dans une chapelle particulière du même édifice, spécialement affectée à leur usage. Cette épreuve douloureuse se prolongea pendant une quinzaine d'années, jusqu'au moment où la fine diplomatie et le zèle apostolique de Monseigneur Plessis ayant eu raison de tous les obstacles, la chapelle actuelle, bâtie sur un terrain de la Couronne, octroyé par une charte royale signée par le Gouverneur, Sir John Sherbrooke, fut enfin édifiée et donnée en propre aux Congréganistes.

Dès leur retour à Québec, en 1849, les fils de Saint-Ignace se virent de nouveau confier par l'évêque du temps, Monseigneur Turgeon, la direction de leur œuvre de prédilection, la Congrégation des hommes de Notre-Dame de Québec. Ils acceptèrent avec bonheur de continuer la tâche que leurs valeureux prédécesseurs avaient si généreusement commencée. Depuis, ils n'ont cessé de la mener à bien et aujourd'hui, la Congrégation qui comporte deux branches, tout comme l'ancienne rue Ste-Anne : celle des Hommes et celle des Jeunes Gens, est plus florissante que jamais et ses membres font, comme leurs devanciers, l'édification de leurs proches et l'honneur de leurs concitoyens.

Quant à la Chapelle, bien qu'on l'ait quelque peu restaurée et modernisée, elle n'a pas changé. Toujours accueillante à l'intérieur, aux générations de fidèles qui se succèdent dans ses bancs vieillots, toujours pitoyable aux théories de pénitents qui viennent s'agenouiller humblement dans l'ombre de ses confessionnaux, elle demeure immuablement indifférente, à l'extérieur, aux vains bruits du siècle, aux ridicules agitations des hommes qui glissent comme une onde fugitive le long de ses murs vénérables.

Sur le toit antique, dominant le portail, une belle Immaculée Conception, Celle qui a tromphé de Lucifer et écrasé la tête à son perfide messager, tend affectueusement les bras à ses enfants malheureux pour les inviter à entrer lui conter leurs peines et se confier à sa maternelle assistance. La nuit, une couronne lumineuse auréole la tête de la statue et la désigne de loin aux regards des passants. Il semble même que depuis qu'un rationnement sévère du fluide électrique a éteint pour la durée de la guerre les illuminations de la rue, le rayonnement accru des brillantes ampoules rende plus pressant, plus irrésistible cet appel de la Vierge. N'est-elle pas, en effet, l'unique phare qui, par ces jours de tempête, puisse guider l'humanité vers le hâvre du salut ? N'est-elle pas à la fois Notre-Dame de la Paix et Notre-Dame des Victoires ?

—— o ——

L'ECOLE DES ARTS . . .

(Suite de la page 8)

A un tournant de notre histoire

Nous osons croire que nous sommes arrivés à un tournant de notre histoire. Il se trouve actuellement au gouvernement de Québec un homme qui non seulement s'est rendu compte de notre situation désavantageuse, mais qui peut et veut y remédier. L'hon. Hector Perrier, secrétaire provincial, a sérieusement entrepris la tâche de faciliter aux nôtres l'arrivée aux postes de commande, et par le fait même, à une meilleure situation financière. Pour cela il favorise, voire impose, l'instruction à la génération qui monte. Sa campagne s'étend à tous les genres d'instruction : académique, scientifique, technique, artistique. Nous savons ce qu'il a fait pour notre Université de Montréal. Il a rendu l'instruction primaire obligatoire. Il vient d'ouvrir le Conservatoire de Musique. Disons un mot d'une autre « école », d'un caractère technique et industriel qui ouvrira un avenir à un très grand nombre de nos « jeunes », les conduira aux postes de commande et à la fortune.

Ecole des Arts graphiques

Une industrie n'est profitable à la population d'un pays qu'en autant qu'elle exige beaucoup de main-d'œuvre et paie de nombreux salaires. L'hon. Perrier, encore ici, a été très heureux dans son choix. Selon les statistiques fédérales, les arts graphiques sont au point de vue de la main-d'œuvre employée et des salaires payés la première industrie du Canada. On a toutefois déploré par le passé que ceux qui voulaient s'engager dans cette industrie, devaient aller chercher leur formation à l'étranger. De là le petit nombre des nôtres qui s'y sont engagés et le nombre plus petit encore de ceux qui y arrivaient aux premières positions.

L'hon. Secrétaire provincnal a demédié au mal d'une façon radicale. Les nôtres n'auront plus besoin d'aller se former et se perfectionner à l'étranger ; ce sera plutôt le contraire qu'on verra à l'avenir. Il a ouvert à Montréal une *Ecole des Arts graphiques* où nos jeunes gens pourront apprendre tous les métiers qui se rapportent à l'imprimerie, à l'industrie du livre, à l'imprimé en général. Comme cette *Ecole* est bilingue, elle ouvrira à des milliers des nôtres les portes des imprimeries dans toute l'Amérique et même d'un grand nombre en Europe. On verra même un grand nombre d'élèves anglophones de l'Ouest et des Etats-Unis venir chercher ici cette formation bilingue. Ces élèves recevront à l'Ecole des Arts graphiques de Montréal une formation assez sérieuse pour pouvoir non seulement leur assurer de bonnes positions comme techniciens, mais aussi aspirer à la direction des ateliers.

COMMENT PROLONGER LA DUREE DES TAPIS ?

Par Francine

•

Un beau et bon tapis est plus que jamais chose précieuse. Il se dégage d'un tapis moelleux, aux tons riches, une impression de confort : celle d'habiter non pas une demeure quelconque, et cela pour un temps assez court, mais d'être vraiment installé chez soi, d'avoir un foyer. C'est justement parce que l'on ne compte pas se déplacer que l'on a commis l'extravagance d'acheter un tapis coûteux et qui s'adapte exactement à la pièce à laquelle on le destine. Il s'agit maintenant de le faire durer le plus longtemps possible.

Les tapis et les carpettes doivent être traîtés avec des ménagements tout comme l'argenterie solide, la porcelaine fine et la lingerie brodée. Et pourtant, à quels durs traitements ne sont-ils pas exposés chaque jour. Ils n'ont pas, comme les objets énumérés plus haut, la chance de ne servir que dans les grandes occasions et de vivre entre temps bien douillettement à l'abri dans une armoire.

En vérité, rien n'est plus mal traité qu'un tapis. Les talons pointus et les meubles lourds l'abîment, les aliments le tachent, les chiens et les chats y laissent du poil, le couvrent de boue, y aiguisent leurs griffes. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les calamités qui peuvent fondre sur le plus neuf des tapis. Il semble donc plus pratique de conseiller à nos lectrices six remèdes qui permettront d'éviter ces malheurs ou d'y remédier.

Un tapis doit être balayé à fond de préférence avec une balayeuse automatique, au moins deux fois par semaine. Se rappeler que l'on ne peut faire du bon travail si la balayeuse n'est pas en bon état ou si elle n'est pas parfaitement propre.

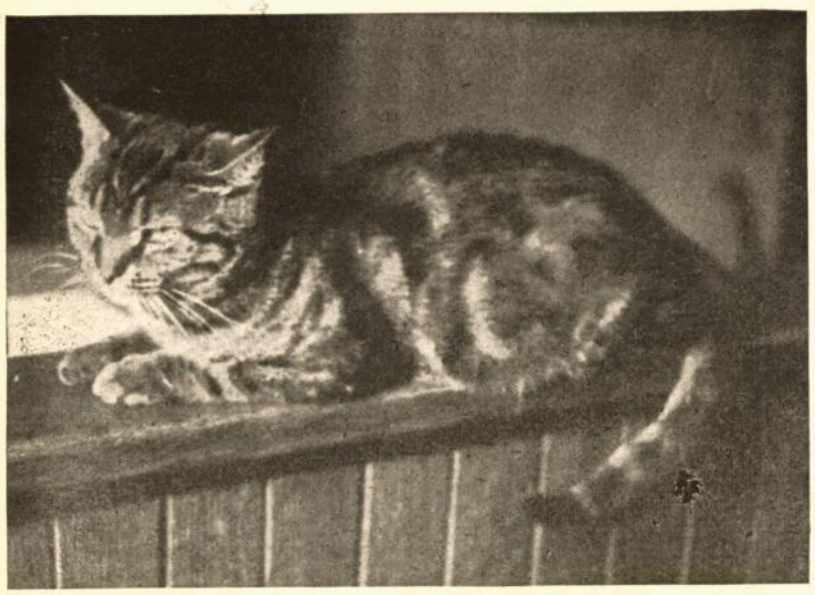
Une ou deux fois par année, un tapis doit être confié au nettoyeur. On ne peut laver d'une façon satisfaisante les tapis chez soi, il faut cependant se hâter de faire disparaître les taches, dès leur apparition, au moyen d'une épaisse mousse de savon.

Il vaut toujours la peine de mettre une brochure sous un tapis de belle qualité et le vendeur qui vous explique que cela prolongera beaucoup la durée de votre tapis a tout à fait raison. Il est aussi recommandé de le faire traiter par un procédé spécial qui le garantit contre les attaques des mites.

Ayez soin de mettre des roulettes ou encore de minuscules soucoupes de verre sous les pieds de meubles lourds ou qu'on est exposé à bouger souvent, comme un lit.

Habituez les animaux domestiques, chiens et chats, à traiter les tapis avec égards. Si vous leur assurez un coin confortable, pourvu d'une petite carpette ou d'un coussin qui soit leur propriété, il sera beaucoup plus facile de les empêcher d'empiéter sur un domaine interdit.

Quand votre mari est à la maison et qu'il est d'humeur serviable, profitez-en pour lui demander de vous aider à déplacer les carpettes de façon à ce que l'usure ne se fasse pas toujours sentir aux mêmes endroits. S'il est le moindrement raisonnable, il s'y prêtera de bonne grâce parce qu'il comprendra que le service que vous lui demandez est tout bénéfice pour sa bourse.



Le Chat

par Henriette Tassé

Le chat avec son air mystérieux, ses yeux qui brillent dans l'obscurité, est un animal cabalistique. Les sorcières au moyen âge possédaient toujours un chat noir.

Le chat était adoré des Egyptiens. Champollion, qui le premier parvint à déchiffrer les hiéroglyphes de l'ancienne Egypte, vit dans les tombeaux égyptiens des momies de chats qui couvraient une surface de plusieurs milliers de mètres.

Le chat, d'après Geoffroy Saint-Hilaire, aurait été domestiqué en Egypte dès la plus haute antiquité. Hérodote est le premier historien grec qui parla du chat. On ne le connaissait pour ainsi dire pas dans l'Europe occidentale avant le deuxième siècle de notre ère.

Au temps de Cuvier on regardait généralement le chat sauvage comme l'ancêtre de notre chat domestique. Pallas, physicien et naturaliste, qui explora l'Oural, la mer Caspienne, l'Altai et la Chine, faisait dériver l'Angora du chat qui vivait à l'état sauvage dans les steppes mongoles et tartares. Mais depuis les travaux de Temmick on considère plus volontiers le chat domestiqué comme issu du chat ganté, qui vit à l'état sauvage en Nubie et en Abyssinie.

Il est probable, dit Railliet, que plusieurs espèces sauvages ont concouru à la formation des races domestiques.

Le chat ne témoigne pas bruyamment ses impressions, il agit silencieusement, c'est pourquoi il est l'ami des gens de lettres et des artistes qui aiment le calme. Il circule sur la table parmi les papiers épars, les manuscrits, sans ne rien déranger ou il dort sur une pile de livres dans un équilibre inquiétant.

Montaigne aimait les chats et Mlle de Gournay, sa fille adoptive, qui écrivit la préface des *Essais*, avait trois chattes : Donzelle, Minette et ma mie Piaillon.

Richelieu, Crébillon et Helvétius affectionnaient les chats. Mme du Deffand, en plus de son chien, Tonton, qui faisait le désespoir de ses amis, avait une jolie chatte qui reposait toujours sur ses genoux.

Taine avait une prédilection particulière pour les chats. Il faisait au besoin cinq ou six milles pour aller voir un bel angora, et les seuls vers qu'il ait composés eurent pour héros les chats, douze sonnets, s'il vous plaît ; il paraît que José-Maria de Hérédia les a un peu corrigés. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont vraiment beaux. Mme Gaston Paris seule possède le manuscrit original, dit Victor du Bled, dans *le Salon de la Revue des Deux Mondes.*

Baudelaire devait aimer les chats puisqu'il écrivit un sonnet sur les chats, le voici :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de leur [maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux [sédentaires.
Amis de la science et de la volupté

Ils cherchent le silence et l'horreur des [ténèbres ;
L'Erèbe les eut pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles [magiques
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystérieuses.

Théophile Gautier avait trois chats qu'il affectionnait et Pierre Loti aimait les chats.

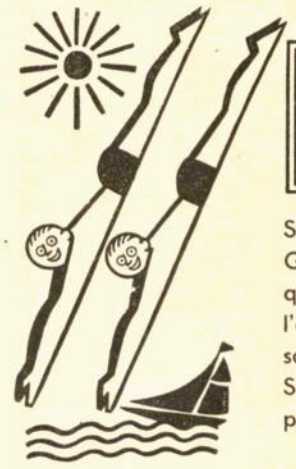
Maurice Barrès avait une chatte angora blanche dont il pleura la mort tragique. « Elle m'aimait, disait-il à Colette, au point que je ne pouvais jamais la gronder ; un mot vif de moi la désespérait. J'oubliai, dans un moment de travail et de nervosité, sa délicatesse extrême, je m'impatientai. Je fus effrayé de l'expression de son regard, de sa fuite dans l'escalier. Je la suivis pour m'excuser, mais j'arrivai après elle à une fenêtre de palier ouverte sur le vide, car elle se jeta, tourbillonnant comme la neige, en bas de cette fenêtre, vous entendez, elle se suicida, je vous l'affirme. C'est un remords, une tristesse... Elle s'est tuée pour moi, la chatte blanche, ma chatte blanche . . . »

Colette, dans un de ses livres, parle de sa chatte, Kiki-la-doucette. Elle aussi choyait ses chats, car elle en avait plusieurs.

Jules Massenet avait un énorme chat angora qui ne le quittait ni le jour ni la nuit. On pourrait allonger indéfiniment la liste des écrivains et des artistes qui aimaient les chats.

Quel animal joli et gracieux qu'un petit chat. Son pelage doux et soyeux nous invite à le caresser.

ÊTES-VOUS NÉ ENTRE
le 21 mai et le 21 juin?



GÉMEAUX
II
LES JUMEAUX

Si vous êtes né sous le signe des Gémeaux, votre horoscope déclare que vous êtes appelé à vivre dans l'abondance . . . ce qui comporte, sans aucun doute, la possession de Sweet Caps—les cigarettes les plus populaires au Canada.

C'est pour cela que vous fumez les Cigarettes
SWEET CAPORAL
"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Assurez-vous un MEILLEUR SERVICE de vos SOULIERS BLANCS

Fait comme une bonne lotion, le nettoyeur blanc 2 DANS 1 restaure et protège vos souliers ; lubrifie le cuir ; s'étend bien et couvre également. Enlève vraiment les taches. Et le 2 DANS 1 est fait avec le pigment blanc "Le PLUS BLANC" qui soit. Employez-le pour *toutes* chaussures blanches. Il est économique . . . plus de nettoyeur dans chaque bouteille, 15c ou 25c.

NETTOYEUR BLANC 2 DANS 1

MODÈLES 15¢ et 25¢

LA CIRE A PLANCHER SHINOLA nettoie et polit les planchers de bois franc, les boiseries, linoléums, etc. Elle les protège contre une usure excessive et scelle la surface contre la saleté et l'humidité. Vous serez étonné de voir qu'une si bonne cire à plancher soit si peu coûteuse. Commandez-en une boîte aujourd'hui.

OÙ EST LE SODA À PÂTE ?

INDIGESTION — Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du bicarbonate de soude pur — on peut l'employer quand est requis ce remède dans les cas d'indigestion hyper-acide — une demi-cuillerée à thé dans la moitié d'un verre d'eau froide.

MAL DE GORGE — L'on obtient un gargarisme efficace, qui aide à soulager et à débarrasser la gorge, en faisant dissoudre deux cuillerées à thé de Soda à Pâte "Cow Brand" dans un verre d'eau.

ÉCHAUDURES ET BRÛLURES — Comme remède d'urgence, appliquez une pâte rafraîchissante de Soda à Pâte "Cow Brand" et d'eau, recouvrant avec un linge humide. Cela fait aussi une application apaisante contre coups de soleil.

UN BAIN REPOSANT — Versez simplement le contenu d'un paquet d'une demi-livre de Soda à Pâte "Cow Brand" dans une baignoire d'eau chaude pour obtenir un bain qui vous détende et vous rafraîchisse.

CONSERVE LES DENTS PROPRES ET LA BOUCHE SAINE—Le brossage régulier avec le Soda à Pâte "Cow Brand" est un moyen économique et sûr de conserver les dents propres et la bouche saine.

GRATIS : Des livrets décrivant les nombreux usages médicinaux et culinaires du Soda à Pâte "Cow Brand" seront envoyés en retour du coupon ci-dessous.

SODA À PÂTE "COW BRAND"

BICARBONATE DE SOUDE PUR

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. R-65,
2715, rue Reading, Montréal, P.Q.

Nom _____

Adresse _____

(Veuillez écrire vos nom et adresse en imprimé) 146F

20 verges d'organdi $2.98

Rég. 50c la v. Deux livres de blanc, 10 v. la livre. Largeurs ¼ de v. à 1 v. Coupons. Pleine largeur. Mouchoirs, blouses, vêtements pour enfants, tabliers, etc. Verser $1.00 de dépôt, le solde C.O.D., plus l'affranchissement. Ward's 55, Montréal.

La Revue Populaire 15¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2 pour 2 ans. (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

La Femme à l'Université

L'Université de Montréal a conféré le grade de docteur en médecine à 51 candidats dont cinq jeunes filles. Ce sont Mesdemoiselles Madeleine Longtin, Clairé Gélinas, Jeannette-Estelle Vidal, Juliette Durocher et Candide Dalpé.

Mlle MADELEINE LONGTIN

Photo Studio Albert Dumas

Le seul étudiant à être reçu docteur « avec très grande distinction » fut Mlle Madeleine Longtin qui a mérité la médaille d'or de sir William Hingston, accordée à l'élève qui a conservé le plus grand nombre de points sur l'ensemble du cours de médecine ; le prix de Mgr Alphonse Deschamps, décerné à l'élève finissant qui a le mieux réussi dans les études de médecine ; la médaille du lieutenant-gouverneur de la Province, décernée à l'étudiant de cinquième année qui a le mieux réussi dans les matières de laboratoire.

Originaire de Saint-Philippe de Laprairie, Mlle Madeleine Longtin a surtout vécu à Montréal. Elle a fait ses études classiques au Collège Marguerite Bourgeoys et a pris à l'Université de Montréal ses diplômes de littérature et de philosophie. Elle fit ensuite un séjour d'un an à Paris et en revint avec un diplôme de la Sorbonne pour le professorat du français à l'étranger. De retour au pays, Mlle Longtin se décida à entreprendre des études de médecine, études qu'elle vient de terminer avec le plus brillant succès.

Littérature canadienne

(Suite de la page 5)

environ la moitié du règne de Parent à Québec. La fin en est décrite dans le tome XI, qui vient également de paraître.

Le tome X de l'histoire de la Province de Québec (ISRAËL TARTE), par Robert Rumilly, est en vente au prix de $1.00 ($1.10 par la poste) broché, et de $1.40 ($1.50 par la poste) relié, aux Editions Bernard Valiquette, Case postale 26, Station «H», Montréal, (Tél. FItzroy 3584) et dans toutes les bonnes librairies.

●

Nouveauté pour les enfants

BUMBO

Illustration en couleurs de

Walt Disney

Les Editions Variétés viennent de lancer pour les enfants une collection d'albums en couleurs vraiment magnifique. Plusieurs titres : *Dumbo, Bambi, Coucou, Frédéric Chopin,* ont déjà paru.

Pour la première fois depuis longtemps, nous pourrons donc trouver cette année des albums aux couleurs riches avec texte en français. Il faudra en profiter et les offrir aux enfants de tous les âges.

Dumbo, c'est le nom d'un petit éléphant qui naquit un jour dans un cirque ambulant. A cause de ses grandes oreilles, il fut renié par ses amis, et devint très malheureux. Un jour, délaissé par ses amis et ses parents, le pauvre petit éléphant se mit à pleurer. Zet, la souris du cirque, qui avait le cœur tendre s'offrit à le consoler. Intelligente et habile, Zet trouva un moyen excellent pour sortir son jeune ami d'embarras. Elle lui enseigna comment avec d'aussi longues oreilles, un éléphant peut voler.

Les jeunes seront donc heureux de retrouver, dans cet album, le « petit monde » qu'a créé Walt Disney. Ils liront avec plaisir et profit l'histoire de Dumbo et ils reverront avec joie les dessins fantaisistes et colorés de leur artiste préféré.

Présenté dans un grand format, avec une couverture en couleurs et un dos en toile, *Dumbo* est abondamment illustré en plusieurs couleurs.

Dumbo, avec illustrations de Walt Disney, un album, en vente au prix de $1.00 dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

M. PAUL PELADEAU, écrivain et éditeur. M. Péladeau dirige, avec M. André Dussault, les Editions Variétés.

"Et dites à maman que je m'ennuie !

L'ENFANT a grandi sans le soutien du bras maternel. Elle entre dans la vie comme dans une pièce froide et sans soleil . . . Il y a sept ans, elle a été le centre d'un drame silencieux entre les murs d'une chambre d'hôpital. La vie de cette fillette a coûté une vie. Mais pourquoi ? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL éviteraient ces conséquences douloureuses . . .

FEMOL n'est *pas* un simple calmant : ce concentré végétal tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Depuis près de vingt-cinq ans, des milliers de femmes heureuses ont recours à FEMOL pour franchir sereinement les étapes pénibles de leur vie. Pourquoi pas *vous ?*

POUR LA JEUNE FILLE *POUR LA MAMAN*
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

ACHETEZ DES TIMBRES ET DES CERTIFICATS D'EPARGNE DE GUERRE

LES MONTRES
Tissot
RÉPUTÉE DEPUIS 1853

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Poulet roulé à l'américaine

•

INGREDIENTS
1¼ tasse de poulet cuit en dés
⅓ t. olives hachées
½c. à thé oignon haché
1 c. à soupe piment haché
⅛ c. à thé paprika
6 lanières de piment
PATE
2 tasses d'un mélange de biscuits
⅔ tasse de lait

1. INGRÉDIENTS : Mélanger poulet, olives, oignon, piments et paprika.

2. PÂTE : Mesurer la farine de biscuits suivant les indications portées sur le paquet. Ajouter le lait. Bien mélanger. Disposer sur une planche légèrement enfarinée. Rouler dans une forme rectangulaire, ¼" d'épaisseur. Etendre la garniture et rouler. Placer dans un plat en *Pyrex* ne craignant pas la chaleur. Ficeler le rouleau avec lanières de piment. Faire cuire à four chaud, 425° F., pendant vingt minutes environ. Servir chaud, sur la table même. Un excellent moyen d'utiliser les restes de poulet. A servir avec une sauce au poulet bien chaude. (En résumé : Cuisson, 20 minutes. Température, four chaud, 425° F. Nombre de portions, de 6 à 8. Plat, Pyrexware.)

SAUCE AU POULET

4 c. à soupe de graisse à poulet ou beurre
4 c. à soupe farine
2 tasses bouillon de poulet
½ c. à thé sel
¼ c. à thé poivre

1. Faire fondre la graisse du poulet dans une casserole Pyrex d'une pinte. Y mélanger la farine et ajouter graduellement le bouillon, en brassant constamment. Faire cuire environ 5 minutes.

2. Ajouter les assaisonnements et servir aussitôt.

(Cuisson : de 5 à 7 minutes Quantité : 2 tasses. Plat : Pyrex).

HONORE GERVAIS (1864-1915)

(Suite de la page 4)

re, et il y fit paraître avec un éclat redoublé les belles qualités qui l'avaient distingué à la chambre et au barreau : une clarté d'esprit admirable, un discernement sûr et surtout une inattaquable droiture.

Malheureusement la Providence ne permit pas qu'il ornât bien longtemps la magistrature canadienne. Il n'avait rien changé en effet à ses habitudes de labeur en montant sur le banc. Au contraire, il semblait les avoir intensifiées. Toujours dédaigneux du repos, il ne se permettait presque jamais de vacances et donnait toutes ses heures soit à ses travaux de jurisprudence, soit à l'enseignement qu'il ne voulut jamais abandonner. De ce dernier côté l'on avait même considérablement alourdi sa charge en 1914 en l'appelant à succéder au Juge Mathieu comme professeur de droit civil à l'Université. Même avec la robuste constitution dont il avait été doué, chacun s'étonnait qu'il eût pu résister aussi longtemps à ce labeur acharné. Il était inévitable que l'arc trop tendu se briserait un jour ou l'autre sous l'effort. C'est ce qui arriva vers la fin de 1914, alors qu'une violente attaque d'apoplexie frappa en plein travail cet homme de fer. Il put vivre encore quelques mois, mais, pour la première fois véritablement terrassé, il ne put jamais reprendre ses fonctions. D'être ainsi réduit à l'impuissance ce fut pour ce cœur généreux une indicible affliction. La mort l'en vint enfin délivrer le 9 août 1915.

Honoré Gervais avait épousé le 17 mai 1887, à Montréal, Albina Robert, fille de Joseph Robert et d'Olympe Berlinguet. Lui survivent deux fils, MM. Joseph, et Charles-Auguste Gervais, et deux filles : Mme Elzéar Roy (Honorine et Mme Louis Francœur (Adèle).

QU'IMPORTE ce que le destin vous réserve, vous serez plus heureuse et plus indépendante si vous avez placé une partie de ce que vous gagnez actuellement dans une Police de Dotation ou de Pension Mutual Life.

En faisant ceci, vous pouvez vous assurer un revenu régulier et suffisant pour plus tard. Le revenu commence à l'âge où l'on se retire habituellement (50 ou 55 ans) . . . l'âge où, si vous êtes mariée, vous et votre mari serez doublement contents de recevoir ce supplément d'argent.

Combien coûte une Police de Rente Viagère Mutual Life? Cela dépend de l'âge que vous avez à l'heure actuelle, de la rente que vous désirez toucher, et de la date à laquelle vous désirez commencer à la recevoir. Un représentant de la Mutual Life se fera un plaisir de vous donner tous les détails.

Pour la femme qui a des personnes à sa charge

Si vous avez quelqu'un à votre charge, une assurance-vie quelconque est indispensable, au cas où il vous arriverait quelque chose, pour fournir l'argent nécessaire aux besoins de ces personnes.

Certaines polices Mutual Life vous assurent les deux—une rente et la protection des personnes qui sont à votre charge. Et il y a beaucoup de polices à coût très modique pour la "protection seule." Demandez les détails à un représentant de la Mutual Life.

THE MUTUAL LIFE OF CANADA

Fondée en 1869

Siège Social - Waterloo, Ont.

ASSURANCE EN VIGUEUR—PLUS DE $638,000,000

Ce livret a été écrit spécialement pour vous!

"Peut-on prendre de l'assurance-vie avec un petit salaire?" "Qu'arrive-t-il à mon assurance si je me marie ?" Vous trouverez les réponses à ces questions ains iqu'à d'autres dans ce lirvet utile que la Mutual Life a préparé pour les femmes. Postez ce coupon pour en recevoir un exemplaire *gratuit.*

POSTEZ CE COUPON

THE MUTUAL LIFE OF CANADA, Dept FR 20
Waterloo, Ont.

Veuillez m'envoyer, GRATIS, un exemplaire de votre nouveau livret intitulé "L'Avenir Vous Appartient."

Nom _____

Adresse _____

Province _____

Recevez chez vous les HOMMES et les FEMMES des SERVICES ARMÉS

SERVEZ DES RITZ À L'ARMÉE

Quand vous recevez des hommes et des femmes des services armés, servez-leur des rafraîchissements simples, avec beaucoup de Ritz, et tous seront enchantés! Ayez toujours des Ritz sous la main pour ces occasions-là . . . tout le monde aime leur délicieux goût de noisette. Demandez les Christie's Ritz chez votre épicier. Vendus seulement en cartons scellées . . . jamais en vrac.

CHRISTIE, BROWN AND COMPANY, LIMITED

Achetez des TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE —régulièrement

F243R

Deux vedettes de la radio montréalaise à la Saint-Jean-Baptiste

Mlle MARIETTE VAILLANT

Chanteuse et artiste bien connue du monde radiophile, Mlle Vaillant a prêté gracieusement son concours, ces temps derniers, à une soirée récréative organisée par la Société Saint-Jean-Baptiste de la paroisse Saint-Paul-de-la-Croix, à Montréal. Elle y fut très applaudie. Mme Antoinette Rochon l'accompagnait au piano. Mlle Vaillant a chanté également avec accompagnement de violon, joué par un autre artiste de la radio, M. Omer Dumas.

Mlle ANDREE SIMARD

Au même concert organisé par notre société nationale, section Saint-Paul-de-la-Croix, le nombreux auditoire eut le plaisir d'entendre Mlle Andrée Simard, soprano coloratura, accompagnée au piano par Mlle Denyse Labbé.

•

LA REVUE POPULAIRE tient à recommander à ses lecteurs et lectrices, en ce moment surtout, le *Réveil rural* de Radio-Canada, dirigé par M. Bérubé. Cette émission, entendue tous les jours à 12 h. 35, s'adresse tout aussi bien aux cultivateurs qu'aux nombreux amateurs qui, à la prière du gouvernement, cultivent des jardins potagers dits « Jardins de la Victoire. »

QUAND VOUS ACHETEZ DES BEIGNES CHERCHEZ CE SCEAU D'APPROBATION SUR CHAQUE PAQUET

Le moyen le plus *sûr* d'obtenir des beignes faits de pâte à gâteau, légers, savoureux, c'est de chercher sur le paquet le Sceau d'Approbation de la Qualité Eprouvée. Seuls se peuvent identifiés par ce sceau les beignes préparés selon les formules soigneusement contrôlées de Qualité Eprouvée. Faites de ce sceau votre guide dans le choix de beignes délicieux, nutritifs.

Demandez-les à Votre Boulanger

TESTED QUALITY TRADE MARK

SAINE ALIMENTATION *Et* PLAISIR A MANGER

= POUR GRANDIR =

Développer muscles, maigrir, culture physique, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c. Loadstone, 166 Demontigny Est, Montreal. R

MADAME— CES ARTICLES SONT AUSSI DES TRÉSORS!

Dans l'ordre d'importance . . . la conservation vient tout de suite après les obligations de la victoire! Nous devons conserver nos ressources, nos matériaux et particulièrement nos produits manufacturés qui sont maintenant irremplaçables. Les ustensiles de cuisine en aluminium Wear-Ever que vous possédez sont de véritables trésors . . . il faut en prendre un soin spécial jusqu'à la fin de la guerre . . . car ils ne peuvent pas être remplacés. Prenez l'habitude de laver promptement les ustensiles après l'usage; ne les grattez jamais avec un couteau . . . servez-vous d'une cuiller de bois; ne laissez pas le contenu s'évaporer complètement. Suivez ces simples conseils et vous épargnerez vos ustensiles de cuisine Wear-Ever.

W243F

WEAR-EVER ALUMINUM TRADE MARK Made in Canada

"Wear-Ever"

USTENSILES DE CUISINE EN ALUMINIUM

3 MAGAZINES QUE VOUS POUVEZ OFFRIR EN CADEAU

Il n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elles appartiennent toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables.

LE SAMEDI est à la fois le magazine canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement et son succès, dans tous les mondes, est considérable.

LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.

LE FILM, le petit magazine le plus populaire, Son roman d'amour complet . . . Ses renseignements inédits sur le cinéma . . . Les articles de ses célèbres correspondantes . . Ses pages illustrées sur la radio canadienne-française . . . Ses photos d'acteurs et d'actrices, sont nombreuses et soignées . . .

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 Canada seulement) pour un an d'abonnement aux. TROIS magazines : LE SAMEDI. LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETE & CIE,, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q. Canada

Nos vieilles familles canadiennes

Par Emile FALARDEAU

VEZINA

Mme E. V., Chicago, E.-U.

Il n'y a eu qu'une seule souche fondatrice de toutes les familles de votre nom au Canada.

M. l'abbé Ferland a été le premier à nous apprendre que votre ancêtre venait de « Puyravault ».

Où a-t-il pris cette information ?

Lorsqu'il prépara son cours sur l'Histoire du Canada ce prêtre distingué eut à parcourir un lot de documents officiels. Il se peut qu'un de ces documents lui ait fait connaître ce détail.

Si Mgr Tanguay ne donne pas l'origine de ce colon c'est parce que votre premier ancêtre s'était marié avant de s'établir dans ce pays.

Tous deux donnent le nom de Bourdon à son épouse ! Ils ont confondu Bourdon pour Boisdon. Le nom véritable serait Boisdau qui est plus conforme à la consonnance des noms de cette partie de la France.

Nous choisissons un nom pour chaque lettre de l'alphabet pour illustrer notre pensée.

Exemple : Archambault, Bilodeau, Charbonneau, Drapeau, Enceau, Falardeau, Garnaud, Huchereau, Jacquereau, Létourneau, Marceau, Nadreau, Perrot (Perreault), Raimbault, Sicaud, Thibodeau, Vigneau, etc., etc.

Jacques Vézina et Vésinat — les deux ont été inscrits aux différents registres — était maître-tonnelier de son état. Il est né en 1611 et s'est marié vers 1640 avec Marie Boisdau à Puyravault, en ancienne province de l'Aunis.

Cette petite localité est située au nord-ouest de Surgères, dans l'arrondissement de Rochefort (département de la Charente-Inférieure). Le canton de Surgères comprend douze communes : Breuil — La Réorte — Marsais — Péré — Puyravault — Saint-Georges du Bois — Saint-Germain de Marencennes — Saint-Mard — Saint-Pierre d'Amilly — Saint-Saturnin du Bois — Surgères — Vandré — Vouhé.

Le Père Archange Godbout, O.F.M. qui a fait des recherches à La-Rochelle, celèbre port maritime de l'ouest de la France, nous dit que Jacques Vézina et son épouse ont vécu dans cette ville avant de s'établir au Canada.

En 1659 la colonie de la Nouvelle-France saluait avec joie l'arrivée du premier évêque Mgr de Laval. C'est dans le cours de cette même année que Jacques Vézina et son épouse accompagnés de leurs enfants :

Anne. Mariée en 1655 avec René Brisson.

François-Xavier. Marié en 1670 avec Jeanne Marier.

Louise. Mariée en 1664 avec Charles Grenier.

Marie. Mariée en 1674 avec Antoine Ossant.

François. Marié en 1679 avec Marie Clément.

Jeanne. Baptisée en 1659 à LaRochelle, traversèrent l'Atlantique pour venir vivre dans ce pays.

Quelques mois plus tard—le 11 janvier 1660 (greffe d'Adouart) — il achetait la terre de Jacques Jacquereau occupée conjointement avec Louis Garnaud. Cette concession était située dans la paroisse de l'Ange-Gardien dans la côte de Beaupré. Cette terre avait trois arpents de front sur le fleuve Saint-Laurent par une lieue et demie en profondeur dans les terres.

Il y eut un recensement de la colonie en 1666 mais ce recensement *dut être* recommencé l'année suivante pour corriger les omissions remarquées dans le premier. Dans le premier recensement nous ne trouvons aucune trace de votre ancêtre mais dans le second nous trouvons les renseignements suivants le concernant : Paroisse de l'Ange-Gardien publiés dans l'Histoire des Canadiens français, par Benjamin Sulte.

Jacques Vézinat, âgé de 56 ans.

Marie Boydeau, sa femme, âgée de 50 ans.

Marie, âgée de 18 ans.

François, âgé de 10 ans.

Les autres étaient mariés et demeuraient avec leurs conjoints. Nous y voyons aussi que le couple Vézinat avait un domestique du nom de Cyprien Martin. Celui-ci était âgé de vingt ans.

Ce recensement de 1667 nous renseigne sur le fait que Vézinat possédait à cette époque trois bestiaux et qu'il avait réussi à défricher huit arpents.

Comme on le remarquera, le recenseur chargé de prendre les informations a inscrit « Boydeau » et non pas Boisdeau et qu'il l'a enregistré selon la consonnance entendue.

Ses concitoyens de l'Ange-Gardien lui firent l'honneur de l'élire marguillier. En 1675 quand fut construite l'église de ce lieu Jacques Vézina était en charge du banc d'œuvre.

Le vénérable fondateur de cette nombreuse descendance décéda dans sa paroisse d'adoption où il avait demeuré depuis son arrivée en 1659. Il y fut inhumé dans sa soixante-dix-septième année le 28 juin 1687.

Sa veuve ne lui survécut que de quelques mois. Elle décéda le 28 décembre 1687, âgée de soixante-douze ans.

•

GINGRAS

M. G.-G., Montréal.

Deux frères Gingras ont fait souche en ce pays. Ils étaient les fils d'Hilaire Gingras et de Françoise Saint-Lo demeurant dans la paroisse de Saint-Michel-le-Thou, paroisse située dans le canton d'Angrefeuille, arrondissement de Rochefort d'Aunis, au diocèse de LaRochelle.

Le premier, Sébastien Gingras, est né vers 1637. Il paraît s'être marié vers l'époque où il passa son contrat de mariage devant le notaire-royal Duquet en date du 17 novembre 1665. Les registres de Sillery, où a été probablement célébré le mariage, ont été détruits lors de la conquête.

Donc, à cette date, le dit Sébastien Gingras s'engageait d'épouser Marie Guillebout, aussitôt que Dieu et l'église lui en donneraient l'occasion. Marie Guillebout était la fille de Charles Guillebout et de Françoise Bigot.

Sept enfants des garçons et des filles sont nés de cette union dont une, Marie-Thérèse, est entrée chez les Hospitalières de Québec. Il y a trois descendances collatérales de ce colon. Un inventaire de ses biens eut lieu le 27 octobre 1697. (Greffe de Rageot). Sa veuve convola en secondes noces avec Pierre Robin.

Le second, Charles Gingras, est né en 1641. Il s'est marié à Québec le 5 novembre 1675 avec Françoise Amyot. Celle-ci était la fille de Mathieu Amyot et de Marie Miville.

BLONDINE n'est pas la seule à apprécier l'excellence de "Pepsi-Cola" . . . il en est de même des milliers de personnes qui ont visité les établissements "Pepsi-Cola" . . . CEPENDANT, nous sympathisons avec les gens qui laissent "Pepsi-Cola" s'affirmer par lui-même . . . par sa saveur exquise, par sa consistance et ses remarquables qualités comme breuvage vivifiant et rafraîchissant. Oui, c'est parce qu'il est incomparable que "Pepsi-Cola" est le préféré de millions de Canadiens.

"Pepsi-Cola" est la marque enregistrée au Canada de Pepsi-Cola Company of Canada, Limited

IL N'Y A PAS DE MEILLEUR BREUVAGE GAZEUX QUI SOIT EMBOUTEILLÉ

Les soldats aiment une nappe —la cuisine de chez eux et du Coca-Cola

Quand les soldats viennent chez eux, ils aiment les choses qui rendent un intérieur gai. Pour obtenir cette ambiance en temps de guerre, il faut savoir s'y prendre. D'abord, il faut faire son marché—personnellement, et probablement à pied. Le magasin du coin est devenu le lieu de rendez-vous du voisinage, où les femmes comparent les produits et achètent les plus avantageux. A la saison des fraises, par exemple, ces petits fruits peuvent servir de décor aussi bien que d'aliment. Chaque saison, il y a des choses qui sont plus avantageuses à acheter que d'autres. Le Coca-Cola, lui *doit* être toute l'année sur les listes d'emplettes; rien ne peut le remplacer dans l'estime de la famille et des soldats.

"Délicieux et rafraîchissant". . . pétillant et alléchant . . . le Coca-Cola glacé fait partie des heureux moments que l'on passe chez soi. Les qualités agréables du Coca-Cola glacé . . . son goût qui charme et ne rassasie jamais . . . la façon complète et satisfaisante dont il rafraîchit . . . en font la boisson idéale pour toutes les occasions.

Boisson rafraîchissante, pure et saine

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED